
Il était une fois ...
12
contes d'Andersen

12 contes
de
Hans Christian Andersen

Texte intégral, domaine public

… illustrés par Harry Clarke



Dates de première publication : 1835 à 1848

Image de couverture : Pixabay, frontispice : Harry Clarke

Découvrez les autres publications de Lucienne sur les sites :

Livres en Liberté / L'arche de Noé des contes

Livres en Liberté / Les trésors des récits jeunesse

SOMMAIRE



-I-

Le briquet

Un soldat marchait sur la grand route : une, deux ! Une, deux ! Il avait le sac sur le dos et le sabre au côté. Il avait fait la guerre, et maintenant il revenait chez lui. Chemin faisant, il rencontra une vieille sorcière : elle était bien vilaine, sa lèvre inférieure tombait sur sa poitrine.



« Bonsoir, soldat ! dit-elle. Que ton sabre est beau ! Que ton sac est grand ! Tu m'as l'air d'un vrai soldat. Aussi je vais te donner autant d'argent que tu voudras.

— Merci, vieille sorcière, répondit le soldat.

— Vois-tu ce grand arbre ? continua la sorcière en désignant un arbre tout voisin. Il est entièrement creux. Monte au sommet, tu verras un grand trou. Laisse-toi glisser par ce trou jusqu'au fond de l'arbre. Je vais te passer une corde autour du corps pour pouvoir te hisser quand tu m'appelleras.

— Que ferai-je dans l'arbre ? demanda le soldat.

— Tu chercheras de l'argent. Une fois au fond de l'arbre, tu te trouveras dans un grand corridor bien éclairé, car il y brûle plus de cent lampes. Tu verras trois portes : tu pourras les ouvrir, les clefs sont aux serrures. Si tu entres dans la première chambre, tu apercevras, au milieu du plancher, une grosse caisse avec un chien dessus. Les yeux de ce chien sont grands comme des tasses à thé, mais n'y fais pas attention. Je te donnerai mon tablier à carreaux bleus, tu l'étendras sur le plancher. Marche alors courageusement sur le chien, saisis-le, dépose-le sur mon tablier, ouvre la caisse et prends-y autant de sous que tu voudras. Tous sont de cuivre. Si tu aimes mieux l'argent, entre dans la seconde chambre. Là est assis un chien dont les yeux sont aussi grands que la roue d'un moulin : n'y fais pas attention, mets-le sur mon tablier, et prends de l'argent à ta guise. Si c'est de l'or que tu préfères, tu en auras aussi autant que tu voudras. Pour cela, il te suffit d'entrer dans la troisième chambre. Mais le chien qui est assis sur la caisse a des yeux aussi grands que la grosse tour ronde. Crois-moi, c'est un fier chien ! Toutefois n'y fais pas attention : dépose-le sur mon tablier. Il ne te fera aucun mal, et prends alors dans la caisse autant d'or que tu voudras.

— Voilà qui me convient, dit le soldat. Mais que veux-tu que je te donne, vieille sorcière ? Il te faut ta part aussi, je pense.

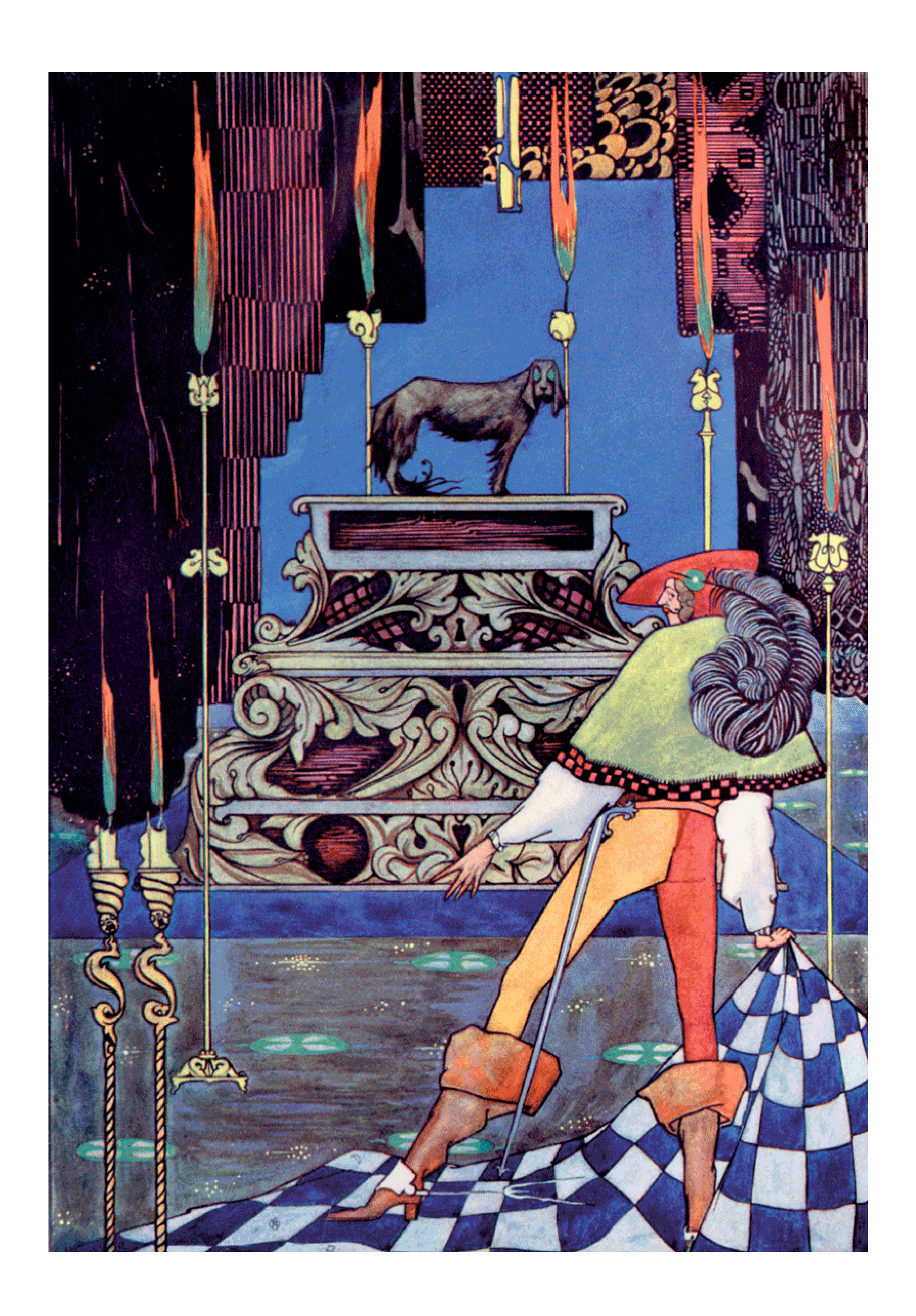
— Non je ne veux pas un sou : tu m'apporteras seulement le vieux briquet que ma grand-mère a laissé là, lors de sa dernière visite.

— Bien ! Passe-moi la corde autour du corps.

— La voici. Et voici de même mon tablier à carreaux bleus. »

Le soldat monta sur l'arbre, se laissa glisser par le trou, et se trouva, comme avait dit la sorcière, dans un grand corridor éclairé de cent lampes.

Il ouvrit la première porte : ouf ! Le chien était assis, et il fixa sur lui ses yeux grands comme des tasses à thé.



« Tu es un beau garçon », dit le soldat en le saisissant. Il le déposa sur le tablier de la sorcière et prit autant de sous de cuivre que pouvaient en contenir ses poches. Puis il ferma la caisse, replaça le chien dessus, et s'en alla vers l'autre chambre.

Eh ! Le chien était assis, celui qui avait les yeux grands comme une meule de moulin.

« Prends garde de me regarder trop fixement, dit le soldat tu pourrais avoir mal aux yeux. »

Puis il plaça le chien sur le tablier de la sorcière. Mais, en voyant la grande quantité de monnaie d'argent que contenait la caisse, il jeta tous ses sous de cuivre, et bourra d'argent ses poches et son sac.

Il entra ensuite dans la troisième chambre. Oh ! C'était horrible ! Le chien avait en effet des yeux aussi grands que la tour ronde : ils tournaient dans sa tête comme des roues.

« Bonsoir » dit le soldat en faisant le salut militaire, car de sa vie il n'avait vu un pareil chien. Mais après l'avoir un peu regardé :

« Suffit ! » pensa-t-il. Il le descendit à terre, et ouvrit la caisse. Grand Dieu ! Que d'or il y avait ! Il y avait de quoi acheter toute la ville de Copenhague, tous les petits cochons en sucre des marchands de gâteaux, tous les soldats de plomb, tous les jouets, tous les petits chevaux du monde. Oui, il y en avait, de l'or !

Le soldat jeta toute la monnaie d'argent dont il avait rempli ses poches et son sac, et il la remplaça par de l'or. Il chargea tellement ses poches, son sac, sa casquette et ses bottes, qu'il pouvait à peine marcher. Comme il était riche ! Il remit le chien sur la caisse, ferma la porte, et cria par le trou de l'arbre.

« Maintenant, hisse-moi, vieille sorcière !

— As-tu le briquet ? demanda-t-elle.

— Diable ! Je l'avais complètement oublié. »

Il retourna pour le chercher. Puis, la sorcière le hissant, il se trouva de nouveau sur la grande route, les poches, le sac, les bottes et la casquette pleins d'or.

« Que vas-tu faire de ce briquet, demanda le soldat.

— Cela ne te regarde pas. Tu as eu ton argent : donne-moi le briquet.

— Arrête tes sornettes ! Dis-moi tout de suite ce que tu vas en faire, ou je tire mon sabre et je te décapite.

— Non ! » s'écria la sorcière.

Le soldat lui coupa la tête. La voilà étendue. Lui, noua son argent dans le tablier, le chargea sur son dos, mit le briquet dans sa poche, et se rendit à la ville.

C'était une bien belle ville. Il entra dans la meilleure auberge, demanda la meilleure chambre et ses mets de prédilection : il était si riche !

Le domestique qui devait cirer ses bottes trouva étonnant qu'un seigneur aussi riche eût de vieilles bottes aussi ridicules. Le soldat n'avait pas encore eu le temps de les remplacer. Ce ne fut que le lendemain qu'il se procura de belles bottes et des vêtements tout à fait élégants. Voilà donc le soldat devenu *grand seigneur*. On lui fit l'énumération de tout ce qu'il y avait de beau dans la ville. On lui parla du roi et de la charmante princesse, sa fille.

« Comment faire pour la voir ? demanda le soldat.

— C'est bien difficile ! lui répondit-on. Elle demeure dans un grand château de cuivre, entouré de murailles et de tours. Personne, excepté le roi, ne peut entrer chez elle. Car on a prédit qu'elle serait un jour mariée à un simple soldat, et le roi en est furieux.

— Je voudrais pourtant bien la voir, pensa le soldat. Mais comment obtenir cette permission ? »

En attendant, il menait joyeuse vie, allait au spectacle, se promenait en voiture dans le jardin du roi et faisait beaucoup d'aumônes, ce qui était très généreux. Il savait par expérience combien il est dur de n'avoir pas le sou. Á présent, il était riche, il avait de beaux habits, et avec cela des amis qui répétaient en chœur :

« Vous êtes aimable ! Vous êtes un parfait cavalier ! »

Cela flattait les oreilles du soldat. Mais comme, tous les jours il dépensait de l'argent sans jamais en recevoir, un beau matin, il ne lui resta plus que deux sous. La belle chambre qu'il habitait, il fallut la quitter et prendre à la place un petit trou sous les toits. Là il était obligé de cirer lui-même ses bottes, de les raccommoder avec une grosse aiguille, et aucun de ses amis ne venait le voir : il y avait trop d'escaliers à monter.

Un soir bien sombre, il n'avait pas eu de quoi s'acheter une chandelle. Il se rappela soudain qu'il s'en trouvait un petit bout dans le briquet de l'arbre creux. Il saisit donc le briquet et le bout de chandelle. Mais, au moment même où les étincelles jaillirent du caillou, la porte s'ouvrit tout à coup, et le chien qui avait les yeux aussi grands que des tasses à thé se trouva debout devant lui et dit :

« Monseigneur, qu'ordonnez-vous ?

— Qu'est-ce que cela ? s'écria le soldat. Voilà un drôle de briquet ! J'aurais donc de cette manière tout ce que je voudrais ? Vite ! Apporte-moi de l'argent. »

Houp ! L'animal est parti. Houp ! Le voilà de retour, tenant dans sa gueule un grand sac rempli de sous.

Le soldat savait maintenant quel précieux briquet il possédait. S'il le battait une fois, c'était le chien de la caisse aux sous qui apparaissait. Battait-il deux fois, c'était le chien de la caisse d'argent. Trois fois, celui qui gardait l'or.

Il retourna dans sa belle chambre, reprit ses beaux habits. Et ses amis de revenir en hâte : ils l'aimaient tant !

Un jour, le soldat pensa :

« C'est pourtant une chose bien singulière qu'on ne puisse parvenir à voir cette princesse ! Tout le monde s'accorde sur sa parfaite beauté. Mais à quoi sert la beauté dans une prison de cuivre ? N'y aurait-il pas un moyen pour moi de la voir ? Où est mon briquet ?

Il fit feu. Houp ! Voilà le chien avec les yeux comme des tasses à thé !

— Pardon ! Il est bien tard, dit le soldat, mais je voudrais voir la princesse, ne fût-ce qu'un instant. »

Et voilà le chien parti. Le soldat n'avait pas eu le temps de se retourner qu'il était revenu avec la princesse. Elle était assise sur son dos, si belle qu'en la voyant on devinait une princesse. Le soldat ne put s'empêcher de l'embrasser, car c'était un vrai soldat.

Puis le chien s'en retourna avec la princesse. Mais le lendemain, tout en prenant le thé avec le roi et la reine, elle leur raconta un rêve bizarre qu'elle avait eu la nuit dernière, à propos d'un chien et d'un soldat : elle était montée à cheval sur un chien, et le soldat l'avait embrassée.

« C'est une très jolie histoire » dit la reine.

Cependant, la nuit suivante, on fit veiller une des vieilles dames d'honneur auprès de la princesse, pour voir si c'était un véritable rêve.

Le soldat mourait d'envie de revoir la belle princesse. Le chien revint la nuit, et l'emporta au grand galop. Mais la vieille dame d'honneur mit une paire de bottes à l'épreuve de l'eau, et courut bien vite après lui. Lorsqu'elle eut vu la maison où il était entré :

« Je connais maintenant l'adresse » pensa-t-elle. Avec un morceau de craie, elle fit une grande croix sur la porte. Ensuite elle retourna se coucher, et, peu de temps après, le chien revint lui aussi, avec la princesse. Mais s'étant aperçu qu'il y avait une croix blanche sur la porte du soldat, il prit un morceau de craie, et fit des croix sur toutes les portes de la ville. Assurément, c'était bien malicieux ! Comment la dame d'honneur pourrait-elle, désormais, retrouver la porte ?

Le lendemain matin, de bonne heure, le roi, la reine, la vieille dame d'honneur et tous les officiers allèrent voir l'endroit où s'était rendue la princesse.

« C'est là ! dit le roi en apercevant la première porte marquée d'une croix.

— Non, c'est là, mon cher mari, répliqua la reine en voyant la seconde porte également marquée d'une croix.

— En voilà une autre ! En voilà une autre ! » dirent-ils tous, car ils virent des croix sur toutes les portes. Alors ils comprirent qu'il était inutile de chercher.

Mais la reine était une femme d'esprit, qui savait faire autre chose qu'aller en carrosse. Elle prit ses grands ciseaux d'or, coupa un morceau de soie, et cousit une jolie petite poche. Elle la remplit de grains de sarrasin, l'attacha au dos de la princesse et y fit un petit trou. Ainsi les grains devaient tomber tout le long de la route que suivrait la princesse.

Dans la nuit, le chien revint, prit la princesse sur son dos et la porta chez le soldat. Celui-ci l'aimait si fort qu'il aurait bien voulu être prince pour en faire sa femme.

Les grains de sarrasin tombaient toujours, depuis le château jusqu'à la porte du soldat : le chien ne s'en apercevait pas. Le lendemain, le roi et la reine découvrirent aisément où leur fille avait été. Le soldat fut pris et mis au cachot.

Le voilà donc enfermé. Quelle nuit ! Quelle tristesse ! Et puis on vint lui dire :

« Demain, tu seras pendu ! »

Ce n'était pas une bonne nouvelle. De plus, il avait oublié, le malheureux, son briquet à l'auberge. Le jour suivant, il vit, à travers les barreaux de sa fenêtre, le peuple qui sortait en foule de la ville, afin de le voir pendre. Tout le monde courait. Un garçon cordonnier, avec son tablier et des pantoufles, courait même si fort, qu'une de ses pantoufles s'échappa de son pied et vint frapper justement le mur derrière lequel était assis le soldat regardant à travers les barreaux.

« Eh ! Cordonnier, ne te presse pas tant ! lui cria le soldat. Sans moi rien ne se fera. Mais si tu veux courir jusqu'à l'auberge où j'ai demeuré, et chercher mon briquet, je te donnerai quatre sous. Seulement ne laisse pas traîner tes jambes ! »

Le garçon cordonnier, qui voulait bien gagner quatre sous, vola comme un trait chercher le briquet, le remit au soldat, et … Maintenant, écoutez la suite !

En dehors de la ville, on avait dressé une grande potence, entourée de soldats et de plus de cent mille personnes. Le roi et la reine étaient assis sur un trône magnifique : en face, le juge et tout le Conseil.

Déjà, le soldat était au haut de l'échelle : on allait lui passer la corde autour du cou. Il demanda la permission de formuler un dernier souhait. C'était l'habitude, observa-t-il, d'accorder cette grâce au pécheur qui va mourir. Il avait grande envie de fumer une pipe, ce serait la dernière.

Le roi ne put lui refuser cela. Donc le soldat prit son briquet et fit feu : un, deux, trois ! Voici les trois chiens qui apparaissent tout à coup : celui dont les yeux étaient aussi grands que des tasses à thé, celui qui les avait aussi larges que des roues de carrosse, et celui qui les portait aussi gros que la tour ronde.

« Venez à mon secours, car on va me pendre ! » s'écria le soldat.

Alors les chiens se précipitèrent sur les juges et sur le Conseil, prirent l'un par les jambes, l'autre par le nez, et les lancèrent si haut dans l'air qu'ils retombèrent en mille morceaux.

« Je ne veux pas … » dit le roi. Mais le plus gros des chiens le prit avec la reine, et les lança comme les autres. Les soldats s'effrayèrent. Le peuple s'écria :

« Petit soldat, tu seras notre roi, et tu épouseras la belle princesse ! »

Et le soldat fut placé dans le carrosse du roi. Les trois chiens dansaient devant, et criaient : « Hourra ! » Les gamins sifflaient dans leurs doigts, et les soldats présentaient les armes. La princesse sortit du château de cuivre et devint reine, ce dont elle ne fut pas médiocrement flattée.

La noce dura huit jours. Les trois chiens y étaient invités, et à table surtout, ils ouvrirent des yeux énormes.

-II-

La petite Poucette

Une femme désirait beaucoup avoir un enfant. Ne sachant comment y parvenir, elle alla trouver une vieille sorcière et lui dit :

« Je voudrais avoir un petit enfant : dis-moi ce qu'il faut faire pour cela.

— Ce n'est pas bien difficile, répondit la sorcière. Voici un grain d'orge qui n'est pas de la nature de celle qui croît dans les champs du paysan, ou que mangent les poules. Mets-le dans un pot de fleurs, et tu verras.

— Merci » dit la femme, en donnant douze sous à la sorcière.

Puis elle rentra chez elle et planta le grain d'orge.

Bientôt, elle vit sortir de terre une grande belle fleur ressemblant à une tulipe, mais encore en bouton.

« Quelle jolie fleur ! » dit la femme, en déposant un baiser sur ces feuilles rouges et jaunes. Au même instant, la fleur s'ouvrit avec un grand bruit. On voyait maintenant que c'était une vraie tulipe. Mais dans l'intérieur, sur le fond vert, était assise une toute petite fille, fine et charmante, haute d'un pouce tout au plus. Aussi on l'appela la petite Poucette.

Elle reçut pour berceau une coque de noix bien vernie, pour matelas des feuilles de violette, et pour couverture une feuille de rose. Elle y dormait pendant la nuit. Mais le jour, elle jouait sur la table, où la femme plaçait une assiette remplie d'eau, entourée d'une guirlande de fleurs. Dans cette assiette, nageait une grande feuille de tulipe, sur laquelle la petite Poucette pouvait s'asseoir et voguer d'un bord à l'autre, à l'aide de deux crins blancs de cheval qui lui servaient de rames. Elle offrait ainsi un spectacle charmant. Et puis elle savait chanter d'une voix si douce et si mélodieuse, qu'on n'en avait jamais entendu de semblable.



Une nuit, pendant qu'elle dormait, un vilain crapaud entra dans la chambre par un carreau brisé. Cet affreux animal, énorme et tout humide, sauta sur la table où dormait Poucette, recouverte de sa feuille de rose.

« Quelle jolie femme pour mon fils ! » dit le crapaud.

Il prit la coque de noix et, sortant par le même carreau, il emporta la petite dans le jardin.

Là, coulait un large ruisseau dont l'un des bords touchait à un marais. C'était dans ce marais qu'habitait le crapaud avec son fils. Sale et hideux, ce dernier ressemblait tout à fait à son père.

« Croac ! Croac ! s'écria-t-il en apercevant la charmante petite fille dans la coque de noix.

— Ne parle pas si haut ! Tu la réveillerais, dit le vieux crapaud. Elle pourrait encore nous échapper, car elle est légère comme le duvet du cygne. Nous allons la placer sur une large feuille de bardane, au milieu du ruisseau. Elle sera là comme dans une île, et ne pourra plus se sauver. Pendant ce temps, nous préparerons, au fond du marais, la grande chambre qui vous servira de demeure. »

Puis le crapaud sauta dans l'eau pour choisir une grande feuille de bardane, retenue au bord par la tige, et il y plaça la coque de noix où dormait la petite Poucette.

Lorsque la pauvre petite, en s'éveillant le lendemain matin, vit où elle était, elle se mit à pleurer amèrement. Car l'eau l'entourait de tous côtés, et elle ne pouvait plus retourner à terre.

Le vieux crapaud, après avoir orné la chambre au fond du marais avec des roseaux et de petites fleurs jaunes, nagea en compagnie de son fils vers la petite feuille où se trouvait Poucette, pour prendre le gentil petit lit et le transporter dans la chambre. Il s'inclina profondément dans l'eau devant elle, en disant :

« Je te présente mon fils, ton futur époux. Je vous prépare une demeure magnifique au fond du marais.

— Croac ! Croac ! » ajouta le fils.

Ensuite ils prirent le lit et s'éloignèrent, pendant que la petite Poucette, seule sur la feuille verte, pleurait de chagrin en pensant au vilain crapaud, et au mariage dont elle était menacée avec son hideux fils.

Les petits poissons avaient entendu ce que disait le crapaud, et cela leur donna envie de voir la petite fille. Au premier coup d'œil, ils la trouvèrent si gentille, qu'ils l'estimèrent bien malheureuse d'épouser le vilain crapaud. Ce mariage ne devait jamais avoir lieu ! Ils se rassemblèrent autour de la tige qui retenait la feuille, la coupèrent avec leurs dents, et la feuille emporta alors la petite si loin sur la rivière, que les crapauds ne purent plus l'atteindre.

Poucette passa devant bien des endroits, et les oiseaux des buissons chantaient en la voyant :

« Quelle charmante petite demoiselle ! »

La feuille, flottant toujours plus loin, plus loin, lui fit faire un véritable voyage.

Chemin faisant, un joli papillon blanc se mit à voltiger autour d'elle, et finit par se poser sur la feuille, ne pouvant se lasser d'admirer la jeune fille.

Poucette, bien contente d'avoir échappé au vilain crapaud, se réjouissait de toute la magnificence de la nature et de l'aspect de l'eau, que le soleil faisait briller comme de l'or. Elle prit sa ceinture, et, après en avoir attaché un bout au papillon, l'autre à la feuille, elle avança plus rapidement encore.

Tout à coup un grand hanneton vint à passer, et, l'ayant aperçue, il entoura son corps délicat de ses pattes et s'envola avec elle dans un arbre. Quant à la feuille verte, elle continua à descendre la rivière avec le papillon, qui ne pouvait s'en détacher.

Dieu sait quelle fut la frayeur de la pauvre petite Poucette quand le hanneton l'emporta dans l'arbre ! Cependant elle plaignait surtout le beau papillon blanc qu'elle avait attaché à la feuille, et qui mourrait de faim, s'il ne parvenait pas à s'en défaire. Mais le hanneton ne se souciait pas de tout cela. Il la fit asseoir sur la plus

grande feuille de l’arbre, la régala du suc des fleurs, et quoiqu’elle ne ressemblât nullement à un hanneton, il lui fit mille compliments de sa beauté.

Bientôt tous les autres hannetons habitant le même arbre vinrent lui rendre visite. Les demoiselles hannetons, en la voyant, remuèrent leurs antennes et dirent :

« Quelle misère ! Elle n’a que deux jambes.

— Et pas d’antennes, ajouta une d’elles. Elle est maigre, svelte, elle ressemble à un homme. Oh ! Qu’elle est laide ! »

La petite Poucette était bel et bien charmante. Mais, quoique le hanneton qui l’avait enlevée la trouvât belle, en entendant les autres, il finit par la croire laide et ne voulut plus d’elle. On la fit donc descendre de l’arbre, et on la posa sur une pâquerette en lui rendant sa liberté.

La petite se mit à pleurer de ce que les hannetons l’avaient renvoyée à cause de sa laideur. Cependant elle était on ne peut plus ravissante.

La petite Poucette passa ainsi l’été toute seule dans la grande forêt. Elle tressa un lit de paille, qu’elle suspendit au-dessous d’une feuille de bardane pour se garantir de la pluie. Elle se nourrissait du suc des fleurs et buvait la rosée qui tombait le matin sur les feuilles.

Ainsi se passèrent l’été et l’automne. Mais voici l’hiver, le long hiver si rude, qui arrive. Tous les oiseaux qui l’avaient amusée par leur chant s’éloignèrent, les arbres furent dépouillés, les fleurs se flétrirent, et la grande feuille de bardane sous laquelle elle demeurait, se roula sur elle-même, ne formant plus qu’une tige sèche et jaune.

La pauvre petite fille souffrit d’autant plus du froid, que ses habits commençaient à tomber en lambeaux. Bientôt arrivèrent les neiges, et chaque flocon qui tombait sur elle lui produisait le même effet que nous en produirait à nous toute une pelletée. Bien qu’elle s’enveloppât d’une feuille sèche, elle ne pouvait parvenir à se réchauffer. Elle allait mourir de froid.

Près de la forêt se trouvait un grand champ de blé, mais on n'y voyait que le chaume hérissant la terre gelée. Ce fut pour la pauvre petite comme une nouvelle forêt à parcourir. Toute grelottante, elle arriva à la demeure d'une souris des champs. On y entrait par un petit trou, sous la paille : la souris était bien logée, possédait une pièce pleine de grains, une belle cuisine et une salle à manger. La petite Poucette se présenta à la porte comme mendiante, et demanda un grain d'orge, car elle n'avait rien mangé depuis deux jours.

« Pauvre petite ! répondit la vieille souris des champs, qui, au fond, avait bon cœur. Viens manger avec moi dans ma chambre : il y fait chaud.

Puis elle se prit d'affection pour Poucette, et ajouta :

— Je te permets de passer l'hiver ici, mais à condition que tu tiennes ma chambre bien propre, et que tu me racontes quelques jolies histoires : je les adore. »

La petite fille accepta cette offre et n'eut pas à s'en plaindre.

« Nous allons recevoir une visite, dit un jour la vieille souris. Mon voisin a l'habitude de venir me voir une fois par semaine. Il est encore bien plus à son aise que moi : il a de grands salons et porte une magnifique pelisse de velours. S'il voulait t'épouser, tu serais bien heureuse, car il n'y voit goutte. Raconte-lui tes plus belles histoires. »

Mais Poucette n'avait pas trop envie d'épouser le voisin : ce n'était qu'une taupe. Couverte de sa pelisse de velours noir, elle ne tarda pas à rendre sa visite. La conversation roula sur ses richesses et sur son instruction. Mais la taupe parlait mal des fleurs et du soleil, car elle ne les avait jamais vus. La petite Poucette lui chanta plusieurs chansons, entre autres :

« Hanneton, vole, vole, vole ! » et :

« Quand le moine vient aux champs. »

La taupe, enchantée de sa belle voix, désira aussitôt une union qui lui promettait tant d'agréments. Mais elle n'en dit pas un mot, car c'était une personne réfléchie.

Pour faire plaisir à ses voisines, elle leur permit de se promener à leur gré dans une grande allée souterraine qu'elle venait de creuser entre les deux habitations. Mais elle les pria de ne pas s'effrayer d'un oiseau mort qui se trouvait sur le passage, et qu'on y avait enterré au commencement de l'hiver.

La première fois que ses voisines profitèrent de cette aimable offre, la taupe les précéda dans ce long et sombre corridor, tenant entre ses dents un morceau de vieux bois, brillant de phosphore, pour les éclairer. Arrivée à l'endroit où gisait l'oiseau mort, elle enleva de son large museau une partie de la terre du plafond, et fit ainsi un trou par lequel la lumière pénétra. Au milieu du corridor s'étendait par terre le corps d'une hirondelle, sans doute morte de faim, dont les ailes étaient serrées aux côtés, la tête et les pieds cachés sous les plumes. Ce spectacle désola la petite Poucette : elle aimait tant les petits oiseaux qui, pendant tout l'été, l'avaient égayée de leurs chants ! Mais la taupe poussa l'hirondelle de ses pattes et dit :

« Elle ne sifflera plus ! Quel malheur, que de naître oiseau ! Dieu merci, aucun de mes enfants ne subira un sort aussi malheureux. Une telle créature n'a pour toute fortune que son : Quivit ! Quivit !, et l'hiver elle meurt de faim.

— Vous parlez sagement ! répondit la vieille souris. Le 'Quivit !' ne rapporte rien : c'est juste ce qu'il faut pour périr dans la misère. Cependant, il y en a qui se pavanent d'orgueil de savoir chanter. »

Poucette ne dit rien. Mais, lorsque les deux autres eurent tourné le dos à l'oiseau, elle se pencha vers lui, et, écartant les plumes qui couvraient sa tête, elle déposa un baiser sur ses yeux fermés.

« C'est peut-être le même qui chantait si gentiment pour moi cet été, pensa-t-elle. Pauvre petit oiseau, que je te plains ! »

La taupe, après avoir rebouché le trou, reconduisit les dames chez elle. Ne pouvant dormir de toute la nuit, la petite Poucette se leva, et tressa un joli tapis de foin qu'elle porta dans l'allée et étendit sur l'oiseau mort. Puis elle lui mit de chaque

côté un tas de coton qu'elle avait trouvé chez la souris, comme si elle craignait que la fraîcheur de la terre ne fît mal au corps inanimé.

« Adieu, bel oiseau ! dit-elle, adieu ! Merci de ta belle chanson qui me réjouissait tant pendant la douce saison de l'été, où je pouvais admirer la verdure et me réchauffer au soleil. »

À ces mots, elle appuya sa tête sur la poitrine de l'hirondelle. Aussitôt, elle se leva tout effrayée, elle avait entendu un léger battement : il provenait du cœur de l'oiseau, qui n'était pas mort, mais seulement engourdi. La chaleur l'avait rendu à la vie.

En automne, les hirondelles retournent aux pays chauds, et si une d'elles s'attarde en route, le froid la fait bientôt tomber à terre comme morte, et la neige s'étend sur elle.

Poucette tremblait encore de frayeur. Comparée à elle, dont la taille n'excédait pas un pouce, l'hirondelle paraissait un géant. Cependant elle prit courage, serra bien le coton autour du pauvre oiseau, alla chercher une feuille de menthe qui lui servait de couverture, et la lui posa sur la tête.

La nuit suivante, se rendant encore auprès du malade, elle le trouva vivant, mais si faible que ses yeux s'ouvrirent à peine un instant pour regarder la petite fille, qui tenait à la main, pour toute lumière, un morceau de vieux bois luisant.

« Je te remercie, charmante petite enfant, dit l'oiseau souffrant. Tu m'as bien réchauffé. Dans peu de temps, je reprendrai toutes mes forces et je m'envolerai dans l'air, aux rayons du soleil.

— Hélas ! répondit Poucette, il fait froid dehors, il neige, il gèle. Reste dans ton lit. Je prendrai soin de toi. »

Ensuite, elle lui apporta de l'eau dans une feuille de fleur. L'oiseau but et lui raconta comment, ayant déchiré une de ses ailes à un buisson d'épines, il n'avait pu suivre les autres aux pays chauds. Il avait fini par tomber à terre, et, depuis ce moment, il ne se rappelait plus rien de ce qui lui était arrivé.

Pendant tout l'hiver, à l'insu de la souris et de la taupe, la petite Poucette soigna ainsi l'hirondelle avec la plus grande affection. À l'arrivée du printemps, lorsque le soleil commença à réchauffer la terre, l'oiseau fit ses adieux à la petite fille, qui rouvrit le trou pratiqué autrefois par la taupe. L'hirondelle pria sa bienfaitrice de l'accompagner dans la forêt verte, assise sur son dos. Mais Poucette savait que son départ causerait du chagrin à la vieille souris des champs.

« Non, dit-elle, je ne le puis.

— Adieu donc, adieu, charmante petite enfant ! » répondit l'hirondelle en s'envolant au soleil.

Poucette la regarda partir, les larmes aux yeux. Elle aimait tant la gentille hirondelle !

— Quivit ! Quivit ! » fit encore une fois l'oiseau, puis il disparut.

Le chagrin de Poucette fut d'autant plus grand, qu'elle ne put plus sortir et se réchauffer au soleil. Le blé poussait sur la maison de la souris des champs, formant déjà pour la pauvre petite fille, haute d'un pouce, une véritable forêt.

« Cet été, tu travailleras à ton trousseau, lui dit la souris, car l'ennuyeuse taupe à la pelisse noire avait demandé la main de Poucette. Pour épouser la taupe, il faut que tu sois convenablement pourvue de vêtements et de linge. »

La petite fut obligée de prendre la quenouille, et la souris des champs employa en outre à la journée, quatre araignées qui filaient sans relâche. Tous les soirs, la taupe leur rendait visite et leur parlait des ennuis de l'été, qui rend la terre brûlante et insupportable. Aussi la noce ne se ferait qu'à la fin de la saison. En attendant, la petite Poucette allait tous les jours, au lever et au coucher du soleil, à la porte, où elle regardait, à travers les épis agités par le vent, l'azur du ciel, en admirant la beauté de la nature, et en pensant à l'hirondelle chérie. Mais l'hirondelle était loin, et ne reviendrait peut-être jamais.

L'automne arriva, et Poucette avait achevé son trousseau.

« Dans quatre semaines la noce ! » lui dit la souris.

Et la pauvre enfant pleura : elle ne voulait pas épouser l'ennuyeuse taupe.

— Quelle bêtise ! s'écria la souris. Ne sois pas entêtée, ou je te mordrai de ma dent blanche. Tu devrais t'estimer bien heureuse d'épouser un aussi bel homme, qui porte une pelisse de velours noir dont la reine elle-même, n'a pas la pareille. Tu devrais remercier le bon Dieu de trouver une cuisine et une cave si bien garnies. »

Le jour de la noce arriva.

La taupe se présenta pour emmener la petite Poucette sous la terre, où elle ne verrait plus jamais le brillant soleil, attendu que son mari ne pouvait pas le supporter. Chez la souris des champs, il lui était au moins permis d'aller le regarder à la porte.

« Adieu, beau soleil ! dit-elle d'un air affligé, en élevant ses bras. Adieu donc ! Puisque je suis condamnée à vivre désormais dans ces tristes lieux où l'on ne jouit pas de tes rayons.

Puis elle fit quelques pas au dehors de la maison. Car on avait moissonné le blé, il n'en restait que le chaume.

— Adieu, adieu ! dit-elle en embrassant une petite fleur rouge. Si jamais tu vois l'hirondelle, tu la salueras de ma part.

— Quivit ! Quivit ! » entendit-elle crier au même instant.

Elle leva la tête : c'était l'hirondelle qui passait. L'oiseau manifesta la plus grande joie en apercevant la petite Poucette. Elle descendit rapidement en répétant ses joyeux : « Quivit ! », et vint s'asseoir auprès de sa petite bienfaitrice. Celle-ci lui raconta comment on voulait lui faire épouser la vilaine taupe qui restait sous la terre, où le soleil ne pénétrait jamais. En faisant ce récit, elle versa un torrent de larmes.

« L'hiver arrive, dit l'hirondelle, je retourne aux pays chauds. Veux-tu me suivre ? Tu monteras sur mon dos, et tu t'y attacheras par ta ceinture. Nous fuirons loin de ta vilaine taupe et de sa demeure obscure, bien loin au delà des montagnes, où le soleil brille encore plus beau qu'ici, où l'été et les fleurs sont éternels. Viens

donc avec moi, chère petite fille, toi qui m’as sauvé la vie lorsque je gisais dans le sombre corridor, à moitié morte de froid.

— Oui, je te suivrai ! » dit Poucette.

Elle s’assit sur le dos de l’oiseau, et attacha sa ceinture à une des plumes les plus solides. Puis elle fut emportée par-dessus la forêt, la mer, et les hautes montagnes couvertes de neige.

Poucette eut froid. Mais elle se fourra sous les plumes chaudes de l’oiseau, ne laissant passer que sa petite tête pour admirer les beautés qui se déroulaient au-dessous d’elle.

C’est ainsi qu’ils arrivèrent aux pays chauds, où la vigne avec ses fruits rouges et bleus, pousse dans tous les fossés, où l’on voit des forêts entières de citronniers et d’orangers, où mille plantes merveilleuses exhalent leurs parfums. Sur les routes, les enfants jouaient avec de gros papillons bigarrés.

Un peu plus loin, l’hirondelle s’arrêta près d’un lac azuré, au bord duquel s’élevait un antique château de marbre, entouré de colonnes qui supportaient des treilles. Au sommet se trouvaient une quantité de nids.

L’un de ces nids servait de demeure à l’hirondelle qui amenait Poucette.

« Voici ma demeure, dit l’oiseau. Mais il ne sera pas convenable que tu habites avec moi. D’ailleurs je ne suis pas préparée pour te recevoir. Choisis toi-même une des plus belles fleurs : je t’y déposerai, et je ferai tout mon possible pour te rendre ce séjour agréable.

— Quel bonheur ! » répondit Poucette, en battant de ses petites mains.

De grandes belles fleurs blanches poussaient entre les fragments d’une colonne renversée. C’est là que l’hirondelle déposa la petite fille, sur une des plus larges feuilles.

Poucette, au comble de la joie, était ravie de toutes les magnificences qui l’entouraient dans ces lieux enchanteurs.

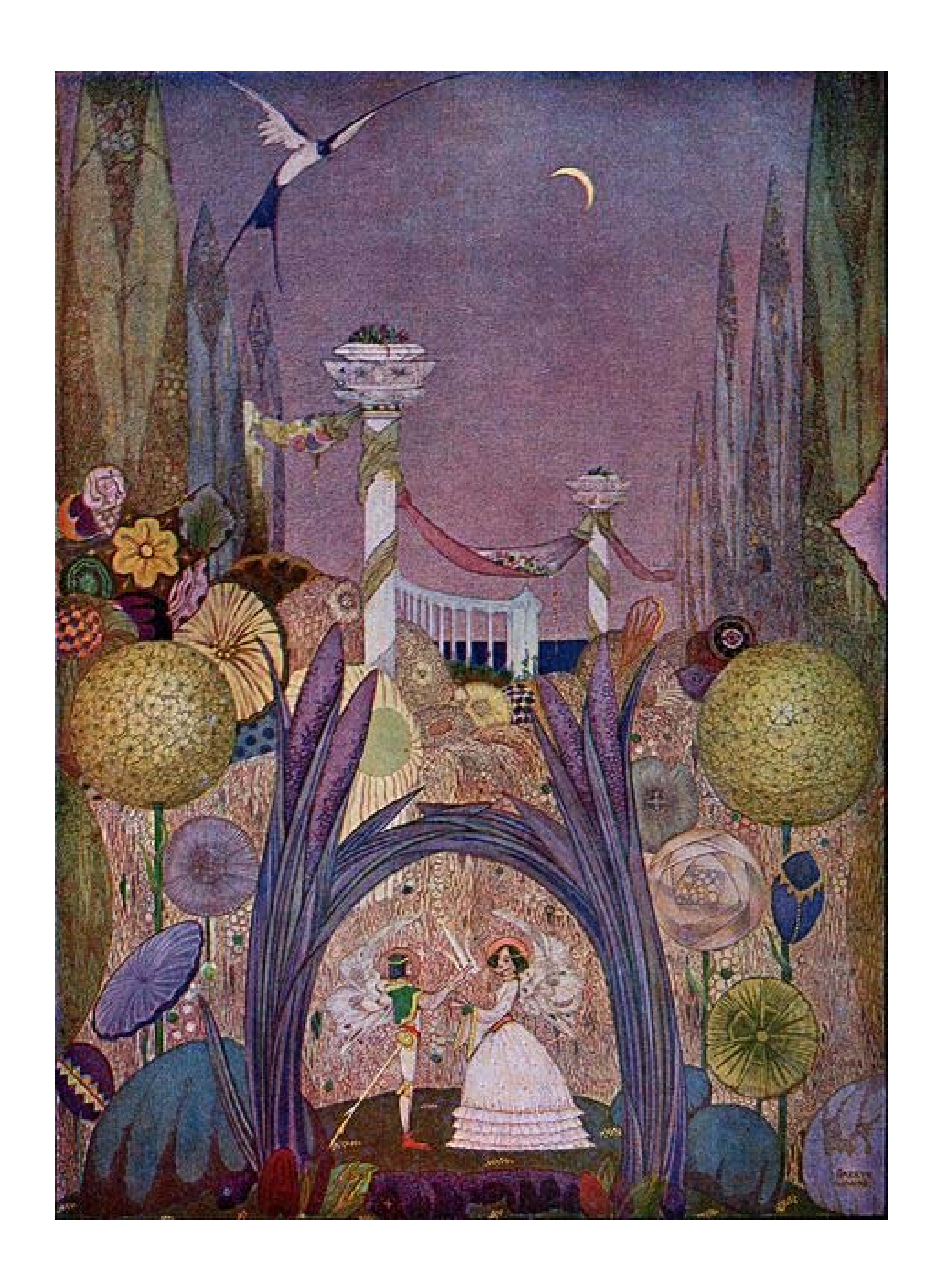
Mais quel ne fut pas son étonnement ! Un petit homme blanc et transparent comme du verre, se tenait assis dans la fleur, haut d'un pouce à peine. Il portait sur la tête une couronne d'or, et sur les épaules, des ailes brillantes.

C'était le génie de la fleur.

« Dieu, qu'il est beau ! » dit tout bas Poucette à l'hirondelle.

En apercevant l'oiseau gigantesque, le petit prince si fin et si délicat, s'effraya d'abord. Mais il se remit, à la vue de la petite Poucette, qui lui sembla la plus belle fille du monde. Il lui posa sa couronne d'or sur la tête, lui demanda quel était son nom, et si elle voulait bien devenir sa femme.

Quel mari, en comparaison du jeune crapaud et de la taupe au manteau noir ! En l'acceptant, elle deviendrait la reine des fleurs !



Elle l'accepta donc, et bientôt elle reçut la visite d'un monsieur et d'une belle dame, qui sortaient de chaque fleur pour lui offrir des présents.

Rien ne lui fit autant de plaisir qu'une paire d'ailes transparentes, qui avaient appartenu à une grosse mouche blanche. Attachées à ses épaules, elles permirent à Poucette de voler d'une fleur à l'autre.

Pendant ce temps l'hirondelle, dans son nid, faisait entendre ses plus belles chansons. Mais, au fond de son cœur, elle se sentait bien affligée d'être séparée de sa bienfaitrice.

« Tu ne t'appelleras plus Poucette, lui dit le génie de la fleur, ce nom est vilain, et toi tu es belle, belle comme doit l'être la reine des fleurs. Désormais nous t'appellerons Maïa.

— Adieu, adieu ! » dit la petite hirondelle en s'envolant vers le Danemark.

Lorsqu'elle y fut arrivée, elle regagna son nid, au-dessus de la fenêtre, où l'auteur de ces contes attendait son retour.

— Quivit ! Quivit ! » lui dit-elle.

Et c'est ainsi qu'il a appris cette aventure.

-III-

L'intrépide soldat de plomb

Il y avait une fois vingt-cinq soldats de plomb, tous frères, car ils étaient nés d'une vieille cuiller de plomb. L'arme au bras, l'œil fixe, l'uniforme rouge et bleu, quelle fière mine ils avaient tous ! La première chose qu'ils entendirent en ce monde, quand fut enlevé le couvercle de la boîte qui les renfermait, ce fut ce cri :

« Des soldats de plomb ! », que poussait un petit garçon en battant des mains. On les lui avait donnés en cadeau pour sa fête, et il s'amusait à les ranger sur la table. Tous les soldats se ressemblaient parfaitement, à l'exception d'un seul, qui n'avait qu'une jambe : on l'avait jeté dans le moule le dernier, et il ne restait pas assez de plomb. Cependant il se tenait aussi ferme sur cette jambe que les autres sur deux, et c'est lui précisément qu'il nous importe de savoir.

Sur la table où étaient rangés nos soldats, il se trouvait beaucoup d'autres jouets. Mais ce qu'il y avait de plus curieux, c'était un charmant château de papier. À travers les petites fenêtres, on pouvait voir jusque dans les salons. Au dehors, se dressaient de petits arbres autour d'un petit miroir imitant un petit lac. Des cygnes en cire y nageaient et s'y reflétaient. Tout cela était bien joli. Mais ce qu'il y avait de bien plus joli encore, c'était une petite demoiselle debout, à la porte ouverte du château. Elle aussi était de papier. Mais elle portait un jupon de linon transparent et léger, et au-dessus de l'épaule, en guise d'écharpe, un petit ruban bleu, étroit, au milieu duquel étincelait une paillette aussi grande que sa figure. La petite demoiselle tenait ses deux bras étendus, car c'était une danseuse, et elle levait une jambe si haut dans l'air, que le petit soldat de plomb ne put la découvrir, et s'imagina que la demoiselle n'avait comme lui qu'une jambe.

« Voilà une femme qui me conviendrait, pensa-t-il, mais elle est trop grande dame. Elle habite un château, et moi une boîte, en compagnie de vingt-quatre camarades : je n'y trouverais pas même une place pour elle. Cependant il faut que je fasse sa connaissance. »

Ce disant, il s'allongea derrière une tabatière. Là, il pouvait à son aise regarder l'élégante petite dame, qui toujours se tenait sur une jambe, sans perdre l'équilibre.

Le soir, tous les autres soldats furent remis dans leur boîte, et les gens de la maison allèrent se coucher. Aussitôt les jouets commencèrent à s'amuser tout seuls : d'abord ils jouèrent à colin-maillard, puis ils se firent la guerre, enfin ils donnèrent un bal. Les soldats de plomb s'agitaient dans leur boîte, car ils auraient bien voulu en être : mais comment soulever le couvercle ? Le casse-noisette fit des culbutes, et le crayon traça mille folies sur son ardoise. Le bruit devint si fort que le serin se réveilla et se mit à chanter. Les seuls qui ne bougèrent pas étaient le soldat de plomb et la petite danseuse. Elle se tenait toujours sur la pointe du pied, les bras étendus, lui intrépidement sur son unique jambe, et sans cesser de l'épier.

Minuit sonna, et crac ! Voilà le couvercle de la tabatière qui saute. Mais, au lieu de tabac, il y avait un petit sorcier noir : c'était un diable à ressort.

« Soldat de plomb, dit le sorcier, tâche de porter ailleurs tes regards ! »

Mais le soldat fit semblant de ne pas entendre.

— Attends jusqu'à demain, et tu verras ! » reprit le sorcier.

Le lendemain, lorsque les enfants furent levés, ils placèrent le soldat de plomb sur la fenêtre. Mais tout à coup, enlevé par le sorcier ou par le vent, il s'envola du troisième étage, et tomba la tête la première sur le pavé. Quelle terrible chute ! Il se trouva la jambe en l'air, son casque portant tout son corps, et la baïonnette enfoncée entre deux pavés.

La servante et le petit garçon descendirent pour le chercher, mais ils faillirent l'écraser sans le voir. Si le soldat eût crié : « Prenez garde ! », ils l'auraient bien trouvé, mais il jugea que ce serait déshonorer l'uniforme.

La pluie commença à tomber, les gouttes se suivirent bientôt sans intervalle. Ce fut alors un vrai déluge. Après l'orage, deux gamins vinrent à passer :

« Ohé ! dit l'un, par ici ! Voilà un soldat de plomb, faisons-le naviguer. »

Ils construisirent un bateau avec un vieux journal, mirent dedans le soldat de plomb, et lui firent descendre le ruisseau. Les deux gamins couraient à côté et battaient des mains. Quels flots, grand Dieu, dans ce ruisseau ! Que le courant y était fort ! Mais aussi, il avait plu à verse. Le bateau de papier était étrangement balloté, mais, malgré tout ce fracas, le soldat de plomb restait impassible, le regard fixe et l'arme au bras.

Tout à coup le bateau fut poussé dans un petit canal où il faisait aussi noir que dans la boîte aux soldats.

« Où vais-je maintenant ? pensa-t-il. Oui, oui, c'est le sorcier qui me fait tout ce mal. Cependant si la petite demoiselle était dans le bateau avec moi, l'obscurité fût-elle deux fois plus profonde, cela ne me ferait rien. »

Bientôt un gros rat d'eau se présenta. C'était un habitant du canal :

« Voyons ton passeport, ton passeport ! »

Mais le soldat de plomb garda le silence et serra son fusil. La barque continua sa route, et le rat la poursuivit. Il grinçait des dents, et hurlait : « Arrêtez-le, arrêtez-le ! Il n'a pas payé son droit de passage, il n'a pas montré son passeport ! »

Mais le courant devenait plus fort, toujours plus fort. Déjà, le soldat apercevait le jour, mais il entendait en même temps un murmure capable d'effrayer l'homme le plus intrépide. Il y avait au bout du canal une chute d'eau, aussi dangereuse pour lui que l'est pour nous une cataracte. Il en était déjà si près qu'il ne pouvait plus s'arrêter. La barque s'y lança : le pauvre soldat s'y tenait aussi raide que possible, et personne n'eût osé dire qu'il clignait seulement des yeux. La barque, après avoir tournoyé plusieurs fois sur elle-même, s'était remplie d'eau : elle allait s'engloutir. L'eau montait jusqu'au cou du soldat, la barque s'enfonçait de plus en plus. Le papier se déplia, et l'eau se referma tout à coup sur la tête de notre homme. Alors il pensa à la gentille petite danseuse qu'il ne reverrait jamais, et crut entendre une voix qui chantait :

« Soldat, le péril est grand ;
Voici la mort qui t'attend ! »

Le papier se déchira, et le soldat passa au travers. Au même instant il fut dévoré par un grand poisson.

Á l'intérieur, il faisait noir pour le malheureux ! C'était encore pire que dans le canal. Et puis, comme il y était serré ! Mais toujours intrépide, le soldat de plomb s'étendit de tout son long, l'arme au bras.

Le poisson s'agitait en tous sens et faisait d'affreux mouvements. Enfin il s'arrêta, et un éclair parut le transpercer. Le jour se laissa voir, et quelqu'un s'écria : « Un soldat de plomb ! » Le poisson avait été pris, exposé au marché, vendu, porté jusque dans la cuisine, et la cuisinière l'avait ouvert avec un grand couteau. Elle prit avec deux doigts le soldat de plomb par le milieu du corps, et l'apporta dans la chambre, où tout le monde voulut contempler cet homme remarquable qui avait voyagé dans le ventre d'un poisson. Cependant le soldat n'en était pas fier.

On le plaça sur la table, et là, - comme il arrive parfois des choses bizarres dans le monde ! -, il se retrouva dans la même chambre d'où il était tombé par la fenêtre. Il reconnut les enfants et les jouets qui étaient sur la table, le charmant château avec la gentille petite danseuse : elle tenait toujours une jambe en l'air, elle aussi, était intrépide. Le soldat de plomb fut tellement touché qu'il aurait voulu pleurer du plomb, mais cela n'était pas convenable. Il la regarda, elle le regarda aussi, mais ils ne se dirent pas un mot.

Tout à coup un petit garçon le prit, et le jeta au feu sans la moindre raison. C'était sans doute le sorcier de la tabatière qui en était la cause.

Le soldat de plomb était là debout, éclairé d'une vive lumière, éprouvant une chaleur horrible. Toutes ses couleurs avaient disparu. Personne ne pouvait dire si c'étaient les suites du voyage ou le chagrin. Il regardait toujours la petite demoiselle, et elle aussi le regardait. Il se sentait fondre. Mais, toujours intrépide, il tenait l'arme au bras. Soudain, une porte s'ouvrit, le vent enleva la danseuse, et, pareille à une sylphide, elle vola sur le feu près du soldat, avant de disparaître dans les flammes. Le soldat de plomb était devenu une petite masse.

Le lendemain, lorsque la servante vint enlever les cendres, elle trouva un objet qui avait la forme d'un petit cœur de plomb. Et tout ce qui était resté de la danseuse, c'était une paillette, que le feu avait rendue toute noire.

-IV-

Le vilain petit canard

Que la campagne était belle ! On était au milieu de l'été. Les blés agitaient des épis d'un jaune magnifique, l'avoine était verte, et dans les prairies, le foin s'élevait en monceaux odorants. La cigogne se promenait sur ses longues jambes rouges, en déclamant de l'égyptien, langue qu'elle avait apprise de madame sa mère. Autour des champs et des prairies s'étendaient de grandes forêts coupées de lacs profonds.

Oui vraiment, la campagne était bien belle. Les rayons du soleil éclairaient de tout leur éclat un vieux domaine entouré de larges fossés, et de grandes feuilles de bardane descendaient du mur jusque dans l'eau. Elles étaient si hautes que les petits enfants pouvaient se cacher dessous, et qu'au milieu d'elles on pouvait trouver une solitude aussi sauvage qu'au centre de la forêt. Dans une de ces retraites, une cane avait établi son nid et couvait ses œufs. Il lui tardait bien de voir ses petits éclore. Elle ne recevait guère de visites, car les autres aimaient mieux nager dans les fossés que de venir jusque sous les bardanes pour barboter avec elle.

Enfin, les œufs commencèrent à crever les uns après les autres. On entendait : « Pi-pip ! ». C'étaient les petits canards qui naissaient, et tendaient leur cou au dehors.

« Rap-rap ! » dirent-ils ensuite, en faisant tout le bruit qu'ils pouvaient.

Ils regardaient de tous côtés sous les feuilles vertes, et leur mère les laissa faire, car le vert réjouit les yeux.

« Que le monde est grand ! dirent les petits nouveau-nés, à l'endroit même où ils se trouvèrent au sortir de leur œuf.

— Vous croyez donc que le monde finit là ? dit leur mère. Oh, non ! Il s'étend bien plus loin, de l'autre côté du jardin, jusque dans les champs du curé. Mais je n'y suis jamais allée. Êtes-vous tous là ? continua-t-elle en se levant. Non, le plus gros œuf n'a pas bougé : Dieu ! Que cela dure longtemps ! J'en ai assez.

Et elle se mit à couver, mais d'un air contrarié.

— Eh bien ! Comment cela va-t-il ? dit une vieille cane qui était venue lui rendre visite.

— Il n'y a plus que celui-là, que j'ai toutes les peines du monde à faire naître. Regardez un peu les autres : ne trouvez-vous pas que ce sont les plus gentils petits canards qu'on ait jamais vus ? Ils ressemblent tous d'une manière étonnante à leur père. Mais le coquin ne vient pas même me voir.

— Montrez-moi un peu cet œuf qui ne veut pas se casser, dit la vieille. Ah ! Vous pouvez me croire, c'est un œuf de dinde. Moi aussi j'ai été trompée une fois comme vous, et j'ai eu toute la peine possible avec le petit, car tous ces êtres là ont affreusement peur de l'eau. Je ne pouvais parvenir à l'y faire entrer. J'avais beau barboter devant lui, rien n'y faisait. Que je le regarde encore : oui, c'est bien certainement un œuf de dinde. Laissez-le là, et apprenez plutôt aux autres enfants à nager.

— Non, puisque j'ai déjà perdu tant de temps, je puis bien rester à couver un jour ou deux de plus, répondit la cane.

— Comme vous voudrez » répliqua la vieille. Elle s'en alla.

Enfin le gros œuf creva. « Pi-pip ! » fit le petit, et il sortit. Comme il était grand et vilain ! La cane le regarda et dit :

« Quel énorme caneton ! Il ne ressemble à aucun de nous. Serait-ce vraiment un dindon ? Ce sera facile à voir : il faut qu'il aille à l'eau, quand même je devrais l'y traîner. »

Le lendemain, il faisait un temps magnifique : le soleil rayonnait sur toutes les vertes bardanes. La mère des canards se rendit avec toute sa famille au fossé.

« Plouf ! » : elle sauta dans l'eau.

« Rap-rap ! » dit-elle ensuite, et chacun des petits plongea l'un après l'autre. L'eau se referma sur leurs têtes. Mais bientôt ils reparurent, et nagèrent avec rapidité. Les jambes allaient toutes seules, et tous se réjouissaient dans l'eau, même le vilain grand caneton gris.

« Ce n’est pas un dindon, dit-elle. Comme il se sert habilement de ses jambes, et comme il se tient droit ! C’est mon enfant aussi : il n’est pas si laid, lorsqu’on le regarde de près. Rap-rap ! Venez maintenant avec moi : je vais vous faire faire votre entrée dans le monde, et vous présenter dans la cour des canards. Seulement ne vous éloignez pas de moi, pour qu’on ne marche pas sur vous, et prenez bien garde au chat. »

Ils entrèrent tous dans la cour des canards.

Quel bruit on y faisait ! Deux familles s’y disputaient une tête d’anguille, et à la fin, ce fut le chat qui l’emporta.

« Vous voyez comme les choses se passent dans le monde » dit la cane en aiguisant son bec, car elle aussi aurait bien voulu avoir la tête d’anguille. Maintenant, remuez les jambes, continua-t-elle. Tenez-vous bien ensemble, et saluez le vieux canard là-bas. C’est le plus distingué de tous ceux qui se trouvent ici. Il est de race espagnole, c’est pour cela qu’il est si gros, et remarquez bien ce ruban rouge autour de sa jambe : c’est quelque chose de magnifique, et la plus grande distinction qu’on puisse accorder à un canard. Cela signifie qu’on ne veut pas le perdre, et qu’il doit être remarqué par les animaux comme par les hommes. Allons, tenez-vous bien. Non, ne mettez pas les pieds en dedans : un caneton bien élevé écarte les pieds avec soin. Regardez comme je les mets en dehors. Inclinez-vous et dites : ‘Rap !’ »

Ils obéirent, et les autres canards qui les entouraient les regardaient et disaient tout haut :

« Voyez un peu ! En voilà encore d’autres, comme si nous n’étions pas déjà assez ! Fi donc ! Qu’est-ce que ce caneton là ? Nous n’en voulons pas. »

Et aussitôt, un grand canard vola de son côté, se jeta sur lui et le mordit au cou.

« Laissez-le donc, dit la mère, il ne fait de mal à personne.

— D’accord. Mais il est si grand et si drôle, dit l’agresseur, qu’il a besoin d’être battu.

— Vous avez là de beaux enfants, la mère, dit le vieux canard au ruban rouge. Ils sont tous bien jolis, excepté celui-là. Il n'est pas réussi : je voudrais que vous pussiez le refaire.

— C'est impossible, dit la maman cane. Il n'est pas beau, c'est vrai. Mais il a si bon caractère ! Et il nage à la perfection : oui, j'oserais même dire mieux que tous les autres. Je pense qu'il grandira joliment, et qu'avec le temps il se formera. Il est resté trop longtemps dans l'œuf, et c'est pourquoi il n'est pas très bien fait.

Tandis qu'elle parlait ainsi, elle le tirait doucement par le cou, et lissait son plumage.

— Du reste, c'est un canard, et la beauté ne lui importe pas tant. Je crois qu'il deviendra fort et qu'il fera son chemin dans le monde. Maintenant, mes enfants, faites comme si vous étiez à la maison, et si vous trouvez une tête d'anguille, apportez-la-moi. »

Et ils firent comme s'ils étaient à la maison.

Mais le pauvre caneton qui était sorti du dernier œuf fut, pour sa laideur, mordu, poussé et bafoué, non seulement par les canards, mais aussi par les poulets.

« Il est trop grand » disaient-ils tous, et le coq d'Inde, qui était venu au monde avec des éperons et qui se croyait Empereur, se gonfla comme un vaisseau toutes voiles dehors, et marcha droit sur lui en grande fureur et rouge jusqu'aux yeux. Le pauvre caneton ne savait s'il devait s'arrêter ou marcher : il eut bien du chagrin d'être si laid, et d'être bafoué par tous les canards de la cour.

Voilà ce qui se passa dès le premier jour, et les choses allèrent toujours de pis en pis. Le pauvre caneton fut chassé de partout : ses sœurs mêmes, étaient méchantes avec lui et répétaient continuellement :

« Que ce serait bien fait si le chat t'emportait, vilaine créature ! »

Et la mère disait :

« Je voudrais que tu soies bien loin de nous. »

Les canards le mordaient, les poulets le battaient, et la bonne qui donnait à manger aux bêtes le repoussait du pied.

Alors il se sauva et prit son vol par-dessus la haie. Les petits oiseaux dans les buissons s'envolèrent de frayeur. « Et tout cela, parce que je suis vilain, » pensa le caneton. Il ferma les yeux et continua son chemin. Il arriva ainsi au grand marécage qu'habitaient les canards sauvages. Il s'y coucha pendant la nuit, bien triste et bien fatigué.

Le lendemain, lorsque les canards sauvages se levèrent, ils aperçurent leur nouveau camarade.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? dirent-ils. Le caneton se tourna de tous côtés et salua avec toute la grâce possible.

— Tu peux te flatter d'être énormément laid ! lui dirent les canards sauvages. Mais cela nous est égal, pourvu que tu n'épouses personne de notre famille. »

Le malheureux ! Est-ce qu'il pensait à se marier, lui qui ne demandait que la permission de coucher dans les roseaux et de boire de l'eau du marécage ?

Il passa ainsi deux journées. Arrivèrent alors dans cet endroit deux jars sauvages. Ils n'avaient pas encore beaucoup vécu, aussi étaient-ils très insolents.

« Écoute, camarade, lui dirent ces nouveaux venus. Tu es si vilain que nous serions contents de t'avoir avec nous. Veux-tu nous accompagner et devenir un oiseau de passage ? Ici, tout près, dans l'autre marécage, il y a des oies sauvages charmantes, presque toutes demoiselles, et qui savent bien chanter. Qui sait si tu n'y trouverais pas le bonheur, malgré ta laideur affreuse ? »

Tout à coup on entendit : « Pif, paf ! ». Les deux jars sauvages tombèrent morts dans les roseaux, et l'eau devint rouge comme du sang.

« Pif, paf ! », et des troupes d'oies sauvages s'envolèrent des roseaux. On entendit encore des coups de fusil. C'était une grande chasse. Les chasseurs s'étaient couchés tout autour du marais, quelques-uns s'étaient même postés sur des branches d'arbres qui s'avançaient au-dessus des joncs. Une vapeur bleue semblable à de petits nuages sortait des arbres sombres et s'étendait sur l'eau. Puis les chiens arrivèrent au marécage : « Plash, plash ! ». Les joncs et les roseaux se courbaient de

tous côtés. Quelle épouvante pour le pauvre caneton ! Il plia la tête pour la cacher sous son aile. Mais en même temps, il aperçut devant lui un grand chien terrible : sa langue pendait hors de sa gueule, et ses yeux farouches étincelaient de cruauté. Le chien tourna la gueule vers le caneton, lui montra ses dents pointues et, … il alla plus loin sans le toucher.

« Dieu merci ! soupira le canard. Je suis si vilain que le chien lui-même dédaigne de me mordre ! »

Et il resta ainsi en silence, pendant que le plomb sifflait à travers les joncs et que les coups de fusil se succédaient sans relâche.

Vers la fin de la journée seulement, le bruit cessa. Mais le pauvre petit n'osa pas encore se lever. Il attendit quelques heures, regarda autour de lui, et se sauva du marais aussi vite qu'il put. Il passa au-dessus des champs et des prairies. Une tempête furieuse l'empêcha d'avancer.

Sur le soir, il arriva à une misérable cabane de paysan, si vieille et si ruinée, qu'elle ne savait pas de quel côté tomber. Aussi restait-elle debout. La tempête soufflait si fort autour du caneton, qu'il fut obligé de s'arrêter et de s'accrocher à la cabane : tout allait de mal en pis.

Alors, il remarqua qu'une porte était sortie de ses gonds et lui permettait, par une petite ouverture, de pénétrer dans l'intérieur. C'est ce qu'il fit.

Là, demeurait une vieille femme, avec son matou et avec sa poule. Le matou, qu'elle appelait son petit-fils, savait arrondir le dos et filer son rouet. Il savait même lancer des étincelles, pourvu qu'on lui frottât convenablement le dos à rebrousse-poil. La poule avait des pattes fort courtes, ce qui lui avait valu le nom de Courte-Pattes. Elle pondait des œufs excellents, et la bonne femme l'aimait comme une fille.

Le lendemain on s'aperçut de la présence du caneton étranger. Le matou commença à gronder, et la poule à glousser.

« Qu'y a-t-il ? dit la femme en regardant autour d'elle. Mais, comme elle avait la vue basse, elle crut que c'était une grosse cane qui s'était égarée.

— Voilà une bonne prise, dit-elle : j'aurai maintenant des œufs de cane. Pourvu que ce ne soit pas un canard ! Enfin, nous verrons. »

Elle attendit pendant trois semaines, mais les œufs ne vinrent pas. Dans cette maison, le matou était le maître et la poule la maîtresse.

« Sais-tu pondre des œufs ? demanda-t-elle au caneton.

— Non.

— Eh bien ! Alors, tu auras la bonté de te taire.

Et le matou le questionna à son tour :

— Sais-tu faire le gros dos ? Sais-tu filer un rouet, et faire jaillir des étincelles ?

— Non.

— Alors tu n'as pas le droit d'exprimer une opinion, quand les gens raisonnables causent ensemble. »

Et le caneton se coucha tristement dans un coin. Mais tout à coup, un air vif et la lumière du soleil pénétrèrent dans la chambre, et cela lui donna une si grande envie de nager dans l'eau qu'il ne put s'empêcher d'en parler à la poule.

« Qu'est-ce donc ? dit-elle. Tu n'as rien à faire, et voilà qu'il te prend des fantaisies. Ponds des œufs ou fais ronron, et ces caprices te passeront.

— C'est pourtant bien joli de nager sur l'eau, dit le petit canard. Quel bonheur de la sentir se refermer sur sa tête et de plonger jusqu'au fond !

— Ce doit être un grand plaisir, en effet ! répondit la poule. Je crois que tu es devenu fou. Demande un peu à Minet, qui est l'être le plus raisonnable que je connaisse, s'il aime à nager ou à plonger dans l'eau. Demande même à notre vieille maîtresse : personne dans le monde n'est plus expérimenté. Crois-tu qu'elle ait envie de nager et de sentir l'eau se refermer sur sa tête ?

— Vous ne me comprenez pas.

— Nous ne te comprenons pas ? Mais qui te comprendrait donc ? Te croirais-tu plus instruit que Minet et notre maîtresse ?

— Je ne veux pas parler de moi.

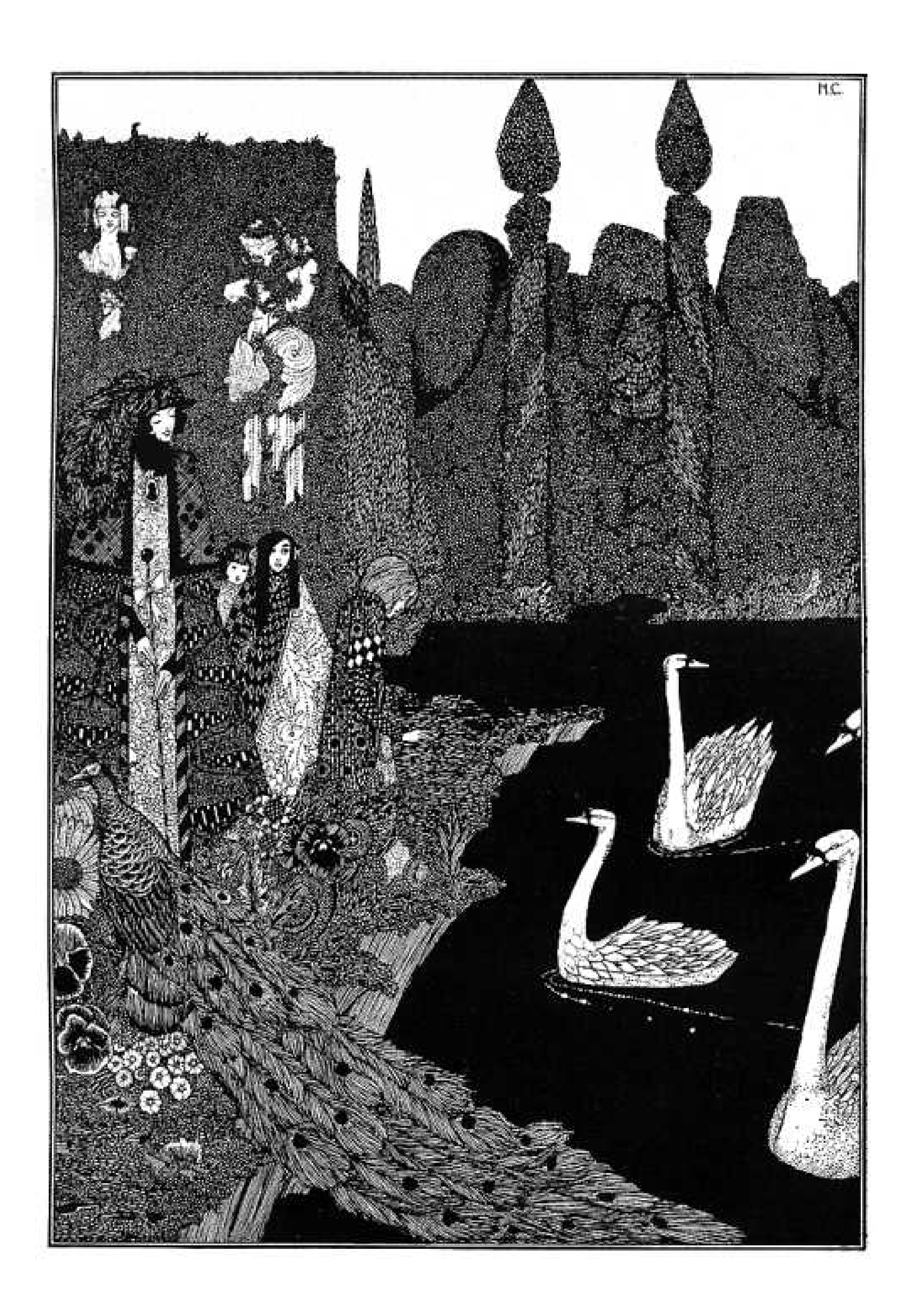
— Remercie plutôt le créateur, mon enfant, de tout le bien dont il t'a comblé. Tu es arrivé dans une chambre bien chaude, tu as trouvé une compagnie dont tu pourrais profiter, et voilà que tu te mets à raisonner jusqu'à te rendre insupportable. Ce n'est vraiment pas un plaisir de vivre avec toi. Crois-moi, je te veux du bien. Je te dis sans doute des choses désagréables. Mais c'est à cela que l'on reconnaît ses véritables amis. Suis mes conseils, et tâche de pondre des œufs ou de faire ronron.

— Je crois qu'il serait plus avantageux pour moi, de faire un tour dans le monde, répondit le caneton.

— Comme tu voudras, » répondit le poulet.

Et le canard s'en alla nager et se plonger dans l'eau. Mais tous les animaux le méprisèrent à cause de sa laideur.

L'automne arriva, les feuilles de la forêt devinrent jaunes et brunes. Le vent les saisit et les fit voltiger. En haut, dans les airs, il faisait bien froid. Des nuages lourds pendaient, chargés de grêle et de neige. Sur la haie, le corbeau était à ce point gelé, qu'il croassait : rien que d'y penser, on grelottait. Le pauvre caneton n'était, en vérité, pas à son aise.


H.C.

Un soir que le soleil se couchait glorieux, toute une foule de grands oiseaux superbes sortit des buissons. Le caneton n'en avait jamais vu de semblables : ils étaient d'une blancheur éblouissante, ils avaient le cou long et souple. C'étaient des cygnes. Le son de leur voix était tout particulier : ils étendirent leurs longues ailes éclatantes pour aller loin de cette contrée, chercher dans les pays chauds des lacs toujours ouverts. Ils montaient si haut, si haut, que le vilain petit canard en était étrangement affecté. Il tourna dans l'eau comme une roue, dressa le cou et le tendit en l'air vers les cygnes voyageurs, puis il poussa un cri si perçant et si singulier, qu'il se fit peur à lui-même. Il lui était impossible d'oublier ces oiseaux magnifiques et heureux. Aussitôt qu'il cessa de les apercevoir, il plongea jusqu'au fond, et, lorsqu'il remonta à la surface, il était comme hors de lui. Il ne savait comment s'appelaient ces oiseaux, ni où ils allaient. Mais cependant il les aimait, comme il n'avait encore aimé personne. Il n'en était pas jaloux. Car comment aurait-il pu avoir l'idée de souhaiter pour lui-même une grâce si parfaite ? Il aurait été trop heureux si les canards avaient consenti à le supporter, lui, qui était si vilain !

L'hiver devint froid, très froid. Le caneton nageait toujours à la surface de l'eau pour l'empêcher de se prendre complètement. Mais chaque nuit, le trou dans lequel il nageait se rétrécissait davantage. Il gelait si fort, qu'on entendait la glace craquer. Le caneton était obligé d'agiter continuellement les pattes, pour que le trou ne se refermât pas autour de lui. Enfin, il se sentit épuisé de fatigue : il ne remua plus, et fut saisi par la glace.

Le lendemain matin, un paysan arrivant sur le bord, vit ce qui se passait. Il s'avança, rompit la glace et emporta le canard chez lui pour le donner à sa femme. Là, il revint à la vie.

Les enfants voulurent jouer avec lui. Mais le caneton, persuadé qu'ils allaient lui faire du mal, se jeta de peur au milieu du pot au lait, si bien que le lait rejaillit dans la chambre. La femme frappa ses mains l'une contre l'autre de colère, et lui,

tout effrayé, se réfugia dans la baratte, et de là, dans la huche à farine, puis de là prit son vol au dehors.

Dieu ! Quel spectacle ! La femme criait, courait après lui, et voulait le battre avec les pincettes. Les enfants s'élancèrent sur le tas de fumier pour l'attraper. Ils riaient et poussaient des cris. Le caneton se glissa ensuite entre des branches, dans la neige : il s'y blottit, tout épuisé.

Il serait trop triste de raconter toute sa misère, et toutes les souffrances qu'il eut à supporter pendant cet hiver rigoureux.

Il était couché dans le marécage entre les joncs, lorsqu'un jour, le soleil commença à reprendre son éclat et sa chaleur. Les alouettes chantaient. Il faisait un printemps délicieux.

Alors tout à coup, le caneton put faire confiance à ses ailes, qui battaient l'air avec plus de vigueur qu'autrefois, assez fortes pour le transporter au loin. Et bientôt, il se trouva dans un grand jardin où les pommiers étaient en pleine floraison, où le sureau répandait son parfum et penchait ses longues branches vertes jusqu'aux fossés. Comme tout était beau dans cet endroit ! Comme tout respirait le printemps !

Et des profondeurs du bois sortirent trois cygnes blancs et magnifiques.

Ils battaient des ailes et nagèrent sur l'eau. Le caneton connaissait ces beaux oiseaux : il fut saisi d'une tristesse indicible.

« Je veux aller les trouver, ces oiseaux royaux. Ils me tueront pour avoir osé, moi, si vilain, m'approcher d'eux. Mais cela m'est égal. Mieux vaut être tué par eux, que d'être mordu par les canards, battu par les poules, poussé du pied par la fille de basse-cour, et que de souffrir les misères de l'hiver. »

Il s'élança dans l'eau et nagea à la rencontre des cygnes. Ceux-ci l'aperçurent et se précipitèrent vers lui les plumes soulevées.

« Tuez-moi » dit le pauvre animal. Et, penchant la tête vers la surface de l'eau, il attendit la mort.

Mais que vit-il dans l'eau transparente ? Il vit sa propre image au-dessous de lui : ce n'était plus un oiseau mal fait, d'un gris noir, vilain et dégoûtant, il était devenu lui-même, un cygne !

Il n'y a pas de mal à être né dans une basse-cour, lorsqu'on sort d'un œuf de cygne.

Maintenant il se sentait heureux de toutes ses souffrances et de tous ses chagrins. Maintenant, pour la première fois, il goûtait tout son bonheur en voyant la magnificence qui l'entourait, et les grands cygnes nageaient autour de lui et le caressaient de leur bec.

Des petits enfants vinrent au jardin et jetèrent du pain et des graines dans l'eau. Le plus petit d'entre eux s'écria :

« En voilà un nouveau ! »

Les autres enfants poussèrent des cris de joie :

« Oui, oui ! C'est vrai ; il y en a encore un nouveau ! »

Et ils dansaient sur les bords, puis battaient des mains. Ils coururent à leur père et à leur mère, puis revinrent encore jeter du pain et du gâteau, en disant tous : « Le nouveau est le plus beau ! Qu'il est jeune ! Qu'il est superbe ! »

Les vieux cygnes s'inclinèrent devant lui.

Alors, il se sentit honteux, et cacha sa tête sous son aile. Il ne savait comment se tenir, car c'était pour lui trop de bonheur. Mais il n'était pas fier. Un bon cœur ne le devient jamais. Il songeait à la manière dont il avait été persécuté et insulté partout, et voilà qu'il les entendait tous dire qu'il était le plus beau de tous ces beaux oiseaux ! Et le sureau même inclinait ses branches vers lui, et le soleil répandait une lumière si chaude et si bienfaisante ! Alors ses plumes se gonflèrent, son cou élancé se dressa, et il s'écria de tout son cœur :

« Comment aurais-je pu rêver tant de bonheur, pendant que je n'étais qu'un vilain petit canard ! »

-V-

La bergère et le ramoneur

Avez-vous jamais vu une de ces armoires antiques, toutes noires de vieillesse, à enroulements et à feuillage ? C'était précisément une de ces armoires qui se trouvait dans la chambre : elle venait de la trisaïeule, et de haut en bas, elle était ornée de roses et de tulipes sculptées. Mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'étaient les enroulements, d'où sortaient de petites têtes de cerf avec leurs grandes cornes.

Au milieu de l'armoire on voyait, sculpté, un homme d'une singulière apparence : il ricanait toujours, car on ne pouvait pas dire qu'il riait. Il avait des jambes de bouc, de petites cornes à la tête et une longue barbe. Les enfants l'appelaient le Grand-général-commandant-en-chef-Jambe-de-Bouc, nom qui peut paraître long et difficile, mais titre dont peu de personnes ont été honorées jusqu'à présent. Enfin, il était là, les yeux toujours fixés sur la console placée sous la grande glace, où se tenait debout une gracieuse petite bergère de porcelaine. Elle portait des souliers dorés, une robe parée d'une rose toute fraîche, un chapeau d'or et une houlette : elle était charmante. Tout à côté d'elle, se trouvait un petit ramoneur noir comme du charbon, mais pourtant de porcelaine aussi. Il était aussi gentil, aussi propre que vous et moi. Car il n'était en réalité que le portrait d'un ramoneur. Le fabricant de porcelaine aurait tout aussi bien pu faire de lui un prince, ce qui lui aurait été vraiment bien égal.

Il tenait gracieusement son échelle sous son bras. Sa figure était rouge et blanche comme celle d'une petite fille, défaut qu'on aurait pu éviter en y mettant un peu de noir. Il touchait presque la bergère : on les avait placés où ils étaient, et, là où on les avait posés, ils s'étaient fiancés. Aussi l'un convenait très bien à l'autre : c'étaient des jeunes gens faits de la même porcelaine et tous deux également faibles et fragiles.


Harry Clarke

Non loin d'eux, se trouvait une autre figure trois fois plus grande : c'était un vieux Chinois qui savait hocher la tête. Lui aussi était en porcelaine. Il prétendait être le grand-père de la petite bergère, mais il n'avait jamais pu le prouver. Il soutenait qu'il avait tout pouvoir sur elle, et c'est pourquoi il avait répondu par un aimable hochement de tête au Grand-général-commandant-en-chef-Jambe-de-Bouc, qui avait demandé la main de la petite bergère.

« Quel mari tu auras là ! dit le vieux Chinois, quel mari ! Je suis quasiment persuadé qu'il est en acajou. Il fera de toi madame la Grande-générale-commandante-en-chef-Jambe-de-Bouc. Il a toute son armoire remplie d'argenterie, sans compter ce qu'il a caché dans les tiroirs secrets.

— Je n'entrerai jamais dans cette sombre armoire, dit la petite bergère. J'ai entendu dire qu'il y a dedans, onze femmes de porcelaine.

— Eh bien ! Tu seras la douzième, dit le Chinois. Cette nuit, dès que la vieille armoire craquera, on fera la noce, aussi vrai que je suis un Chinois. »

Et là-dessus il hocha la tête et s'endormit.

Mais la petite bergère pleurait en regardant son bien-aimé le ramoneur.

« Je t'en prie, dit-elle, aide-moi à m'échapper dans le monde, nous ne pouvons plus rester ici.

— Je veux tout ce que tu veux, dit le petit ramoneur. Sauvons-nous tout de suite.

— Pourvu que nous descendions sans encombre de la console, dit-elle. Je ne serai jamais tranquille tant que nous ne serons pas hors d'ici. »

Il la rassura, et il lui montra comment elle devait poser son petit pied sur les rebords sculptés et sur le feuillage doré. Il l'aida aussi avec son échelle, et bientôt ils atteignirent le plancher. Mais en se retournant vers la vieille armoire, ils virent que tout y était en révolution. Tous les cerfs sculptés allongeaient la tête, dressaient leurs bois et tournaient le cou. Le Grand-général-commandant-en-chef-Jambe-de-Bouc fit un saut et cria au vieux Chinois :

« Les voilà qui se sauvent ! Ils se sauvent ! »

Alors ils eurent peur, et se réfugièrent dans le tiroir de la commode.

Là se trouvaient trois ou quatre jeux de cartes dépareillés et incomplets, puis un petit théâtre qui avait été construit tant bien que mal. On y jouait précisément une comédie, et toutes les dames, qu'elles appartiennent à la famille des carreaux, des piques, des cœurs ou des trèfles, étaient assises aux premiers rangs et s'éventaient avec leurs tulipes. Derrière elles, se tenaient tous les valets, qui avaient à la fois une tête en l'air et l'autre en bas, comme sur les cartes à jouer. Il s'agissait dans la pièce de deux jeunes gens qui s'aimaient, mais qui ne pouvaient arriver à se marier. La bergère pleura beaucoup, car elle croyait que c'était sa propre histoire.

« Ça me fait trop de mal, dit-elle, il faut que je quitte ce tiroir. »

Mais lorsqu'ils mirent de nouveau le pied sur le plancher, et qu'ils jetèrent les yeux sur la console, ils aperçurent le vieux Chinois qui s'était réveillé et qui se démenait violemment.

« Voilà le vieux Chinois qui accourt ! s'écria la petite bergère, et elle tomba sur ses genoux de porcelaine, tout à fait désolée.

— J'ai une idée, dit le ramoneur. Nous allons nous cacher au fond de la grande cruche qui est là, dans le coin. Nous y coucherons sur des roses et sur des lavandes, et s'il vient, nous lui jetterons de l'eau aux yeux.

— Non, ce serait inutile, lui répondit-elle. Je sais que le vieux Chinois et la Cruche ont été fiancés. Il reste toujours un fond d'amitié après de pareilles relations, même longtemps après. Non, il ne nous reste pas d'autre ressource que de nous échapper dans le monde.

— Et en as-tu réellement le courage ? dit le ramoneur. As-tu songé comme le monde est grand, et que nous ne pourrons plus jamais revenir ici ?

— J'y ai pensé » répliqua-t-elle.

Le ramoneur la regarda fixement, et dit ensuite :

« Le meilleur chemin pour moi est par la cheminée. As-tu réellement le courage de te glisser avec moi dans le poêle, et de grimper le long des tuyaux ? C'est

par là seulement que nous arriverons dans la cheminée, et là je saurai bien me diriger. Il faudra monter aussi haut que possible, et tout à fait en haut, nous parviendrons à un trou par lequel nous entrerons dans le monde. »

Il la conduisit à la porte du poêle :

« Dieu ! Qu'il y fait noir ! » s'écria-t-elle.

Cependant elle l'y suivit, et de là dans les tuyaux, où il faisait une nuit noire comme la suie.

« Nous voilà maintenant dans la cheminée, dit-il. Regarde, regarde là-haut la magnifique étoile qui brille. »

Il y avait en effet au ciel une étoile qui semblait, par son éclat, leur montrer le chemin : ils grimpaient, ils grimpaient toujours. C'était une route affreuse, si haute, si haute ! Mais le ramoneur la soulevait, la soutenait, et lui montrait les meilleurs endroits où poser ses petits pieds de porcelaine.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'au rebord de la cheminée, où ils s'assirent pour se reposer, tant ils étaient fatigués : et ils avaient bien de quoi l'être !

Le ciel avec toutes ses étoiles s'étendait au-dessus d'eux, et les toits de la ville s'inclinaient bien au-dessous. Ils promenèrent leur regard très loin, tout autour d'eux, bien loin dans le monde. La petite bergère ne se l'était jamais figuré si vaste : elle appuyait sa petite tête sur le ramoneur et pleurait si fort que ses larmes tachèrent sa ceinture.

« C'est trop, dit-elle. C'est plus que je n'en puis supporter. Le monde est trop immense ! Oh ! Que ne suis-je encore sur la console près de la glace ! Je ne serai pas heureuse avant d'y être retournée. Je t'ai suivi dans le monde. Maintenant ramène-moi là-bas, si tu m'aimes véritablement. »

Le ramoneur tenta de la raisonner. Il lui rappela le vieux Chinois, et le Grand-général-commandant-en-chef-Jambe-de-Bouc. Mais elle sanglotait si fort, et elle

embrassa si bien son petit ramoneur, qu'il ne put faire autrement que de lui céder, quoique ce fût insensé.

Ils se mirent à descendre avec beaucoup de peine par la cheminée, se glissèrent dans les tuyaux, et arrivèrent au poêle. Ce n'était pas certes un voyage d'agrément, et ils s'arrêtèrent à la porte du poêle sombre pour écouter et découvrir ce qui se passait dans la chambre.

Tout y était bien tranquille : ils mirent la tête dehors pour voir. Hélas ! Le vieux Chinois gisait au milieu du plancher. Il était tombé en bas de la console en voulant les poursuivre, et il s'était brisé en trois morceaux. Tout le dos s'était détaché du reste du corps, et la tête avait roulé dans un coin. Le Grand-général-commandant-en-chef-Jambe-de-Bouc conservait toujours la même position et réfléchissait.

« C'est terrible, dit la petite bergère, le vieux grand-père s'est brisé, et c'est nous qui en sommes la cause ! Oh ! Je ne survivrai jamais à ce malheur !

Et elle tordait ses petites mains.

— On pourra encore le recoller, dit le ramoneur. Oui, on pourra le recoller. Allons, ne te désole pas ! Si on lui recolle le dos et qu'on lui mette une bonne attache à la nuque, il deviendra aussi solide que s'il était tout neuf, et pourra encore nous dire une foule de choses désagréables.

— Tu crois ? » demanda-t-elle.

Et ils remontèrent sur la console où ils avaient été placés de tout temps.

« Voilà où nous en sommes arrivés, dit le ramoneur : nous aurions pu nous épargner toute cette peine.

— Oh ! Si seulement notre vieux grand-père était recollé ! dit la bergère. Est-ce que cela coûte bien cher ? »

Et le grand-père fut recollé. On lui mit aussi une bonne attache dans le cou, et il redevint comme neuf. Seulement il ne pouvait plus hocher la tête.

« Vous faites bien le fier, depuis que vous avez été cassé ! lui dit le Grand-général-commandant-en-chef-Jambe-de-Bouc. Il me semble que vous n'avez

aucune raison de vous tenir si raide. Enfin, voulez-vous me donner la main, oui ou non ? »

Le ramoneur et la petite bergère jetèrent sur le vieux Chinois un regard attendrissant : ils redoutaient qu'il ne se mît à hocher la tête. Mais il ne le pouvait pas, et il aurait eu honte de raconter qu'il avait une attache dans le cou.

Grâce à cette infirmité, les deux jeunes gens de porcelaine restèrent ensemble. Ils bénirent l'attache du grand-père, et ils s'aimèrent jusqu'au jour fatal … où ils furent eux-mêmes brisés.

-VI-

La Reine des Neiges

-Première histoire-

Du miroir et de ses morceaux

Voyons, nous commençons. Quand nous serons au bout de notre conte, nous en saurons bien plus que maintenant, car nous avons parmi nos personnages un vilain merle, le plus méchant de tous, … le Diable.

Un jour, il était de bien bonne humeur. Il venait de confectionner un miroir qui avait une merveilleuse propriété : le beau, le bien s'y réfléchissaient, disparaissaient presque entièrement. Tout ce qui était mauvais et déplaisant ressortait, au contraire, et prenait des proportions excessives. Les plus admirables paysages, par ce moyen, ressemblaient à des épinards cuits. Les hommes les meilleurs et les plus honnêtes, paraissaient des monstres. Les plus beaux semblaient tout contrefaits : on les voyait la tête en bas. Leurs visages étaient de travers, grimaçants, méconnaissables. La plus petite tache de rousseur devenait énorme et couvrait le nez et les joues.

« Que c'est donc amusant ! » se disait le Diable, en contemplant son ouvrage. Lorsqu'une pensée sage ou pieuse traversait l'esprit d'un homme, le miroir se plissait et tremblait. Le Diable, enchanté, riait de plus en plus de sa gentille invention. Les diablotins qui venaient chez lui à l'école, car il enseignait la diablerie, allèrent raconter partout qu'un progrès énorme, incalculable, s'accomplissait enfin : c'était seulement à partir de ce jour qu'on pouvait voir au juste ce qu'il en était du monde et des humains. Ils coururent par tout l'univers avec le fameux miroir, et bientôt il n'y eut plus un pays, plus un homme, qui ne s'y fût réfléchi.

Ensuite, plus hardis, ils se mirent à voler vers le ciel pour se moquer des anges et du bon Dieu. Plus ils montaient, et s'approchaient des demeures célestes, plus le

miroir se contournait et frémissait, à cause des objets divins qui s'y reflétaient. C'est à peine s'ils pouvaient le tenir, tant il se démenait. Ils continuèrent de voler toujours plus haut, toujours plus près des anges et de Dieu. Tout à coup le miroir trembla tellement qu'il échappa aux mains des diablotins arrogants : il retomba sur la Terre, où il se brisa en des milliards de milliards de morceaux.

Mais il causa alors bien plus de malheurs qu'auparavant. Ses débris n'étaient pas plus gros que des grains de sable. Le vent les éparpilla à travers le vaste monde. Bien des gens reçurent cette funeste poussière dans les yeux. Une fois qu'elle était là, elle y restait, et les gens voyaient tout en mal, tout en laid, et tout à l'envers. Ils n'apercevaient plus que la tare de chaque créature, que les défectuosités de toute chose. Car chacun des imperceptibles fragments avait la même propriété que le miroir entier. Bien plus, il y eut de ces morceaux qui descendirent jusqu'au cœur de certaines personnes. C'était alors épouvantable : le cœur de ces personnes devenait comme un morceau de glace, aussi froid et aussi insensible.

Outre ces innombrables petits débris, il resta du miroir quelques fragments plus considérables, quelques-uns grands comme des carreaux de vitre. Il ne faisait pas bon considérer ses amis à travers ceux-ci. D'autres servirent de verres de lunettes : les méchants les mettaient sur leurs yeux pour paraître y voir clair. Quand ils avaient ces lunettes sur le nez, ils riaient et ricanaient comme le diable regardant son miroir. Les laideurs qu'ils découvraient partout les flattaient, et chatouillaient agréablement leur esprit pervers.

C'était un miroir gigantesque : le vent continua d'en semer les débris à travers les airs.

Maintenant, écoutez bien …

-Deuxième histoire-

Un petit garçon et une petite fille

Dans la grande ville, il y a tant de maisons, tant de familles, tant de monde, que tous ne peuvent avoir un jardin. La plupart doivent se contenter de quelques pots de fleurs. Deux enfants de pauvres gens avaient trouvé moyen d'avoir mieux qu'un pot de fleurs, presque un jardin. Leurs parents demeuraient dans une étroite ruelle. Ils habitaient deux mansardes en face l'une de l'autre. Les toits des deux maisons se touchaient presque : on pouvait sans danger passer d'une gouttière à l'autre, et se rendre visite.

Les enfants avaient devant leur fenêtre, chacun une grande caisse de bois remplie de terre, où poussaient des herbes potagères pour le ménage, et aussi, dans chaque caisse, un rosier. Les parents eurent l'idée de poser les caisses en travers de la petite ruelle, d'une fenêtre à l'autre. Ce fut un embellissement considérable : les pois suspendant leurs branches, les rosiers joignant leurs fleurs, formaient comme un arc de triomphe magnifique. Les enfants venaient s'asseoir sur de petits bancs entre les rosiers. Quel plaisir, quand on leur permettait d'aller s'amuser ensemble dans ce parterre aérien ! Ils n'étaient pas frère et sœur, mais ils s'aimaient tout autant.

L'hiver, leurs plaisirs étaient interrompus. Les fenêtres étaient souvent gelées et les carreaux recouverts d'une couche de glace. Les enfants faisaient alors chauffer un schilling de cuivre sur le poêle. Ils l'appliquaient sur le carreau, et cela formait un petit judas tout rond, derrière lequel étincelait de chaque côté un petit œil doux et riant : c'étaient le petit garçon et la petite fille.

Il se nommait Kay, elle se nommait Gerda.

En été, ils pouvaient donc aller l'un chez l'autre d'un seul saut. En hiver, il leur fallait descendre de nombreux escaliers et en remonter autant.

On était en hiver. Au dehors, la neige voltigeait par milliers de flocons.

« Ce sont les abeilles blanches » dit la grand-mère.

— Ont-elles aussi une reine ? demanda le petit garçon, car il savait que les abeilles en ont une.

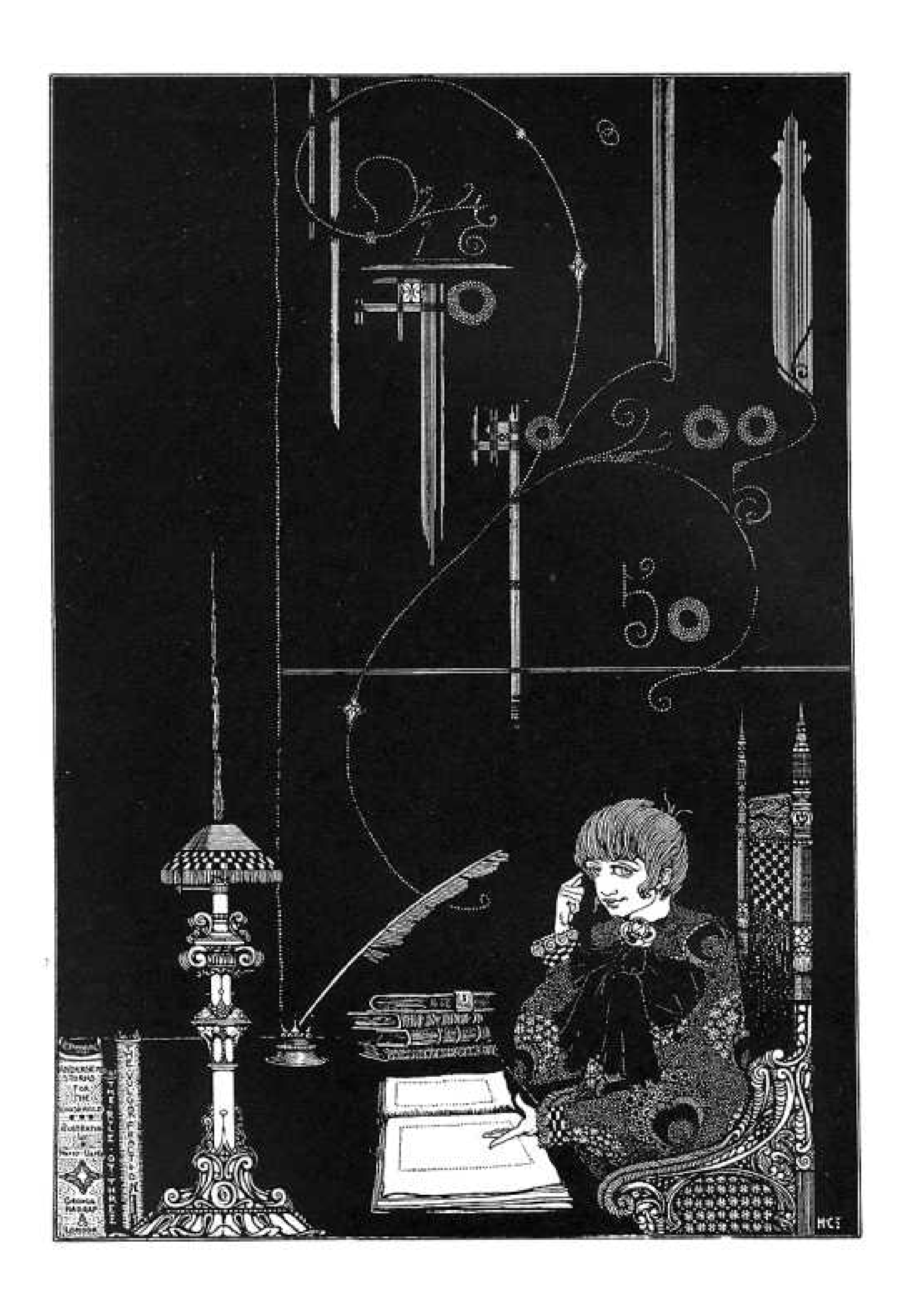
— Certainement, dit la grand-mère. La voilà qui vole là-bas, où elles sont en masse. Elle est la plus grande de toutes. Jamais elle ne reste en place, tant elle est agile. Est-elle sur terre, tout à coup elle repart se cacher dans les nuages noirs. Durant les nuits d'hiver, c'est elle qui traverse les rues des villes, et regarde à travers les fenêtres qui gèlent et se couvrent de fleurs bizarres.

— Oui, oui, c'est ce que j'ai vu ! dirent ensemble les deux enfants. Et maintenant, ils savaient que ce que disait la grand-mère était vrai.

— La Reine des Neiges, peut-elle entrer ici ? demanda la petite fille.

— Qu'elle vienne donc ! dit Kay. Je la mettrai sur le poêle brûlant et elle fondra. »

Mais la grand-mère se mit à lui lisser les cheveux, et raconta d'autres histoires.



Le soir de ce jour, le petit Kay était chez lui, à moitié déshabillé, prêt à se coucher. Il mit une chaise contre la fenêtre et grimpa dessus pour regarder le petit trou rond fait au moyen du shilling chauffé. Quelques flocons de neige tombaient lentement. Le plus grand vint se fixer sur le bord d'une des caisses de fleurs. Il grandit, grandit, et finit par former une jeune fille plus grande que Gerda, habillée de gaze blanche et de tulle bordé de flocons étoilés. Elle était belle et gracieuse, mais toute de glace. Elle était vivante cependant : ses yeux étincelaient comme des étoiles dans un ciel d'hiver, et étaient sans cesse en mouvement. La silhouette se tourna vers la fenêtre et fit un signe de la main. Le petit garçon eut peur et sauta en bas de la chaise. Un bruit se fit dehors, comme si un grand oiseau passait devant la fenêtre et de son aile frôlait la vitre.

Le lendemain, il y eut une belle gelée. Puis vint le printemps. Le soleil apparut, la verdure poussa, les hirondelles bâtirent leurs nids, les fenêtres s'ouvrirent, et les deux enfants se retrouvèrent assis à côté l'un de l'autre dans leur petit jardin, là-haut sur le toit.

Comme les roses fleurirent superbement cet été ! Et que le jardin se para à plaisir ! La petite fille avait appris par cœur un cantique où il était question de roses. Quand elle le récitait, elle pensait à celles de son jardin. Elle le chanta devant le petit garçon, elle le lui apprit, et tous deux unirent bientôt leurs voix pour chanter :

« Les roses passent et se fanent. Mais bientôt,
Nous reverrons Noël et l'enfant Jésus. »

Les deux petits embrassaient les fleurs, comme pour leur dire adieu. Ils regardaient la clarté du soleil, et souhaitaient presque qu'il hâtât sa course pour revoir plus vite Noël. Pourtant, quelles belles journées se succédaient pour eux, pendant qu'ils jouaient à l'ombre des rosiers couverts de fleurs !

Un jour Kay et Gerda se trouvaient là, occupés à regarder, dans un livre d'images, des animaux, des oiseaux, des papillons. L'horloge sonna justement cinq heures à la grande église. Et voilà que Kay s'écria :

« Aïe, il m’est entré quelque chose dans l’œil. Aïe, aïe, quelque chose m’a piqué au cœur ! »

La petite fille lui prit le visage entre les mains, et regarda dans ses yeux, qui clignotaient. Non, elle ne vit absolument rien.

« Je crois que c’est parti » dit-il.

Mais ce n’était pas parti. C’était un des morceaux de ce terrible miroir dont nous avons parlé, de ce miroir, vous vous en souvenez bien, qui fait paraître petit et laid ce qui est grand et beau, qui met en relief le côté vilain et méchant des êtres et des choses, et en fait ressortir les défauts au préjudice des qualités. Le malheureux Kay avait reçu dans les yeux un de ces innombrables débris. L’atome funeste avait pénétré jusqu’à son cœur, qui allait se racornir et devenir comme un morceau de glace. Kay n’avait plus du tout mal, mais ce produit de l’enfer était en lui.

« Pourquoi pleures-tu ? dit-il à la fillette, que son cri de douleur avait émue. Essuie ces larmes : elles te rendent affreuse. Je n’ai plus aucun mal. Fi donc ! ajouta-t-il, en jetant les yeux autour de lui. Cette rose est toute piquée de vers ! Cette autre est mal faite. Toutes sont communes et sans grâce, comme la lourde boite où elles poussent ! »

Il donna un coup de pied dédaigneux contre la caisse, et arracha les deux fleurs qui lui avaient déplu.

— Kay ! Que fais-tu ? » s’écria la petite fille, comme s’il commettait un sacrilège.

La voyant ainsi effrayée, Kay arracha encore une rose, puis s’élança dans sa mansarde, sans dire adieu à sa gentille et chère compagne. Que voulez-vous ? C’était l’effet du grain de verre magique.

Le lendemain, ils se mirent à regarder de nouveau dans le livre d’images. Kay n’y vit que des singes affreux, des êtres ridicules et mal bâtis, des monstres grotesques. Quand la grand-mère racontait de nouveau des histoires, il venait tout gâter avec un « mais », ou bien il se plaçait derrière la bonne vieille, mettait ses lunettes et faisait des grimaces. Il ne craignait pas de ridiculiser la grand-mère,

d'imiter son parler, et de faire rire tout le monde aux dépens de l'aïeule vénérable. Ce goût de singer les personnes qu'il voyait, de reproduire comiquement leurs attitudes, s'était tout à coup développé en lui. On riait beaucoup à le voir. On disait :

« Ce petit garçon est malin, il a de l'esprit ! »

Il alla jusqu'à taquiner la petite Gerda, qui lui était dévouée de toute son âme. Tout cela ne provenait que de ce fatal grain de verre qui lui était entré au cœur.

Dès lors, il ne joua plus aux mêmes jeux qu'auparavant. Il joua à des jeux raisonnables, à des jeux de calcul. Un jour qu'il neigeait, - l'hiver était revenu -, il prit une loupe qu'on lui avait donnée, et, tendant le bout de sa jaquette bleue au dehors, il y laissa tomber des flocons.

« Viens voir à travers le verre, Gerda ! » dit Kay.

Les flocons à travers la loupe paraissaient beaucoup plus gros : ils formaient des hexagones, des octogones et autres figures géométriques.

— Regarde ! reprit Kay, comme tout est arrangé avec art et régularité. N'est-ce pas bien plus intéressant que des fleurs ? Ici, pas un côté de l'étoile qui dépasse l'autre, tout est symétrique. Il est fâcheux que cela fonde si vite. S'il en était autrement, il n'y aurait rien de plus beau qu'un flocon de neige. ».

Le lendemain, il vint avec ses gants de fourrures et son traineau sur le dos. Il cria aux oreilles de Gerda, comme tout joyeux de la laisser seule :

« On m'a permis d'aller sur la grande place où jouent les autres garçons ! » Aussitôt dit, il disparut.

Là, sur la place, les gamins hardis attachaient leurs traîneaux aux charrettes des paysans, et se faisaient ainsi traîner un bout de chemin. C'était une excellente manière de voyager. Kay et les autres étaient en train de s'amuser, quand survint un grand traîneau peint en blanc. On y voyait assis un personnage couvert d'une épaisse fourrure blanche, et coiffé de même. Le traîneau fit deux fois le tour de la place. Kay y attacha le sien et se fit promener ainsi.

Le grand traîneau alla plus vite, encore plus vite. Il quitta la place et fila par la grande rue. Le personnage qui le conduisait se retourna, et fit à Kay un signe de tête amical, comme s'ils étaient des connaissances. Chaque fois que Kay voulait détacher son traineau, le personnage le regardait, en lui adressant un de ses signes de tête, et Kay subjugué restait tranquille.

Les voilà qui passent les portes de la ville. La neige commençait à tomber avec force. Le pauvre petit garçon ne voyait plus à deux pas devant lui. Et toujours, le traîneau filait avec plus de rapidité.

La peur le prit. Il dénoua enfin la corde qui liait son traîneau à l'autre. Mais cela ne changea rien : son petit véhicule était comme rivé au grand traîneau, qui allait comme le vent. Kay se mit à crier au secours. Personne ne l'entendit. La neige tombait de plus en plus épaisse, le traîneau volait dans une course vertigineuse. Parfois, il y avait un cahot comme si l'on sautait par-dessus un fossé ou par-dessus une haie. Mais on n'avait pas le temps de les voir. Kay était épouvanté. Il voulut dire une prière, il n'en put retrouver les paroles. Au lieu de prier, il récitait la table de multiplication. Le malheureux enfant se désolait. Les flocons tombaient de plus en plus durs, ils devenaient de plus en plus gros. Á la fin, on eut dit des poules blanches aux plumes hérissées. Tout d'un coup, le traîneau tourna de côté et s'arrêta. La personne qui le conduisait se leva : les épaisses fourrures qui la couvraient étaient toutes de neige, d'une blancheur éclatante. Cette personne était la Reine des Neiges.

« Nous avons été bon train, dit-elle. Malgré cela, je vois que tu vas geler, mon ami Kay. Viens donc te mettre sous mes fourrures de peaux d'ours.

Elle le prit, le plaça à côté d'elle, et rabattit sur lui son manteau. Kay eut l'impression de s'enfoncer dans une masse de neige.

— As-tu encore froid ? » demanda-t-elle.

Elle l'embrassa sur le front. Son baiser était plus froid que glace, et pénétra jusqu'au cœur du petit garçon, qui était déjà à moitié glacé. Il se sentit sur le point

de rendre l'âme. Mais ce ne fut que la sensation d'un instant. Il fut ensuite tout réconforté et n'éprouva plus aucun frisson.

« Mon traîneau ! dit-il. N'oubliez pas mon traîneau ! »

C'est la première chose à laquelle il avait pensé en revenant à lui. Une des poules blanches qui voltigeaient dans l'air, fut attelée au traîneau de l'enfant : elle suivit sans peine le grand traîneau qui continua sa course.

La Reine des Neiges donna à Kay un second baiser. Il n'eut plus alors le moindre souvenir de la petite Gerda, ni de la grand-mère, ni des siens.

« Désormais, je ne t'embrasserai plus, dit-elle. Car un nouveau baiser signerait ta mort. »

Kay regarda en face l'éclatante souveraine ! Qu'elle était belle ! On ne pouvait imaginer un visage plus gracieux et plus séduisant. Elle ne lui parut plus faite de glace, comme la première fois qu'il l'avait vue devant la fenêtre de la mansarde, et qu'elle lui avait fait un signe amical. Elle ne lui inspirait plus aucune crainte. Il lui raconta qu'il connaissait le calcul mental, ainsi que le nombre exact des habitants et la superficie du pays, en kilomètres carrés.

La Reine souriait en l'écoutant. Kay se dit que ces connaissances dont il était si fier, n'étaient peut-être pas suffisantes.

Il regarda dans le vaste espace des airs. Il se vit emporté avec elle vers les nuages noirs. La tempête sifflait, hurlait : c'était une mélodie sauvage comme celle des antiques chants de combat. Ils passèrent par-dessus les bois, les lacs, la mer et les continents. Ils entendirent au-dessous d'eux hurler les loups, souffler les ouragans, rouler les avalanches. Au-dessus, volaient les corneilles aux cris discordants. Mais plus loin, brillait la lune dans sa splendide clarté. Kay admirait les beautés de la longue nuit d'hiver. Le jour venu, il s'endormit aux pieds de la Reine des Neiges.

-Troisième histoire-

Le jardin de la femme qui connaissait les enchantements

Que devint la petite Gerda lorsqu'elle ne vit pas revenir son camarade Kay ? Où pouvait-il être ? Personne n'en savait rien. Personne n'avait vu par où il était passé. Un gamin seulement raconta qu'il l'avait vu attacher son traîneau à un autre, un très grand, qui était sorti de la ville. Personne, depuis, ne l'avait aperçu. Bien des larmes furent versées à cause de lui. La petite Gerda pleura plus que tous.

« Il est mort ! disait-elle. Il se sera noyé dans la rivière qui coule près de l'école. »

Et elle recommençait à sangloter. Oh ! Que les journées d'hiver lui semblèrent longues et sombres !

Enfin le printemps revint, ramenant le soleil et la joie. Mais Gerda ne se consolait point.

« Kay est mort, disait-elle encore. Il est parti pour toujours.

— Je ne crois pas, répondit le rayon de soleil.

— Il est mort. Je ne le reverrai plus ! dit-elle aux hirondelles.

— Nous n'en croyons rien, répliquèrent celles-ci.

À la fin, Gerda elle-même, commença à douter.

— Je vais mettre mes souliers rouges tout neufs, se dit-elle un matin, ceux que Kay n'a jamais vus. Puis j'irai trouver la rivière, pour lui demander si elle sait ce qu'il est devenu. »

Il était de très bonne heure. Elle donna un baiser à la vieille grand-mère qui dormait encore, et elle mit ses souliers rouges.

Puis elle partit toute seule, passa la porte de la ville et arriva au bord de la rivière.

« Est-il vrai, lui dit-elle, que tu m'as pris mon ami Kay ? Je veux bien te donner mes jolis souliers de maroquin rouge si tu veux bien me le rendre. »

Il lui sembla que les vagues lui répondaient par un balancement singulier. Elle prit ses beaux souliers qu'elle aimait par-dessus tout, et les lança dans l'eau. Mais

elle n’était pas bien forte : ils tombèrent près de la rive, et les petites vagues les repoussèrent à terre. Elle aurait pu comprendre par là, que la rivière ne voulait pas garder ce présent parce qu’elle n’avait pas le petit Kay à lui rendre en échange. Mais Gerda s’imagina qu’elle n’avait pas jeté les souliers assez loin du bord. Elle entreprit donc de monter sur un bateau, qui se trouvait là au milieu des joncs. Elle alla jusqu’à l’extrême bout de la coque, et de là, lança à nouveau ses souliers à l’eau.

La barque n’était pas attachée au rivage. Par le mouvement que lui imprima Gerda, elle s’éloigna du bord. La fillette s’en aperçut, et courut pour sauter à terre. Mais lorsqu’elle revint à l’autre bout, il y avait déjà deux mètres de distance entre la terre et le bateau.

Le bateau se mit à descendre la rivière. Gerda, saisie de frayeur, commença à pleurer. Personne ne l’entendit, excepté les moineaux. Mais ils ne pouvaient pas la ramener à terre.

La nacelle suivait toujours le cours de l’eau. Gerda avait cessé de pleurer et se tenait tranquille. Elle n’avait aux pieds que ses bas. Les petits souliers rouges flottaient également sur la rivière, mais ils ne pouvaient rejoindre la barque, qui glissait plus vite qu’eux.

Sur les deux rives poussaient de vieux arbres, de belles fleurs, du gazon touffu où paissaient des moutons. C’était un beau spectacle. Mais on n’apercevait pas un être humain.

« Peut-être, pensa Gerda, la rivière me mène-t-elle auprès du petit Kay. »

Cette pensée dissipa son chagrin. Elle se leva et contempla le beau paysage verdoyant.

Elle arriva enfin devant un grand verger, tout planté de cerisiers. Il y avait là une étrange maisonnette, dont les fenêtres avaient des carreaux rouges, bleus et jaunes, et dont le toit était de chaume. Sur le seuil se tenaient deux soldats de bois qui présentaient les armes aux gens qui passaient.

Gerda les appela à son secours : elle les croyait vivants. Naturellement, ils ne bougèrent pas. Cependant la barque approchait de la terre. Gerda cria plus fort.

Alors, sortit de la maisonnette une très vieille femme, qui s'appuyait sur une béquille. Elle avait sur la tête un grand chapeau de paille enguirlandé des plus belles fleurs.



« Pauvre petite, dit-elle, comment es-tu arrivée ainsi sur le grand fleuve rapide ? Comment as-tu été entraînée si loin à travers le monde ? »

Et la bonne vieille entra dans l'eau. Á l'aide de sa béquille, elle attrapa la barque, l'attira sur le bord, et en retira la petite Gerda. L'enfant, lorsqu'elle eut de nouveau les pieds sur la terre, se réjouit fort. Toutefois, elle avait un petit peu peur de l'étrange vieille femme.

« Raconte-moi, dit-celle-ci, qui tu es et d'où tu viens. »

Gerda lui fit le récit de tout ce qui lui était arrivé. La vieille secouait la tête et disait : « Hum ! hum ! » Lorsque la fillette eut terminé son récit, elle lui demanda si elle n'avait pas aperçu le petit Kay. La vieille répondit qu'il n'avait point passé devant sa maison, mais ne tarderait sans doute pas à venir. Elle exhorta Gerda à ne plus se désoler, et l'engagea à goûter ses cerises et à admirer ses fleurs.

« Elles sont plus belles, ajouta-t-elle, que toutes celles qui sont dans les livres d'images. De plus, j'ai appris à chacune d'elles à raconter une histoire. »

Elle prit l'enfant par la main et la conduisit dans la maisonnette, dont elle ferma la porte. Les fenêtres étaient très hautes. Les carreaux des vitres étaient, avons-nous dit, rouges, bleus et jaunes. La lumière du jour, passant à travers ces carreaux, colorait tous les objets d'une bizarre façon. Sur la table se trouvaient de magnifiques cerises, et Gerda en mangea autant qu'elle voulut : elle en avait la permission.

Pendant qu'elle mangeait les cerises, la vieille lui lissa les cheveux avec un peigne d'or, et en forma de jolies boucles, qui entourèrent comme d'une auréole le gentil visage de la fillette.

« J'ai longtemps désiré, dit la vieille, avoir auprès de moi une gentille enfant comme toi. Tu verras comme nous ferons bon ménage ensemble. »

Pendant qu'elle peignait ainsi les cheveux de Gerda, celle-ci oubliait de plus en plus son petit ami Kay. Car, en réalité, la vieille était une magicienne. Mais elle

n'était pas méchante : elle ne faisait des enchantements que pour se distraire un peu. Elle aimait la petite Gerda et désirait la garder auprès d'elle.

C'est pourquoi elle alla au jardin toucher de sa béquille tous les rosiers : tous, même ceux qui étaient pleins de vie, couverts des plus belles fleurs, disparurent sous terre. On n'en vit plus trace. La vieille craignait que, si Gerda apercevait des roses, le souvenir de celles qui étaient dans la caisse de la mansarde ne lui revienne. L'enfant repenserait alors à Kay, son ami, et se sauverait à sa recherche.

Après avoir pris cette précaution, elle emmena la petite dans le jardin. Ce jardin était splendide : quels parfums délicieux on y respirait ! Les fleurs de toutes saisons y brillaient du plus vif éclat. Jamais, en effet, dans aucun livre d'images, on n'en avait pu voir de pareilles. Gerda sautait de joie. Elle courut à travers les parterres, jusqu'à ce que le soleil se fût couché derrière les cerisiers. La vieille la ramena alors dans la maisonnette : elle la coucha dans un joli petit lit aux coussins de soie rouge brodés de violettes. Gerda s'endormit et fit des rêves aussi beaux qu'une reine le jour de son mariage.

Le lendemain, elle retourna jouer au milieu des fleurs, dans les chauds rayons du soleil. Ainsi se passèrent bien des jours. Gerda connaissait maintenant toutes les fleurs du jardin : il y en avait des centaines. Mais il lui semblait parfois qu'il en manquait une sorte. Laquelle ? Elle ne savait.

Voilà qu'un jour elle regarda le grand chapeau de la vieille, avec la guirlande de fleurs. Parmi elles, la plus belle était une rose. La vieille avait oublié de l'enlever. On pense rarement à tout …

« Comment ! s'écria aussitôt Gerda. N'y aurait-il donc pas de roses ici ? Cherchons. »

Elle se mit à parcourir tous les parterres. Elle eut beau fureter partout, elle ne trouva rien. Elle se jeta par terre en pleurant à chaudes larmes. Ces larmes tombèrent justement à l'endroit où se trouvait un des rosiers que la vieille avait fait rentrer sous terre. Lorsque la terre eut été arrosée de ces larmes, l'arbuste en surgit tout à coup, aussi magnifiquement fleuri qu'au moment où il avait disparu.

À cette vue, Gerda ne se contint pas de joie. Elle embrassait chacune des roses l'une après l'autre. Puis elle pensa soudainement à celles qu'elle avait laissées devant la fenêtre de la mansarde. Elle se souvint alors du petit Kay.

« Dieu ! dit-elle, que de temps on m'a fait perdre ici ! Moi, qui étais partie pour chercher Kay, mon compagnon ! Ne savez-vous pas où il pourrait être ? demanda-t-elle aux roses. Croyez-vous qu'il soit mort ?

— Non, il ne l'est pas, répondirent-elles. Nous venons de demeurer sous terre. Là sont tous les morts, et lui, ne s'y trouvait pas.

— Merci ! Grand merci ! » dit Gerda. Elle courut vers les autres fleurs, s'arrêtant auprès de chacune, prenant dans ses mains mignonnes leur calice. Elle leur demanda :

— Ne savez-vous pas ce qu'est devenu le petit Kay ? »

Les fleurs lui répondirent. Gerda écouta leurs histoires. Mais, c'étaient des rêveries. Quant au petit Kay, aucune ne le connaissait.

Elle retroussa alors sa petite robe, pour pouvoir marcher plus vite, et courut jusqu'au bout du jardin. La porte était fermée. Elle poussa de toutes ses forces le verrou. La porte s'ouvrit, et la petite se précipita, pieds nus, à travers le vaste monde.

Trois fois elle s'arrêta dans sa course pour regarder en arrière. Personne ne la poursuivait. Quand elle fut bien fatiguée, elle s'assit sur une grosse pierre. Elle jeta un regard autour d'elle et s'aperçut que l'été était passé, et qu'on était à la fin de l'automne. Dans le beau jardin, elle ne s'était pas rendu compte de la fuite du temps. Le soleil y brillait toujours du même éclat, et toutes les saisons y étaient confondues.

« Que je me suis attardée ! se dit-elle. Comment ! Nous voici déjà en automne ! Marchons vite, je n'ai plus le temps de me reposer ! »

Elle se leva pour reprendre sa course. Mais ses petits membres étaient raidis par la fatigue, et ses petits pieds meurtris. Le temps, d'ailleurs, n'était pas encourageant, le paysage était dépourvu d'attraits. Le ciel était terne et froid. Les

saules avaient encore des feuilles, mais elles étaient jaunes et tombaient l'une après l'autre. Il n'y avait plus de fruits aux arbres, excepté les prunelles qu'on y voyait encore. Elles étaient âpres et amères. Que le vaste monde avait un triste aspect ! Que tout y semblait gris, morne et maussade !

-Quatrième histoire-

Un prince et une princesse

Bientôt Gerda dut s'arrêter de nouveau : elle n'avait plus la force d'avancer. Pendant qu'elle se reposait un peu, une grosse corneille perchée sur un arbre en face d'elle l'examinait avec curiosité. La corneille agita la tête de droite et de gauche, et cria :

« Croâ ! Croâ ! » C'est à peu près ainsi qu'on dit bonjour en ce pays. Elle demanda à la petite fille où elle allait ainsi, toute seule, à travers le vaste monde.

Gerda lui fit le récit de ses aventures, et finit par lui demander si elle n'avait pas vu le petit Kay.

L'oiseau, branlant la tête d'un air grave, répondit :

« Cela se pourrait bien, cela se pourrait bien …

— Comment ! Tu crois l'avoir vu ? » s'écria Gerda transportée de joie.

Elle serra dans ses bras l'oiseau, qui s'était approché d'elle, et l'embrassa si fort qu'elle faillit l'étouffer.

— Soyons raisonnables, gardons notre calme, dit la corneille. Je crois …, c'est-à-dire, je suppose … Cela se pourrait bien. Oui, oui, il est possible que ce soit le petit Kay. Je ne dis rien de plus. Mais en tous cas, il t'a oubliée, car il ne pense plus qu'à sa princesse.

— Une princesse ! reprit Gerda. Il demeure chez une princesse ?

— Oui, c'est cela, répondit la corneille. Mais il m'est pénible de parler ta langue : ne connais-tu pas celle des corneilles ?

— Non, je ne l'ai pas apprise, dit Gerda. Grand-mère la savait. Pourquoi ne me l'a-t-elle pas enseignée ?

— Cela ne fait rien, répliqua la corneille. Je tâcherai de faire le moins de fautes possible. Mais il faudra m'excuser si, comme je le crains, je me trompe de temps à autre.

Et elle se mit à conter ce qui suit :

— Dans le royaume où nous nous trouvons, règne une princesse qui a beaucoup d'esprit. C'est qu'elle a lu toutes les gazettes qui s'impriment dans l'univers, et surtout qu'elle a eu la sagesse d'oublier tout ce qu'elle y a lu. Dernièrement, elle était assise sur son trône, et entre parenthèses, il paraît qu'être assis sur un trône n'est pas aussi agréable qu'on le croit communément, et ne suffit pas au bonheur. Pour se distraire, elle se mit à chanter une chanson : la chanson était par hasard celle qui a pour refrain : 'Pourquoi donc ne me marierai-je pas ?'

Mais en effet, se dit la princesse, pourquoi ne me marierai-je pas ? Seulement, il lui fallait un mari qui sût parler, causer, lui donner la réplique. Elle ne voulait pas de ces individus graves et prétentieux, ennuyeux et solennels. Au son du tambour, elle convoqua ses dames d'honneur, et leur fit part de l'idée qui lui était venue. 'C'est charmant, lui dirent-elles toutes. C'est ce que nous nous disons tous les jours : pourquoi la princesse ne se marie-t-elle pas ?'

Tu peux être certaine, ajouta ici la corneille, que tout ce que je raconte est absolument exact. Je tiens le tout de mon fiancé, qui se promène partout dans le palais.

Donc, continua la corneille, les journaux du pays, bordés pour la circonstance d'une guirlande de cœurs enflammés entremêlés du chiffre de la princesse, annoncèrent que tous les jeunes gens d'une taille bien prise et d'une jolie figure pourraient se présenter au palais et venir converser avec la princesse : celui d'entre eux qui causerait le mieux et montrerait l'esprit le plus aisé et le plus naturel, deviendrait l'époux de la princesse.

Oui, oui, dit la corneille, tu peux me croire, c'est comme cela que les choses se passèrent. Je n'invente rien, aussi vrai que nous sommes ici l'une à côté de l'autre.

Les jeunes gens accoururent par centaines. Mais ils se faisaient renvoyer l'un après l'autre. Aussi longtemps qu'ils étaient dans la rue, hors du palais, ils babillaient comme des pies. Une fois entrés par la grande porte, entre la double haie des gardes chamarrés d'argent, ils perdaient leur assurance. Et quand des laquais, dont les habits étaient galonnés d'or, les conduisaient par l'escalier monumental dans les vastes salons, éclairés par des lustres nombreux, les pauvres garçons sentaient leurs idées s'embrouiller. Arrivés devant le trône où siégeait majestueusement la princesse, ils ne savaient plus rien dire, ils répétaient piteusement le dernier mot de ce que la princesse leur disait, ils balbutiaient. Ce n'était pas du tout l'affaire de la princesse.

On aurait dit que ces malheureux jeunes gens étaient tous ensorcelés et qu'un charme leur liait la langue. Une fois sortis du palais et de retour dans la rue, ils recouvraient l'usage de la parole et jacassaient de plus belle.

Les choses se passèrent ainsi le premier et le second jour. Plus on en éconduisait, plus il en venait : on eût dit qu'il en sortait de terre, tant l'affluence était grande. C'était une file depuis les portes de la ville jusqu'au palais. Je l'ai vu, vu de mes yeux, répéta la corneille.

Ceux qui attendaient leur tour dans la rue eurent le temps d'avoir faim et soif. Les plus avisés avaient apporté des provisions. Ils se gardaient bien de les partager avec leurs voisins : 'Que leurs langues se dessèchent !', pensaient-ils. Comme cela ils ne pourront pas dire un mot à la princesse !

— Mais Kay, le petit Kay ? demanda Gerda. Était-il parmi la foule ?

— Attends, attends donc reprit la corneille, tu es trop impatiente. Nous arrivons justement à lui. Le troisième jour, on vit s'avancer un petit bonhomme qui marchait à pied. Beaucoup d'autres venaient à cheval ou en voiture, et faisaient les beaux seigneurs. Il se dirigea d'un air gai vers le palais. Ses yeux brillaient comme les tiens. Il avait de beaux cheveux longs. Mais ses habits étaient assez pauvres.

— Oh ! C'était Kay, bien entendu, s'écria Gerda. Je l'ai donc retrouvé.

— Il portait sur son dos une petite valise …

— Oui, c'était son traîneau, avec lequel il est parti sur la grande place.

— Peut-être, dit la corneille. Je ne l'ai pas vu de près. Ce que je sais par mon fiancé, qui est incapable de mentir, c'est qu'ayant atteint la porte du château, il ne fut nullement intimidé par les gardes aux uniformes brodés d'argent, ni par les laquais tous galonnés d'or. Lorsqu'on voulut le faire attendre au bas de l'escalier, il dit : 'Merci, c'est trop ennuyeux de faire le pied de grue.' Il monta sans plus attendre et pénétra dans les salons illuminés de centaines de lustres. Il n'en fut pas ébloui. Là, il vit les ministres et les excellences qui, chaussés de pantoufles pour ne pas faire de bruit, encensaient le trône. Les bottes du jeune intrus craquaient affreusement. Tout le monde le regardait avec indignation. Il n'avait pas seulement l'air de s'en apercevoir.

— C'était certainement Kay, dit Gerda. Je sais qu'au moment où il disparut, on venait justement de lui acheter des bottes neuves. Je les ai entendues craquer, le jour même où il est parti.

— Oui, elles faisaient un bruit diabolique, poursuivit la corneille. Lui, comme si de rien était, marcha bravement vers la princesse, qui était assise sur une perle énorme, grosse comme un coussin. Elle était entourée de ses dames d'honneur, qui avaient avec elles, leurs suivantes. Les chevaliers d'honneur faisaient cercle également. Le jeune homme ne fit même pas attention à eux.

— Ce devait pourtant être terrible que de s'avancer au milieu de tout ce beau monde ! dit Gerda. Mais finalement, Kay a donc épousé la princesse ?

— Ma foi, si je n'étais pas une corneille, c'est moi qui l'aurais pris pour mari. Il parla aussi spirituellement que je puis le faire. Mon fiancé m'a raconté comment l'entrevue s'est déroulée. Le nouveau venu se montra gai, aimable, gracieux. Il était d'autant plus à l'aise qu'il n'était pas venu dans l'intention d'épouser la princesse, mais pour vérifier seulement si elle avait autant d'esprit qu'on le disait. Il la trouva charmante, et elle le trouva à son goût.

— Plus de doute, dit Gerda : c'était Kay. Il connaissait tant de choses, même le calcul mental. Écoute, ne pourrais-tu pas m'introduire au palais ?

— Comme tu y vas ! reprit la corneille. Ce que tu me demandes là, n'est pas facile. Cependant je veux bien aller en parler avec mon fiancé, il trouvera peut-être un moyen de t'introduire. Mais, je te le répète, jamais une petite fille comme toi, et sans souliers, n'est entrée dans les beaux appartements du palais.

— Cela m'est égal, dit Gerda. Quand Kay saura que je suis là, il accourra sur le champ me chercher.

— Eh bien ! Allons-y, dit la corneille, le château n'est pas loin : tu m'attendras à la grille. »

Elle fit à l'enfant un signe de tête et s'envola. Elle ne revint que le soir assez tard :

« Bien des compliments pour toi, de la part de mon bon ami, il t'envoie le petit pain que voici, il l'a pris à l'office, où il y a tant et tant de pains, parce qu'il a pensé que tu dois avoir faim. Quant à entrer au palais, il n'y faut pas penser : tu n'as pas de souliers. Les gardes chamarrés d'argent, les laquais vêtus de brocart ne le tolèreraient pas. C'est impossible. Mais ne pleure pas, tu y entreras tout de même. Mon bon ami, qui est capable de tout pour m'obliger, connaît un escalier dérobé par où l'on arrive à la chambre nuptiale, et il sait où en trouver la clef. »

La corneille conduisit l'enfant dans le parc par la grande allée, et de même que les feuilles des arbres tombaient l'une après l'autre, de même, sur la façade du palais les lumières s'éteignirent l'une après l'autre. Lorsqu'il fit tout à fait sombre, la corneille mena Gerda à une porte basse qui était entrebâillée.

Que le cœur de la fillette palpitait d'angoisse et de désir impatient ! Elle s'avançait dans l'ombre, furtivement. Si on l'avait vue, on aurait supposé qu'elle allait commettre quelque méfait, et cependant elle n'avait d'autre intention que de s'assurer si le petit Kay était bien là. Elle n'en doutait presque plus. Le signalement donné par la corneille ne lui paraissait pas applicable à un autre. Les yeux vifs et intelligents, les beaux cheveux longs, la langue déliée et bien pendue, comme on dit : tout lui désignait le petit Kay. Elle le voyait déjà devant elle. Elle se le

représentait, lui souriant, comme lorsqu'ils étaient assis côte à côte sous les rosiers de la mansarde.

« Comme il va se réjouir de me revoir ! pensait-elle. Comme il sera curieux d'apprendre le long chemin que j'ai fait à cause de lui ! Et qu'il sera touché de savoir la désolation qui a régné chez lui et chez nous, lorsqu'on ne l'a pas vu revenir ! »

Elles montèrent l'escalier. En haut se trouvait une petite lampe allumée sur un meuble. La corneille apprivoisée était sur le sol, sautillant et tournant coquettement la tête de côté et d'autre. Gerda, s'inclinant, lui fit une belle révérence, comme sa grand-mère lui avait appris à la faire.

« Ma fiancée m'a dit beaucoup de bien de vous, ma petite demoiselle, dit la corneille. Vos malheurs m'ont émue, et j'ai promis de vous venir en aide. Maintenant, voulez-vous prendre la lampe ? Je vous montrerai le chemin. N'ayez pas peur, nous ne rencontrerons personne.

— Il me semble, dit Gerda, qu'il vient quelqu'un derrière nous. »

On voyait, en effet, se dessiner sur la muraille des ombres de chevaux en crinières flottantes, aux jambes maigres, tout un équipage de chasse, des cavaliers et des dames sur les chevaux galopants.

« Ce sont des fantômes, dit la corneille. Ils viennent chercher les pensées de Leurs Altesses, pour les mener à la chasse folle des rêves. Cela n'est que mieux pour vous. Le prince et la princesse se réveilleront moins aisément, et vous aurez le temps de mieux les examiner. Je n'ai pas besoin de vous dire que, si vous parvenez aux honneurs et aux dignités, nous espérons que vous vous montrerez reconnaissante envers nous. »

Elles arrivèrent dans une première salle, dont les murs étaient tendus de satin rose brodé de fleurs. Les Rêves y passèrent, en revenant au galop, mais si vite, que Gerda n'eut pas le temps de voir les pensées de Leurs Altesses qu'ils emmenaient. Puis elles entrèrent dans une autre salle, puis dans une troisième, l'une plus

magnifique que l'autre. Certes, il y avait de quoi perdre sa présence d'esprit en voyant ce luxe prodigieux. Mais Gerda y arrêtait à peine les yeux, et ne pensait qu'à revoir Kay, son compagnon.

Les voici enfin dans la chambre à coucher. Le plafond en cristal formait une large couronne de feuilles de palmier. Au milieu, s'élevait une grosse tige d'or massif, qui portait deux lits semblables à des fleurs de lis : l'un blanc, où reposait la princesse, l'autre couleur de feu, où reposait le prince. Gerda s'en approcha, sûre d'y trouver son ami. Elle vit la nuque du dormeur, dont les bras cachaient le visage. Elle crut reconnaître cette nuque légèrement brune, et elle appela Kay par son nom, tenant la lampe en avant pour qu'il la vît en ouvrant les yeux. Les fantômes du rêve arrivèrent au triple galop, ramenant l'esprit du jeune prince. Il s'éveilla, tourna la tête.

Ce n'était pas le petit Kay !

Ils ne se ressemblaient que par la nuque. Le prince était pourtant un joli garçon. La princesse avança sa gentille figure, et demanda qui était là. La petite Gerda, sanglotant, resta un moment sans répondre. Ensuite elle raconta toute son histoire, et n'omit pas de dire notamment combien les corneilles avaient été complaisantes pour elle.

« Pauvre petite ! » firent le prince et la princesse attendris.

Ils complimentèrent les deux braves bêtes, les assurèrent qu'ils n'étaient pas fâchés de ce qu'elles avaient fait contre toutes les règles de l'étiquette, tout en leur disant qu'elles ne devaient pas recommencer. Ils leur promirent même une récompense :

« Voulez-vous un vieux clocher, où vous habiterez toutes seules, ou préférez-vous être élevées à la dignité de corneilles de la chambre, qui vous donnera accès à tous les restes de la table ? »

Les corneilles s'inclinèrent en signe de reconnaissance, et demandèrent à être attachées au palais :

« Dans notre race, dirent-elles, la vieillesse dure longtemps, et par ce moyen nous serons sûres d'avoir de quoi vivre dans nos vieux jours. ».

Le prince sortit de son lit et y laissa reposer Gerda. C'est tout ce qu'il pouvait faire pour elle. L'enfant joignit ses petites mains :

« Dieu ! murmura-t-elle avec gratitude, que les hommes et les bêtes ont de la bonté pour moi ! »

Puis elle ferma les yeux et s'endormit. Les Rêves accoururent vers elle. Ils avaient la figure d'anges du bon Dieu. Ils poussaient un petit traîneau, où était assis Kay, qui la regardait en souriant. Mais quand elle s'éveilla, tout avait disparu.

Le lendemain on l'habilla de la tête aux pieds, de velours et de soie. La princesse lui proposa de rester au château, pour y passer sa vie au milieu des fêtes. Gerda refusa : elle demanda une petite voiture avec un cheval, et une paire de bottines, pour reprendre son voyage à travers le monde, à la recherche de Kay.

Elle reçut de jolies bottines, et de plus un manchon. Au moment de partir, elle trouva dans la cour un carrosse neuf, tout en or, aux armes du prince et de la princesse. Les coussins étaient rembourrés de biscuits, la caisse était remplie de fruits et de pain d'épice. Le cocher avait un costume brodé d'or, et une couronne d'or sur la tête.

Le prince et la princesse aidèrent eux-mêmes Gerda à monter en voiture et lui souhaitèrent tout le bonheur possible.

« Adieu, adieu, mignonne ! » lui dirent-ils.

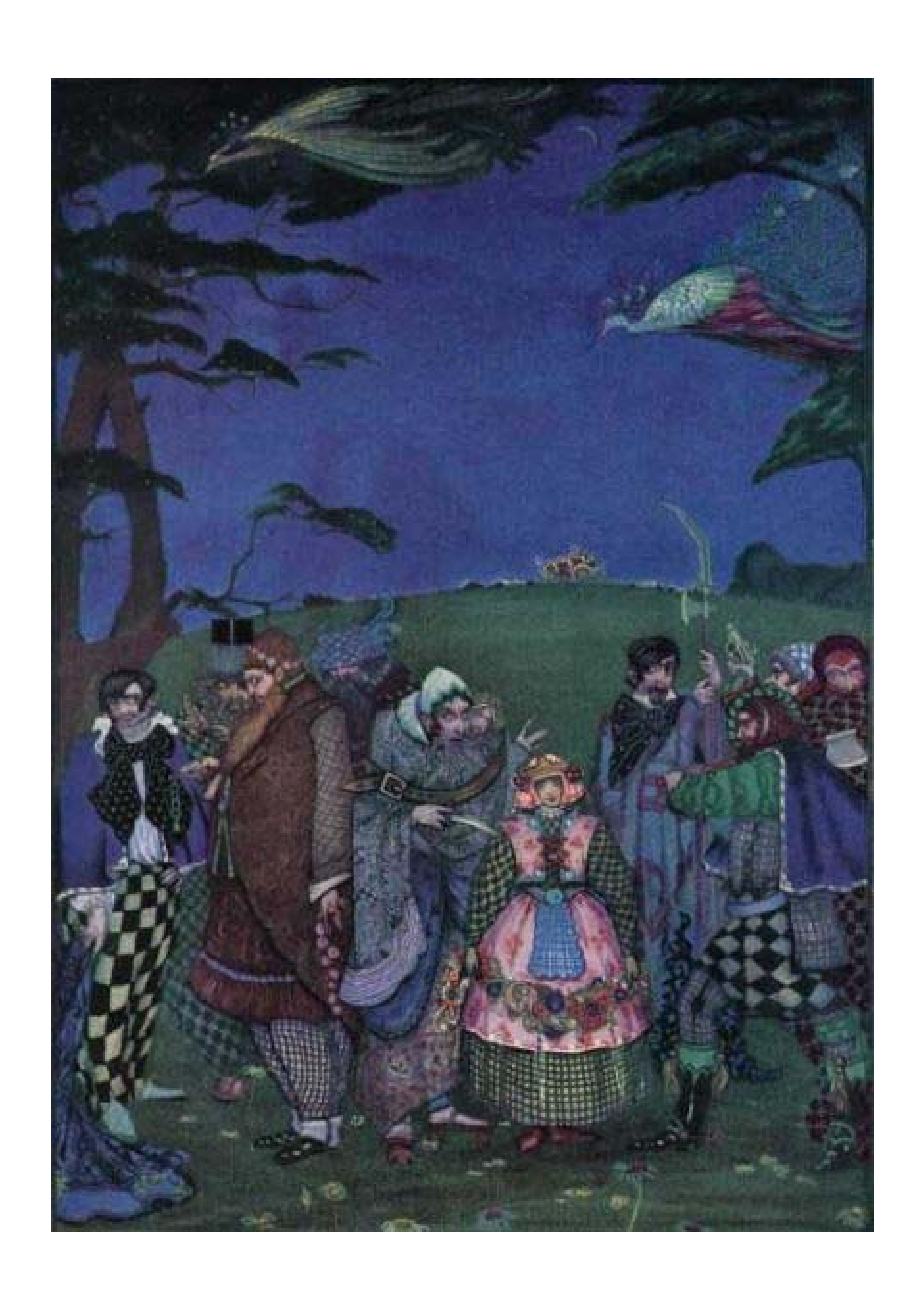
La petite Gerda pleurait, et la corneille pleurait également.

-Cinquième histoire-

La fille des brigands

On arriva dans une forêt sombre. Mais on y voyait très clair, à la lueur que jetait le carrosse. Cette lumière attira une bande de brigands, qui se précipitèrent comme les mouches autour d'une flamme :

« Voilà de l'or, de l'or pur ! » s'écriaient-ils. Ils s'emparèrent des chevaux, tuèrent le cocher, et enlevèrent la petite Gerda du carrosse.



« Qu'elle est donc fraîche et grassouillette, cette petite créature ! On dirait qu'elle n'a jamais mangé que des noix !

Ainsi parlait la vieille mère du chef des brigands. Elle avait une longue et vilaine moustache et de grands sourcils qui lui couvraient presque entièrement les yeux.

— Sa chair, reprit-elle, doit être aussi délicate que celle d'un petit agneau dodu. Oh ! Quel régal nous en ferons !

En prononçant ces mots, elle tirait un grand couteau affilé qui luisait à donner le frisson.

— Aïe ! Aïe ! cria tout à coup la mégère.

Sa petite fille, qui était pendue à son dos, une créature sauvage et farouche, venait de la mordre à l'oreille.

— Vilain garnement ! dit la grand-mère, et elle s'apprêtait de nouveau à égorger Gerda.

— Je veux qu'elle joue avec moi ! dit la petite brigande. Elle va me donner son manchon et sa belle robe, et elle couchera avec moi dans mon lit.

Elle mordit de nouveau sa grand-mère, qui, de douleur, sauta en l'air. Les bandits riaient en voyant les bonds de la vieille sorcière.

— Je veux entrer dans la voiture » dit la petite fille des brigands.

Et il fallut se prêter à son caprice, car elle était gâtée et entêtée en diable. On plaça Gerda à côté d'elle et on s'avança dans les profondeurs de la forêt. La petite brigande n'était pas plus grande que Gerda, mais elle était plus forte et trapue. Son teint était brun, ses yeux noirs : ils étaient inquiets, presque tristes. Elle saisit Gerda brusquement et la tint embrassée :

« Sois tranquille, dit-elle, ils ne te tueront pas tant que je ne me fâcherai pas contre toi. Tu es sans doute une princesse ?

— Non » répondit Gerda.

Elle raconta toutes ses aventures, à la recherche du petit Kay. La fille des brigands ouvrait de grands yeux sombres, et contemplait avec sérieux cette enfant, à qui étaient arrivées des choses si étranges. Puis elle hocha la tête d'un air de défi.

« Ils ne te tueront pas, reprit-elle, même si je me fâchais contre toi. C'est moi-même alors qui te tuerais ! »

Elle essuya les larmes qui coulaient des yeux de Gerda. Puis elle fourra ses deux mains dans le beau manchon qui était si chaud et si doux.

On marchait toujours. Enfin la voiture s'arrêta : on était dans la cour d'un vieux château à moitié en ruines, qui servait de repaire aux bandits. À leur entrée, de nombreux vols de corbeaux s'envolèrent, avec de longs croassements. D'énormes bouledogues accoururent en bondissant. Ils avaient l'air féroce : chacun semblait de taille à dévorer un homme. Ils n'aboyaient pas, cela leur était défendu.

Dans la grande salle toute délabrée brûlait sur les dalles un grand feu. La fumée s'élevait au plafond et s'échappait par où elle pouvait. Sur le feu, bouillait un grand chaudron avec la soupe. Des lièvres et des lapins rôtissaient à la broche.

On donna à boire et à manger aux deux petites filles.

« Tu vas venir coucher avec moi et mes bêtes, dit la petite brigande.

Elles allèrent dans un coin de la salle, où il y avait de la paille et des tapis. Au-dessus, plus de cent pigeons dormaient sur des bâtons et des planches. Quelques-uns sortirent la tête de dessous l'aile, lorsque les fillettes approchèrent.

— Ils sont tous à moi ! dit la petite brigande, et elle en saisit un par les pieds et le secoua, le faisant battre des ailes.

— Embrasse-le, fit-elle, en le lançant à travers la figure de Gerda.

Et elle se mit à rire de la mine piteuse de celle-ci.

— Tous ces pigeons, reprit-elle, sont domestiques. Mais en voilà deux autres, des ramiers, qu'il faut tenir enfermés, sinon ils s'envoleraient. Il n'y a pas de danger que je les laisse sortir du trou que tu vois là, dans la muraille. Et puis voici mon favori, mon cher Beh !

Elle tira d'un coin où il était attaché un jeune renne, qui avait autour du cou un collier de cuivre bien poli :

— Celui-là aussi il faut ne pas le perdre de vue, ou bien il prendrait la clef des champs. Tous les soirs je m'amuse à lui chatouiller le cou avec mon couteau affilé : il n'aime pas du tout cela. »

La petite cruelle prit en effet un long couteau dans une fente de la muraille et le promena sur le cou du renne. La pauvre bête, affolée de terreur, tirait sur sa corde, ruait, se débattait, à la grande joie de la petite brigande. Quand elle eut ri tout son soûl, elle se coucha, attirant Gerda auprès d'elle.

« Vas-tu garder ton couteau pendant que tu dormiras ? dit Gerda, regardant avec effroi la longue lame.

— Oui, répondit-elle, je couche toujours avec mon couteau. On ne sait pas ce qui peut arriver. Mais raconte-moi de nouveau ce que tu m'as dit du petit Kay et de tes aventures depuis que tu le cherches. »

Gerda recommença son histoire. Les ramiers se mirent à roucouler dans leur cage. Les autres pigeons dormaient paisiblement.

La petite brigande s'endormit, tenant un bras autour du cou de Gerda et son couteau dans l'autre main. Bientôt elle ronfla. Mais Gerda ne pouvait fermer l'œil. Elle se voyait toujours entre la vie et la mort. Les brigands étaient assis autour du feu, ils buvaient et chantaient. La vieille mégère dansait et faisait des cabrioles. Quel affreux spectacle pour la petite Gerda !

Voilà que tout à coup les ramiers se mirent à dire :

« Cours, cours ! Nous avons vu le petit Kay. Une poule blanche tirait son traîneau. Lui, était assis dans celui de la Reine des Neiges. Ils sont passés près de la forêt où nous étions, tout jeunes encore, dans notre nid. La Reine des Neiges a dirigé de notre côté son haleine glaciale : tous les ramiers de la forêt ont péri, excepté nous deux. Cours, cours !

— Que dites-vous là, mes amis ? s'écria Gerda. Où s'en allait-elle cette Reine des Neiges ? En savez-vous quelque chose ?

— Elle allait sans doute en Laponie, là il y a toujours de la neige et de la glace. Demande-le au renne qui est attaché là-bas.

— Oui, répondit le renne. Là-bas, il y a tant de la glace et de neige, que c'est un plaisir. Qu'il fait bon vivre en Laponie ! Comme j'aimais m'ébattre à travers les grandes plaines blanches ! C'est là que la Reine des Neiges a son palais d'été. Mais sa véritable forteresse, son château principal, est près du pôle Nord, dans une île qui s'appelle le Spitzberg.

— Ô Kay, pauvre Kay ! Où es-tu ? soupira Gerda.

— Tiens-toi tranquille, dit la fille des brigands, ou je te plonge mon couteau dans le corps. »

Gerda n'ouvrit plus la bouche. Mais le lendemain matin elle raconta à la petite brigande ce qu'avaient dit les ramiers. La petite sauvage prit son air sérieux, et, hochant la tête, elle dit :

« Eh bien, cela m'est égal, cela m'est égal. Sais-tu où est la Laponie ? demanda-t-elle au renne.

— Qui pourrait le savoir mieux que moi ? répondit la bête, dont les yeux brillaient au souvenir de sa patrie. C'est là que je suis né, que j'ai été élevé. C'est là que j'ai bondi si longtemps parmi les champs de neige.

— Écoute, dit à Gerda la fille des brigands. Tu vois, tous nos hommes sont partis. Il ne reste plus ici que la grand-mère. Elle ne s'en ira pas. Mais vers midi, elle boit de ce qui est dans la grande bouteille, et après avoir bu, elle dort toujours un peu. Alors je ferai quelque chose pour toi. »

Elle sauta à bas du lit, alla embrasser sa grand-mère en lui tirant la moustache :

« Bonjour, bonne vieille chèvre, dit-elle, bonjour. »

La mégère lui donna un tel coup de poing que le nez de la petite en devint rouge et bleu. Mais c'était pure marque d'amitié.

Plus tard la vieille but en effet de la grande bouteille et ensuite s'endormit. La petite brigande alla prendre le renne :

« J'aurais eu du plaisir à te garder, lui dit-elle, pour te chatouiller le cou avec mon couteau, car tu fais alors de drôles de mines. Mais tant pis, je vais te détacher et te laisser sortir, afin que tu retournes en Laponie. Il faudra que tu fasses vivement aller tes jambes, et que tu portes cette petite fille jusqu'au palais de la Reine des Neiges, où se trouve son camarade. Tu te rappelles ce qu'elle a conté cette nuit, puisque tu nous écoutais. »

Le renne bondit de joie. Lorsqu'il fut un peu calmé, la petite brigande assit Gerda sur le dos de la bête, lui donna un coussin pour siège et l'attacha solidement, de sorte qu'elle ne pût tomber.

« Tiens, dit-elle, je te rends tes bottines fourrées, car la saison est avancée. Mais le manchon, je le garde, il est vraiment trop mignon. Je ne veux pas cependant que tu aies tes menottes gelées : voici les gants fourrés de ma grand-mère. Ils te remontent jusqu'aux coudes. Allons, mets-les. Maintenant tu as d'aussi affreuses pattes que ma vieille chèvre !

Gerda pleurait de joie.

— Ne fais pas la grimace, reprit l'autre, cela me déplaît. Aie l'air joyeux et content. Tiens encore, voici deux pains et du jambon. Comme cela, tu n'auras pas faim. »

Elle attacha ces provisions sur le dos du renne. Puis elle ouvrit la porte, appela tous les gros chiens dans la salle, pour qu'ils ne courent pas après les fugitifs, puis coupa la corde avec son couteau affilé, et dit au renne :

« Cours maintenant et fais bien attention à la petite fille. »

Gerda tendit à la petite brigande ses mains emmitouflées dans les gants de fourrure, et lui dit adieu. Le renne partit comme une flèche, sautant par-dessus les pierres, les fossés. Il traversa la grande forêt, des steppes, des marais, puis de nouveau des bois profonds. Les loups hurlaient, les corbeaux croassaient. Tout-à-coup apparut une vaste lueur comme si le ciel lançait des gerbes de feu :

« Voilà mes chères aurores boréales ! s'écria le renne, vois comme elles brillent. »

Il galopa encore plus vite, jour et nuit. Les pains furent mangés et le jambon aussi. Quand il n'y eut plus rien, ils étaient arrivés en Laponie.

-Sixième histoire-

La Laponne et la Finnoise

Le renne s'arrêta près d'une petite hutte. Elle avait bien pauvre apparence, le toit touchait presque à terre, et la porte était si basse qu'il fallait se mettre à quatre pattes pour entrer et sortir. Il n'y avait dans cette hutte qu'une vieille Laponne, qui faisait cuire du poisson. Une petite lampe éclairait l'obscur réduit.

Le renne raconta toute l'histoire de Gerda, après avoir toutefois commencé par la sienne propre, qui lui semblait bien plus remarquable. Gerda était tellement accablée de froid qu'elle ne pouvait parler.

« Infortunés que vous êtes, dit la Laponne, vous n'êtes pas au bout de vos peines. Vous avez à faire encore un fier bout de chemin, au moins cent lieues dans l'intérieur du Finnmarken. C'est là que demeure la Reine des Neiges. C'est là qu'elle allume tous les soirs des feux pareils à ceux du Bengale. Je m'en vais écrire quelques mots sur une morue sèche - je n'ai pas d'autre papier -, pour vous recommander à la Finnoise de là-bas : elle vous renseignera mieux que moi. »

Pendant ce temps, Gerda s'était réchauffée. La Laponne lui donna à boire et à manger. Elle écrivit sa lettre sur une morue sèche et la remit à Gerda, qu'elle rattacha sur le renne.

La brave bête repartit au triple galop. Le ciel étincelait, il se colorait de rouge et de jaune : l'aurore boréale éclairait la route. Ils finirent par arriver au Finnmarken, et frappèrent à la cheminée de la Finnoise, dont la maison était sous terre.

Elle les reçut et leur fit bon accueil. Quelle chaleur il faisait chez elle ! Aussi n'avait-elle presque pas de vêtements. Elle était naine et fort sale, même si elle restait une excellente personne. Elle défit tout de suite les habits de Gerda, lui retira les gants et les bottines. Sans cela, l'enfant aurait été étouffée de chaleur. Elle eut

soin aussi de mettre un morceau de glace sur la tête du renne, pour le préserver d'avoir un coup de sang. Après quoi, elle lut ce qui était écrit sur la morue. Elle le relut trois fois, de sorte qu'elle le savait par cœur. Alors elle mit la morue dans son pot-au-feu. Dans son pays si pauvre, la Finnoise avait appris à faire bon usage de tout.

Le renne conta d'abord son histoire, puis celle de la petite Gerda. La Finnoise clignait ses petits yeux intelligents, mais ne disait rien,

« Tu es très habile, je le sais, dit le renne. Tu connais de grands secrets. Tu peux, avec un bout de fil, lier tous les vents du monde. Si on dénoue le premier nœud, on a du bon vent ; le second, le navire fend les vagues avec rapidité ; mais si on dénoue le troisième et le quatrième, alors se déchaîne une tempête qui couche les forêts par terre. Tu sais aussi composer un breuvage qui donne la force de douze hommes. Ne veux-tu pas en faire boire à cette petite, afin qu'elle puisse lutter avec la Reine des Neiges ?

— La force de douze hommes ? dit la Finnoise. Oui, peut-être, cela pourrait lui servir. »

Elle tira de dessous le lit une grande peau roulée, la déploya et se mit à lire les caractères étranges qui s'y trouvaient écrits. Il fallait une telle attention pour les interpréter, qu'elle suait à grosses gouttes. Elle faisait mine de ne pas vouloir continuer de lire, tant elle en éprouvait de fatigue. Mais le bon renne la pria instamment de venir en aide à la petite Gerda, et de ne pas l'abandonner. Celle-ci la regarda aussi avec des yeux suppliants, pleins de larmes. La Finnoise cligna de l'œil et reprit sa lecture. Puis elle emmena le renne dans un coin, et, après lui avoir remis de la glace sur la tête, elle lui dit à l'oreille :

« Ce grimoire vient de m'apprendre que le petit Kay est, en effet, auprès de la Reine des Neiges. Il y est très heureux, il trouve tout à son goût. C'est, selon lui, le plus agréable lieu du monde. Cela vient de ce qu'il a au cœur un éclat de verre, et dans l'œil, un grain de ce même verre, qui dénature les sentiments et les idées. Il

faut les lui retirer. Sinon, il ne redeviendra jamais un être humain digne de ce nom, et la Reine des Neiges conservera tout empire sur lui.

— Ne peux-tu faire boire à la petite Gerda un breuvage qui lui donne la puissance de rompre ce charme ?

— Je ne saurais la douer d'un pouvoir plus fort que celui qu'elle possède déjà. Tu ne vois donc pas que bêtes et gens sont forcés de la servir, et que, partie nu-pieds de sa ville natale, elle a traversé sans encombre la moitié de l'univers. Ce n'est pas de nous qu'elle peut recevoir sa force : elle réside en son cœur, et vient de ce qu'elle est un enfant innocent et plein de bonté. Si elle ne peut parvenir jusqu'au palais de la Reine des Neiges et enlever les deux débris de verre qui ont causé tout le mal, il n'est pas en notre possibilité de lui venir en aide. Tout ce que tu as à faire, c'est donc de la conduire jusqu'à l'entrée du jardin de la Reine des Neiges, à deux lieues d'ici. Tu la déposeras près d'un bouquet de broussailles aux fruits rouges, que tu verras là, au milieu de la neige. Allons, cours et ne t'arrête pas en route à bavarder avec les rennes que tu rencontreras. »

Et la Finnoise plaça de nouveau Gerda sur la bête, qui partit comme une flèche.

« Halte ! dit la petite. Je n'ai pas mes bottines ni mes gants fourrés ! »

Elle s'en apercevait au froid glacial qu'elle ressentait. Mais le renne n'osa pas revenir sur ses pas. Il galopa tout d'une traite jusqu'aux broussailles aux fruits rouges. Là il déposa Gerda, et l'embrassa. De grosses larmes coulaient des yeux de la brave bête. Il repartit rapide comme le vent.

Voilà donc la pauvre Gerda toute seule, sans souliers et sans gants, au milieu de ce terrible pays de Finnmarken, gelé de part en part. Elle se mit à courir en avant aussi vite qu'elle put. Elle vit devant elle un régiment de flocons de neige. Ils ne tombaient pas du ciel, qui était clair et illuminé par l'aurore boréale. Ils couraient en ligne droite sur le sol, et plus ils approchaient, plus elle remarquait combien ils étaient gros.

Elle se souvint des flocons qu'elle avait observés autrefois, avec la loupe, et combien ils lui avaient paru grands et formés avec symétrie. Ceux-ci étaient bien plus énormes et terribles : ils étaient doués de vie. C'étaient les avant-postes de l'armée de la Reine des Neiges.

Les uns ressemblaient à des porcs-épics. D'autres, à un nœud de serpents entrelacés, dardant leurs têtes de tous côtés. D'autres avaient la figure de petits ours trapus, aux poils rebroussés. Tous étaient d'une blancheur éblouissante.

Ils avançaient en bon ordre. Alors Gerda récita avec ferveur une prière. Le froid était tel, qu'elle pouvait voir sa propre haleine, qui, pendant qu'elle priait, sortait de sa bouche comme une bouffée de vapeur. Cette vapeur devint de plus en plus épaisse, et il s'en forma de petits anges qui, une fois qu'ils avaient touché terre, grandissaient à vue d'œil. Tous avaient des casques sur la tête. Is étaient armés de lances et de boucliers. Lorsque l'enfant eut achevé sa prière, il y en avait légion.

Ils attaquèrent les terribles flocons, et, avec leurs lances, les taillèrent en pièces, les fracassant en mille morceaux. La petite Gerda reprit tout son courage et marcha en avant. Les anges lui caressaient les pieds et les mains pour que le froid ne les engourdît point. Elle approchait du palais de la Reine des Neiges.

Mais il faut à présent que nous sachions ce que faisait Kay. Il est certain qu'il ne pensait pas à Gerda, et que l'idée qu'elle fût là, tout près, était bien loin de lui.

-Septième histoire-

Le palais de la Reine des Neiges

Les murailles du château étaient faites de neige amassée par les vents, qui y avaient ensuite percé des portes et des fenêtres. Il y avait plus d'une centaine de salles immenses. La plus grande avait une longueur de plusieurs milles. Elles étaient éclairées par les feux de l'aurore boréale. Tout y brillait et scintillait. Mais quel vide, et quel froid !



Jamais il ne se donnait de fêtes dans cette royale demeure. C'eût été chose facile que d'y convoquer pour un petit bal les ours blancs, qui, la tempête servant d'orchestre, auraient dansé des quadrilles dont la gravité décente eût été en harmonie avec la solennité du lieu. Jamais on ne laissait non plus entrer les renards blancs du voisinage. Jamais on ne permettait à leurs demoiselles de s'y réunir pour bavarder et médire, comme cela se fait pourtant à la cour de bien des souverains. Non, tout était vaste et vide dans ce palais de la Reine des Neiges, et la lumière des aurores boréales qui augmentait, qui diminuait, qui augmentait de nouveau, toujours dans les mêmes proportions, était froide elle-même. Dans la plus immense des salles, on voyait un lac entièrement gelé, dont la glace était fendue en des milliers et des milliers de morceaux : ces morceaux étaient tous absolument semblables l'un à l'autre. Quand la Reine des Neiges habitait le palais, elle trônait au milieu de cette nappe de glace, qu'elle appelait le seul vrai miroir de l'intelligence.

Le petit Kay était bleu, quasiment noir de froid. Il ne s'en apercevait pas. D'un baiser, la Reine des Neiges lui avait enlevé le frisson. Et son cœur n'était-t-il pas d'ailleurs devenu de glace ? Il avait dans les mains quelques-uns de ces morceaux de glace plats et réguliers, dont la surface du lac était composée. Il les plaçait les uns à côté des autres en tout sens, comme lorsque nous jouons au jeu de patience. Il était absorbé dans ces combinaisons, et cherchait à obtenir les figures les plus singulières et les plus bizarres. Ce jeu s'appelait le grand jeu de l'intelligence, bien plus difficile que le casse-tête chinois.

Ces figures hétéroclites, qui ne ressemblaient à rien de réel, lui paraissaient merveilleuses. Mais c'était à cause du grain de verre qu'il avait dans l'œil.

Il composait, avec ces morceaux de glace, des lettres et parfois des mots entiers. Il cherchait en ce moment à composer le mot « Éternité ». Il s'y acharnait depuis longtemps déjà, sans pouvoir y parvenir. La Reine des Neiges lui avait dit :

« Si tu peux former cette figure, tu seras ton propre maître : je te donnerai la terre toute entière et une paire de patins neufs. »

Il s'y prenait de toutes les façons, mais sans y parvenir.

« Il me faut faire un tour dans les pays chauds, dit la Reine des Neiges. Il est temps d'aller surveiller les grands chaudrons. - Elle entendait par ces mots les volcans l'Etna et le Vésuve. - La neige de leurs cimes est peut-être fondue. »

Elle s'élança dans les airs. Kay resta seul dans la vaste salle de plusieurs milles carrés. Il était penché sur ses morceaux de glace, imaginant, combinant, ruminant comment il pourrait les agencer pour atteindre son but. Il était là, immobile, inerte : on l'aurait cru gelé.

En ce moment, la petite Gerda entrait par la grande porte du palais. Des vents terribles en défendaient l'accès. Gerda récita sa prière du soir, et les vents se calmèrent et s'assoupirent. L'enfant pénétra dans la grande salle. Elle aperçut Kay, le reconnut, vola vers lui en lui sautant au cou, le tint embrassé en s'écriant :

« Kay ! Cher petit Kay, enfin je t'ai retrouvé ! »

Lui ne bougea pas, ne dit rien. Il restait là, raide comme un piquet, les yeux fichés sur ses morceaux de glace. Alors la petite Gerda pleura de chaudes larmes : elles tombèrent sur la poitrine de Kay, pénétrèrent jusqu'à son cœur, et en fondirent la glace, de sorte que le vilain éclat de verre fut emporté avec la glace dissoute.

Il leva la tête et la regarda. Gerda chanta, comme autrefois dans leur jardinet, le refrain du cantique :

« Les roses passent et se fanent. Mais bientôt,
Nous reverrons Noël et l'enfant Jésus. »

Kay, à ce refrain, éclata en sanglots. Les larmes jaillirent de ses yeux, et le débris de verre en sortit, de sorte qu'il reconnut Gerda et, transporté de joie, il s'écria :

« Chère petite Gerda, où est-tu restée si longtemps, et moi, où donc ai-je été ?

Regardant autour de lui :

— Dieu, qu'il fait froid ici ! dit-il, et quel vide affreux ! »

Il se serra de toutes ses forces contre Gerda, qui riait et pleurait de plaisir de retrouver enfin son compagnon. Ces deux enfants offraient un si ravissant tableau, que les morceaux de glace se mirent à danser joyeusement, et, lorsqu'ils furent fatigués et se reposèrent, ils se trouvèrent figurer le mot « Éternité », qui devait donner à Kay la liberté, la terre entière et des patins neufs.

Gerda lui embrassa les joues, et elles redevinrent brillantes. Elle embrassa ses yeux, qui reprirent leur éclat, ses mains et ses pieds, qui se ranimèrent. Kay fut de nouveau un jeune garçon plein de santé et de gaieté. Ils n'attendirent pas la Reine des Neiges pour lui réclamer ce qu'elle avait promis. Ils laissèrent la figure qui attestait que Kay avait gagné sa liberté. Ils se prirent par la main et sortirent du palais.

Ils parlaient de la grand-mère, de leur enfance, et des roses du jardinet sur les toits. À leur approche, les vents s'apaisaient et le soleil apparaissait. Arrivés aux broussailles chargées de fruits rouges, ils trouvèrent le renne qui les attendait avec sa jeune femelle : elle donna aux enfants de son bon lait chaud. Puis, les deux braves bêtes les conduisirent chez la Finnoise, chez qui ils se réchauffèrent, puis chez la Laponne, qui leur avait cousu des vêtements neufs et avait arrangé pour eux son traîneau.

Elle les y installa et les conduisit elle-même jusqu'à la frontière de son pays, là où poussait la première verdure. Kay et Gerda prirent congé de la bonne Laponne et des deux rennes qui les avaient amenés jusque-là. Les arbres avaient des bourgeons verts, les oiseaux commençaient à gazouiller. Tout-à-coup, Gerda aperçut sur un cheval magnifique, une jeune fille coiffée d'un bonnet rouge. Dans les fontes de la selle étaient des pistolets. C'était la petite brigande. Elle en avait eu assez de la vie de la forêt. Elle était partie pour le Nord, avec le projet, si elle ne s'y plaisait pas, de visiter les autres contrées de l'univers.

Elle reconnut aussitôt Gerda, qui aussitôt la reconnut. Ce fut une joie !

« Tu es un joli vagabond, dit à Kay la petite brigande. Je me demande un peu si tu mérites qu'on courre à cause de toi, jusqu'au bout de la Terre. »

Gerda lui caressa les joues, et, pour détourner la conversation, demanda ce qu'étaient devenus le prince et la princesse.

« Ils voyagent à l'étranger » répondit la fille des brigands.

— Et les corneilles ?

— Celle des bois est morte, l'autre porte le deuil et se lamente de son veuvage. Entre-nous, ses plaintes ne sont que du babillage. Mais raconte-moi donc tes aventures et comment tu as rattrapé ce fugitif. »

Gerda et Kay firent chacun leurs récits.

La petite brigande leur tendit la main, leur promettant de leur rendre visite, si elle passait par leur ville. Elle reprit ensuite son grand voyage.

Kay et Gerda marchaient toujours la main dans la main. Le printemps se faisait magnifique, amenant la verdure et les fleurs. Un jour, ils entendirent le son des cloches, et ils aperçurent les hautes tours de la grande ville où ils demeuraient. Ils y entrèrent, montèrent l'escalier pour aller chez la grand-mère. Dans la chambre, tout était à la même place qu'autrefois. La pendule faisait toujours tic-tac. Mais en passant la porte, ils s'aperçurent qu'ils étaient devenus de grandes personnes.

Les roses devant les mansardes étaient fleuries. Kay et Gerda s'assirent sur le banc, comme autrefois. Ils avaient oublié, comme un mauvais rêve, les froides splendeurs de la Reine des Neiges. La grand-mère était assise au soleil et lisait dans la Bible : « Si vous ne devenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. »

Kay et Gerda restèrent longtemps assis, se tenant par la main. Ils avaient grandi, et cependant ils étaient encore enfants, enfants par le cœur.



-VII-

Le rossignol

En Chine, vous devez bien le savoir, l'Empereur est un Chinois, et tous ceux qui l'entourent sont aussi des Chinois. Il y a bien des années, le château de l'Empereur était le plus magnifique du monde, tout entier de porcelaine si précieuse, si fragile, si délicate qu'il fallait prendre bien garde d'y toucher. Dans le jardin, on voyait les fleurs les plus merveilleuses. Les plus belles portaient de petites clochettes d'argent qui sonnaient toutes les fois que quelqu'un passait, pour qu'il n'oubliât pas de regarder les fleurs. Oui, tout ce qu'il y avait dans le jardin de l'Empereur était bien joliment disposé, et ce jardin s'étendait si loin, que le jardinier lui-même n'en avait jamais vu le bout.

En avançant toujours, on arrivait dans une forêt superbe, remplie d'arbres élevés et coupée de lacs. Cette forêt s'étendait jusqu'à la mer, qui était, sur les bords même, bien bleue et bien profonde. De grands navires pouvaient aborder presque sous les arbres. Un rossignol avait établi sa demeure dans une des branches suspendues, au-dessus des flots. Il chantait si délicieusement que les pauvres pêcheurs, préoccupés pourtant de bien d'autres choses, s'arrêtaient pour l'écouter pendant la nuit, au lieu de marcher pour retirer leurs filets.

« Ah Dieu ! Que c'est beau ! » disaient-ils.

Cependant ils étaient obligés de songer à leur travail et de renoncer aux chants de l'oiseau. Mais, la nuit suivante, ils s'arrêtaient de nouveau et s'écriaient encore :

« Ah Dieu ! Que c'est beau ! »

De tous les pays du monde, les voyageurs se dirigeaient vers la ville de l'Empereur. Tous en étaient émerveillés, ainsi que du château et du jardin. Mais lorsqu'ils avaient entendu le rossignol, ils disaient tous :

« Voilà ce qui est le plus prodigieux ! »

Et les voyageurs, à leur retour, racontaient toutes ces merveilles. Et les savants composèrent des ouvrages sur la ville, sur le château et sur le jardin. Le rossignol ne fut point oublié. Il eut même la meilleure part, et ceux qui savaient faire des vers écrivirent de brillants poèmes en l'honneur du rossignol de la forêt, qui chantait près du grand lac.

Ces livres se répandirent, et quelques-uns arrivèrent jusqu'à l'Empereur. Il prit alors une chaise d'or et se mit à les lire. À chaque instant il hochait la tête, tant il était ravi de ces magnifiques descriptions du château, de la ville et du jardin. Mais le rossignol est sans doute aucun, ce qui est le plus prodigieux ! Voilà ce que disait le livre.

« Qu'est-ce donc ? dit l'Empereur. Le rossignol ? Je ne le connais pas. Il se trouve donc un pareil oiseau dans mon empire, et même dans mon jardin ? Je n'en ai jamais entendu parler, et ce sont les livres qui me l'apprennent ! »

Il appela son aide de camp. Celui-ci était tellement fier, que, toutes les fois qu'un inférieur osait lui adresser la parole, il ne daignait jamais répondre.

« Il doit y avoir ici un oiseau extraordinaire, qu'on appelle 'rossignol', dit l'Empereur. On dit que c'est ce qu'il y a de plus beau dans toute l'étendue de mon empire. Pourquoi personne ne m'en a-t-il parlé ?

— Je n'en ai jamais entendu parler moi-même, répondit l'aide de camp. Il n'a jamais eu l'honneur d'être présenté à la cour.

— Je veux qu'on me le présente dès ce soir, et qu'il chante devant moi, dit l'Empereur. Tout le monde connaît les trésors que je possède, et moi je ne les connais pas.

— Je le chercherai, et je le trouverai, dit l'aide de camp. »

Mais où le trouver ? L'aide de camp monta et descendit tous les escaliers, traversa les corridors et les salles, interrogea tous ceux qu'il rencontra, mais personne n'avait entendu parler du rossignol.

Il retourna donc auprès de l'Empereur, et lui dit que les gens qui avaient écrit cela dans leurs livres, avaient sans doute dû l'imaginer.

« Votre Majesté impériale ne peut pas se figurer tout ce qu'on s'amuse à écrire ! Ce ne sont partout qu'inventions et que fantasmagories.

— Mais le livre où je l'ai lu, dit l'Empereur, m'a été envoyé par le puissant Empereur du Japon, et par conséquent il ne peut renfermer de mensonges. Je *veux* entendre le rossignol. Il faut qu'il soit ici, ce soir : je lui accorde ma haute faveur. Et s'il ne vient pas, j'ordonne que l'on marche sur le ventre de tous les courtisans quand ils auront soupé.

— Tsing-pè ! » dit l'aide de camp.

Il recommença à monter et à descendre les escaliers, et à traverser les salles et les corridors. La moitié des courtisans le suivirent, car ils n'avaient pas la moindre envie qu'on leur marchât sur le ventre.

Que de questions ne fit-on pas sur le merveilleux rossignol, que tout le monde connaissait, excepté toutes les personnes de la cour ?

Enfin ils rencontrèrent dans la cuisine, une pauvre petite fille qui dit :

« Oh, oui ! Je connais bien le rossignol ! Qu'il chante bien ! On m'a donné la permission de porter tous les soirs à ma pauvre mère malade ce qui reste de la table. Elle demeure là-bas, près du rivage, et, lorsque je retourne chez nous, je me repose dans la forêt, et j'entends chanter le rossignol. Souvent les larmes m'en viennent aux yeux, car cela me fait autant de plaisir que si ma mère m'embrassait.

— Petite cuisinière, dit l'aide de camp, je t'attacherai officiellement à la cuisine et je te donnerai la permission de regarder manger l'Empereur, si tu peux nous conduire auprès du rossignol. Car il est invité pour aujourd'hui à la soirée de la cour. »

Ils partirent pour la forêt où le rossignol chantait d'ordinaire. Au milieu de leur marche, une vache se mit à beugler.

« Oh ! dit l'aide de camp, le voilà ! Quelle voix forte pour un si petit oiseau ! Il me semble, ma foi, que je l'ai déjà entendu.

— Non, ce sont les vaches qui beuglent, dit la petite cuisinière. Nous sommes encore loin.

Les grenouilles du marais se mirent à coasser.

— Dieu ! Que c'est beau ! dit le chapelain de la cour. Je l'entends ! C'est aussi harmonieux que les petites cloches de l'église.

— Non, ce sont les grenouilles, dit la petite cuisinière, mais je pense que nous l'entendrons bientôt.

Et voilà que le rossignol commence à chanter.

— C'est lui ! dit la petite fille. Écoutez ! Le voilà !

Et elle montrait du doigt un petit oiseau gris, en haut des branches.

— Est-ce possible ? dit l'aide de camp. Je ne me le serais jamais figuré ainsi. Quel air simple ! Il a sûrement perdu toutes ses couleurs en se voyant entouré par tant de grands personnages.

— Petit rossignol, lui cria la petite cuisinière. Notre gracieux Empereur désire que vous chantiez devant lui.

— Avec grand plaisir, répondit le rossignol.

Et il se mit à chanter si bien, que ce fut un bonheur.

— C'est un véritable harmonica, dit l'aide de camp. Et regardez donc ce petit gosier, comme il travaille ! Il est bien singulier que nous ne l'ayons jamais entendu avant ce jour : il aura un grand succès à la cour.

— Chanterai-je encore une fois devant l'Empereur ? demanda le rossignol, qui croyait que Sa Majesté était là.

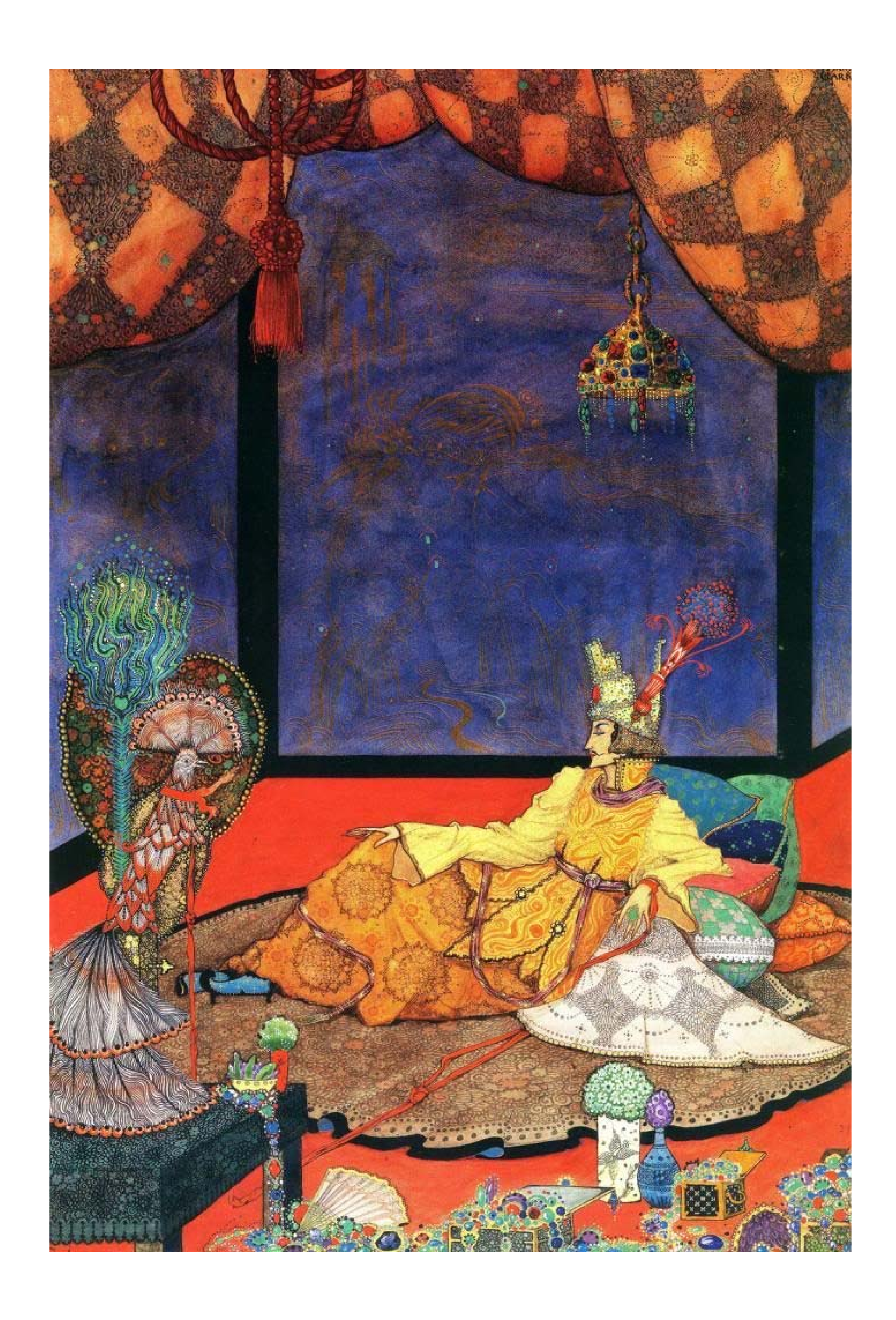
— Mon charmant petit rossignol, dit l'aide de camp, j'ai le vif plaisir de vous inviter pour ce soir à la fête de la cour, où vous ravirez Sa Majesté impériale avec votre chant admirable.

— Il se fait mieux entendre au milieu de la verdure que partout ailleurs. Cependant j'irai volontiers, puisque l'Empereur le désire. »

Dans le château, on avait fait des préparatifs extraordinaires. Les murs et les carreaux de porcelaine brillaient aux rayons de cent mille lampes d'or. Les fleurs les plus éclatantes, avec les plus belles clochettes, garnissaient les corridors. Dans toute

cette agitation, il s'établit un double courant d'air qui mit en branle toutes les clochettes, et empêcha qu'on puisse s'entendre.

Au milieu de la grande salle où se tenait l'Empereur, on avait placé une baguette dorée pour le rossignol. Toute la cour était présente, et la petite cuisinière avait reçu la permission de regarder à travers la fente de la porte, car on lui avait conféré le titre officiel de cuisinière impériale.



On était en grande toilette et en grande tenue. Tous les yeux étaient fixés sur le petit oiseau gris, auquel s'adressaient tous les mouvements de la tête de l'Empereur.

Et le rossignol chantait d'une manière si admirable que les larmes en vinrent aux yeux de l'Empereur. Oui, les larmes coulaient sur les joues de l'Empereur, et le rossignol chantait de mieux en mieux. Sa voix allait jusqu'au fond du cœur. Et l'Empereur était si content, qu'il voulut que le rossignol portât sa pantoufle d'or autour du cou. Mais le rossignol refusa : sa récompense était assez grande déjà.

« J'ai vu des larmes dans les yeux de l'Empereur, dit-il. C'est pour moi le plus riche trésor. Les larmes d'un Empereur ont une valeur particulière. Dieu le sait, je suis suffisamment récompensé. »

Là-dessus il recommença ses chants si doux.

« Quelle coquetterie charmante ! » dit chacune des dames.

Pour ressembler au rossignol, elles se mirent de l'eau dans la bouche pour faire des roulades quand on leur parlait. Les laquais et les valets de chambre manifestèrent aussi la plus vive satisfaction, ce qui n'est pas peu dire, car ce sont ces gens-là qui sont les plus difficiles à satisfaire.

Bref, le rossignol eut le plus grand succès.

À partir de ce jour, il lui fallut vivre à la cour. On lui donna une cage, avec la permission de se promener deux fois par jour et une fois par nuit. Il était alors suivi de douze domestiques, dont chacun lui avait attaché au pied un ruban de soie qu'il avait grand soin de pas lâcher. Une telle promenade ne devait sans doute pas être des plus agréables.

Toute la ville parla dès lors de l'oiseau prodigieux. On ne s'entretint plus que de lui. Quand deux personnes s'abordaient, l'une disait aussitôt :

« Le ros … »

Et avant qu'elle eût fini, l'autre avait déjà prononcé :

« … signol ! » Et on s'était compris.

La faveur dont l'oiseau jouissait dans le public était si grande, que onze enfants de charcutiers furent appelés « Rossignol », quoique leur gorge ne possédât pas une seule note harmonieuse.

Un jour l'Empereur reçut un gros paquet sur lequel il y avait écrit : « *Le Rossignol* »

« Voilà sans doute un nouveau livre sur notre célèbre oiseau » dit-il.

Au lieu d'un livre, il trouva un petit objet mécanique enfermé dans une boîte. C'était un rossignol artificiel, qui devait imiter le rossignol vivant. Il était tout couvert de diamants, de rubis et de saphirs.

Dès qu'on eut remonté le mécanisme, il se mit à chanter un des morceaux que le véritable rossignol chantait aussi. Et en même temps, on voyait remuer sa queue, sur laquelle étincelaient l'or et l'argent. Autour du cou il portait un ruban avec cette inscription : « Le rossignol de l'Empereur du Japon est pauvre, en comparaison de celui de l'Empereur chinois. »

« C'est magnifique » dirent tous les courtisans. Celui qui avait apporté l'oiseau artificiel reçut le titre de Grand Introducteur de Rossignols auprès de Sa Majesté Impériale.

« Qu'on les fasse chanter ensemble : ce sera un superbe duo » dit l'Empereur.

Et on les fit chanter ensemble. Mais le duo n'alla pas du tout, car le véritable rossignol chantait selon son inspiration naturelle, tandis que l'autre obéissait au mouvement des cylindres.

« Ce n'est pas la faute de celui-ci, dit le chef d'orchestre de la cour en désignant l'oiseau artificiel. Car il chante parfaitement en mesure, et on dirait qu'il a été formé à mon école. »

On le fit donc chanter seul. Il eut autant de succès que le véritable, et il plaisait bien davantage aux yeux, car il brillait autant que les bracelets et les broches des dames de la cour.

Il chanta ainsi trente-trois fois le même morceau sans la moindre fatigue. Ses auditeurs auraient bien voulu le faire recommencer encore, mais l'Empereur pensa que c'était légitimement le tour du rossignol vivant … Mais où était-il ? Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre pour regagner sa verte forêt.

« Qu'est-ce donc ? » dit l'Empereur.

Tous les courtisans murmurèrent d'indignation et accusèrent le rossignol d'ingratitude.

« Heureusement, nous avons ici le meilleur des deux ! » dirent-ils.

Et ils se consolèrent, en faisant chanter à l'oiseau artificiel le même morceau pour la trente-quatrième fois.

Ces messieurs n'étaient pourtant pas encore parvenus à le savoir par cœur, parce qu'il était très difficile. Et le chef d'orchestre manqua d'expressions pour vanter l'oiseau. Il surpassait de beaucoup, assurait-il, le rossignol véritable, non-seulement par sa robe et ses pierreries, mais aussi par son organisation intérieure.

« Car, voyez-vous, mes seigneurs, et vous, grand Empereur, chez le véritable rossignol, on ne peut jamais prévoir à l'avance les notes qui vont suivre. Mais chez l'oiseau artificiel, tout est déterminé d'avance. On peut l'expliquer, on peut l'ouvrir, on peut montrer où se trouvent les cylindres, comment ils tournent, et de quelle manière les mouvements se succèdent.

— C'est également notre opinion », dirent-ils tous.

Et le chef d'orchestre obtint la permission de montrer l'oiseau au peuple le dimanche suivant. L'Empereur ordonna de le faire chanter, et tous ceux qui l'entendirent furent autant transportés que s'ils s'étaient enivrés avec du thé. Tous s'écrièrent en même temps : « Oh ! », en levant l'index et en remuant la tête.

Mais les pauvres pêcheurs qui avaient entendu le véritable rossignol dirent :

« C'est joli. Les mélodies sont semblables, mais il y manque je ne sais quoi. »

Le véritable rossignol fut banni de la ville et de l'empire.

L'oiseau artificiel eut une place d'honneur, sur un coussin de soie auprès du lit de l'Empereur. Tout l'or, tous les bijoux qu'on lui avait offerts, étaient étalés autour

de lui. Il avait reçu le titre de Grand Chanteur Impérial du Dessert de l'Empereur, place qui était classée au numéro un du côté gauche, suivant la hiérarchie officielle des fonctionnaires de la Cour. Car l'Empereur regardait ce côté comme étant le plus important, à cause de la place du cœur. Vous devez bien savoir que même Empereur, a le cœur à gauche.

Le chef d'orchestre composa un ouvrage de vingt-cinq volumes sur l'oiseau artificiel. Le livre était si long et si savant, et tellement rempli des mots chinois les plus difficiles, que chacun se vantait de l'avoir lu et compris. Sans cela, on se serait soi-même rangé au nombre des niais et on se serait exposé à se faire marcher sur le ventre.

Tel fut l'état des choses pendant toute une année.

Mais un soir que l'oiseau mécanique chantait de son mieux, et que l'Empereur l'écoutait dans son lit avec délices, on entendit tout à coup dans l'intérieur du corps, un : « crac ! », puis : « br-rr-ou-ou ! » Toutes les roues prirent le galop, et la musique s'arrêta subitement.

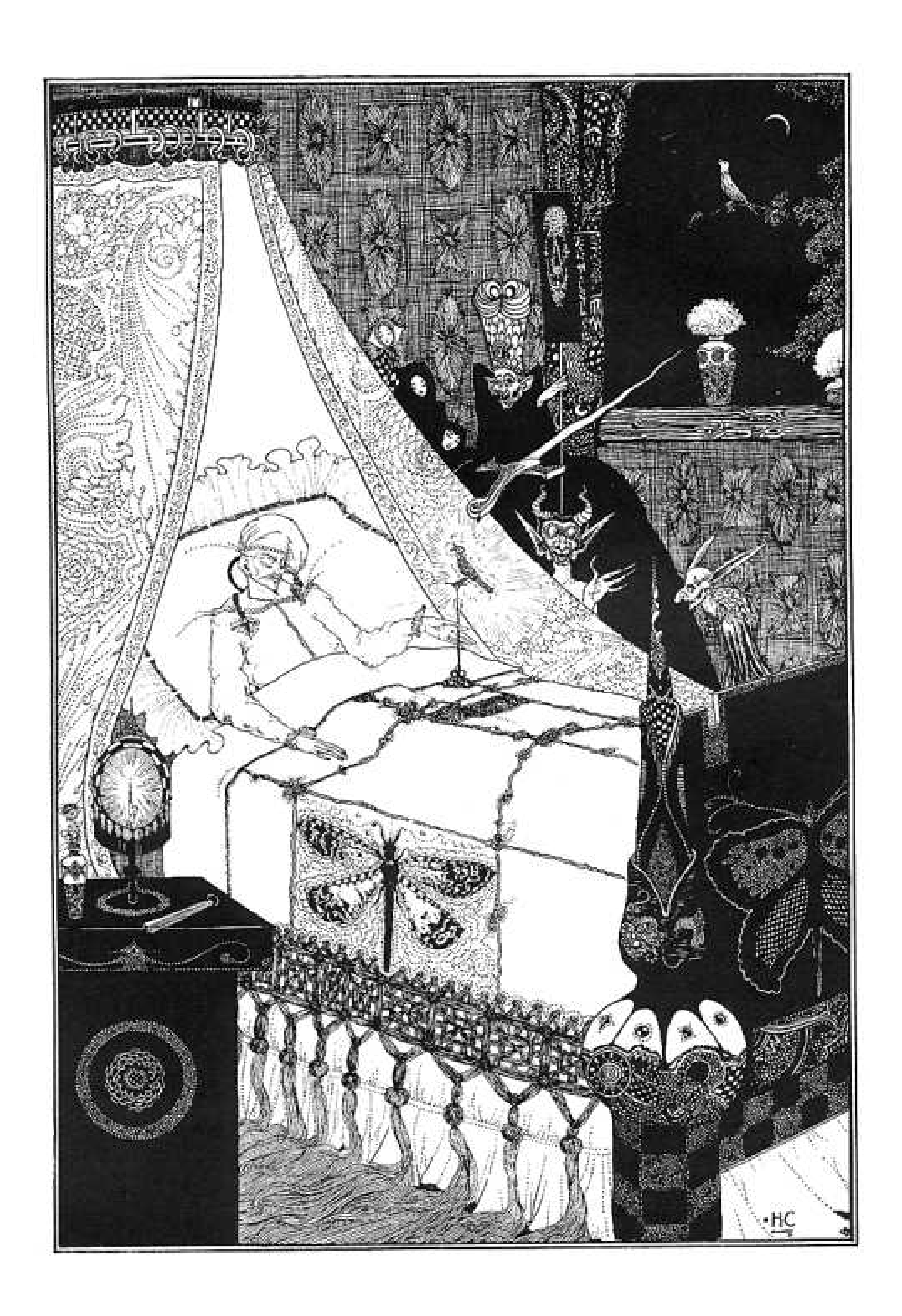
L'Empereur sauta hors du lit, et envoya chercher son médecin ordinaire, mais celui-ci n'y put rien. Ensuite on fit venir un horloger, qui réussit en effet, après beaucoup de paroles et un long examen, à réparer l'oiseau. Mais il recommanda de le bien ménager, parce que les pivots étaient usés, et qu'il était impossible d'en introduire de neufs. Quelle désolation ! On ne pouvait plus faire chanter l'oiseau artificiel qu'une seule fois par an, et cette fois même était presque de trop.

Cinq années s'étaient écoulées ainsi, lorsque le pays fut plongé dans une profonde douleur. Les Chinois aimaient beaucoup leur Empereur, mais il tomba malade et l'on disait qu'il allait mourir. Déjà on avait élu un nouvel Empereur, et le peuple était assemblé sur la place. On demanda à l'aide de camp comment se trouvait le vieil Empereur.

« Peuh ! » répondit-il en secouant la tête.

L'Empereur était étendu pâle et froid, dans son grand lit magnifique. Toute la Cour le croyait mort. Chacun courait donc saluer le nouvel Empereur.

Les domestiques répandirent la nouvelle partout, et les femmes de chambre avaient profité de l'occasion pour donner un thé. Partout, dans les corridors et dans les salles, on avait placé des tapis pour amortir le bruit des pas. Tout le château était triste et silencieux ! Mais l'Empereur n'était pas mort. Seulement, il était toujours étendu pâle et froid dans son grand lit garni de rideaux de velours avec des embrasses d'or. Á travers une fenêtre, la lune projetait la lumière sur lui et sur l'oiseau protégé.


HC

Le pauvre Empereur pouvait à peine respirer. Il était aussi oppressé que si quelqu'un lui eût marché sur la poitrine. Il ouvrit les yeux, et vit que c'était la Mort qui s'était mis sur la tête sa couronne d'or, et qui tenait d'une main son sabre, et de l'autre son riche drapeau. Tout autour, dans les plis des grands rideaux de velours, il aperçut des têtes bizarres, dont quelques-unes semblaient affreuses et les autres douces et souriantes. C'étaient les bonnes et les mauvaises actions de l'Empereur, qui se présentaient pour assister à sa dernière heure.

« Te souviens-tu de ceci ? lui dirent-elles tout bas l'une après l'autre. Te souviens-tu de cela ? »

Et elles lui racontèrent bien des choses, qui lui firent couler la sueur du front.

« Je n'ai jamais rien entendu de pareil ! dit l'Empereur. De la musique, de la musique ! Qu'on apporte le grand tam-tam chinois, pour que je n'entende plus ce qu'elles disent ! »

Mais les figures continuèrent de parler, et la Mort répondait par un hochement de tête chinois à tout ce qu'elles disaient.

« De la musique, de la musique ! répéta l'Empereur. Toi, petit oiseau d'or, chante, chante donc ! Je t'ai donné tant d'or et tant de diamants ! J'ai même suspendu ma pantoufle autour de ton cou. Veux-tu chanter ? »

Mais l'oiseau restait muet. Il n'y avait personne pour le remonter, et sans ce secours il n'avait pas de voix.

Et la Mort continuait de tourner vers l'Empereur ses orbites creuses. Et le silence se prolongeait d'une manière effroyable.

Alors tout à coup, près de la fenêtre, se fit entendre un chant ravissant : c'était le petit rossignol de la forêt qui chantait sur une branche. Il avait appris la maladie de l'Empereur, et il venait lui apporter de l'espoir et de la consolation. Grâce au charme de sa voix, les visions devenaient de plus en plus pâles, le sang circulait de plus en plus vivement dans les membres affaiblis de l'Empereur, et la Mort même écoutait en disant :

« Continue, petit rossignol, continue.

— Oui, répondit le rossignol, si tu veux me donner ton beau sabre d'or, et ton riche drapeau, ainsi que la couronne de l'Empereur. »

Et la Mort donnait à mesure, chaque joyau pour une chanson, et le rossignol continuait toujours. Il disait le cimetière paisible, où poussent les roses blanches, où le tilleul répand ses parfums, où l'herbe fraîche est arrosée des larmes des survivants.

La Mort fut prise alors du désir de retourner à son jardin, et s'évanouit par la fenêtre comme un brouillard froid et blanc.

« Merci, merci ! dit l'Empereur. Merci, petit oiseau céleste. Je te reconnais bien. Je t'ai chassé de ma ville et de mon empire, et cependant tu as mis en fuite les méchantes figures qui assiégeaient mon lit. Tu as éloigné la Mort de mon cœur. Comment pourrais-je te récompenser ?

— Tu m'as déjà récompensé, dit le rossignol. J'ai arraché des larmes à tes yeux, la première fois que j'ai chanté. Je ne l'oublierai jamais. Ce sont les diamants qui touchent l'âme d'un chanteur. Mais maintenant dors, pour reprendre tes forces et te rétablir : je continuerai de chanter. »

Et pendant qu'il chantait, l'Empereur fut pris d'un doux sommeil, d'un sommeil calme et bienfaisant.

Le soleil brillait à travers la fenêtre, lorsqu'il se réveilla fort et guéri. Aucun de ses serviteurs n'était revenu auprès de lui : on le croyait toujours mort. Le rossignol seul était resté fidèlement à son poste.

« Tu resteras toujours auprès de moi, dit l'Empereur. Tu chanteras quand il te plaira, et l'oiseau artificiel, je le briserai en mille morceaux.

— Épargne-le, dit le rossignol. Il a fait le bien tant qu'il a pu. Garde-le toujours. Pour moi, je ne puis ni bâtir mon nid ni demeurer dans le château. Laisse-moi venir quand bon me semblera. Le soir, je chanterai sur la branche près de ta fenêtre pour t'égayer et te faire réfléchir. Je chanterai pour ceux qui sont heureux et

pour ceux qui souffrent ; je chanterai le bien et le mal, tout ce qui n'est pas connu de toi. Car le petit oiseau vole partout, jusqu'à la cabane du pauvre pêcheur et du laboureur, qui tous les deux vivent si loin de toi et de ta Cour. J'aime ton cœur plus que ta couronne, et cependant, il sort d'une couronne un parfum saint et céleste. Je viendrai et je chanterai ; mais promets-moi seulement une chose.

— Tout ! répondit l'Empereur, qui s'était revêtu de son costume impérial, et qui pressait contre son cœur son sabre d'or.

— Une seule chose : ne raconte à personne que tu as un petit oiseau qui t'informe de tout. Crois-moi, tout n'en ira que mieux. »

Et le rossignol s'envola.

Un instant après les courtisans et les serviteurs entrèrent pour voir une dernière fois leur défunt Empereur.

… Et voilà qu'ils restaient tout ébahis, car l'Empereur leur dit tout bonnement :

« Bonjour ! »

-VIII-

La petite fille aux allumettes

Comme il faisait froid ! La neige tombait et la nuit n'était pas loin. C'était le dernier soir de l'année, la veille du jour de l'an. Au milieu de ce froid et de cette obscurité, une pauvre petite fille passa dans la rue, la tête et les pieds nus. Elle avait, il est vrai, des pantoufles en quittant la maison, mais elles ne lui avaient pas servi longtemps : c'étaient de grandes pantoufles que sa mère avait déjà usées, si grandes, que la petite les perdit en se pressant de traverser la rue entre deux voitures. L'une fut réellement perdue. Quant à l'autre, un gamin l'emporta avec l'intention d'en faire un berceau pour son petit enfant, quand le ciel lui en donnerait un.

La petite fille cheminait avec ses petits pieds nus, qui étaient rouges et bleus de froid. Elle avait dans son vieux tablier une grande quantité d'allumettes, et elle portait à la main un paquet. C'était pour elle une mauvaise journée. Pas d'acheteurs, donc pas le moindre sou. Elle avait bien faim et bien froid. Pauvre petite ! Les flocons de neige tombaient dans ses longs cheveux blonds, si gentiment bouclés autour de son cou. Mais songeait-elle seulement à ses cheveux bouclés ? Les lumières brillaient aux fenêtres, le fumet des rôtis s'exhalait dans la rue. C'était la veille du jour de l'an, voilà à quoi elle songeait.

Elle s'assit et s'affaissa sur elle-même dans un coin, entre deux maisons. Le froid la saisit de plus en plus, mais elle n'osait pas retourner chez elle : elle rapportait ses allumettes, et pas la plus petite pièce de monnaie. Son père la battrait. Et, du reste, chez elle, est-ce qu'il ne faisait pas tout aussi froid ? Ils logeaient sous les toits, et le vent soufflait au travers, quoique les plus grandes fentes eussent été bouchées avec de la paille et des chiffons. Ses petites mains étaient presque mortes de froid. Hélas ! Qu'une petite allumette leur ferait du bien ! Si elle osait en tirer une seule du paquet, la frotter sur le mur et réchauffer ses doigts ! Elle en tira une …

Comme elle éclata ! Comme elle brûla ! C'était une flamme chaude et claire, comme une petite chandelle, quand elle la couvrit de sa main. Quelle lumière bizarre ! Il semblait à la petite fille qu'elle était assise devant un grand poêle de fer orné de boules, et surmonté d'un couvercle en cuivre luisant. Le feu y brûlait magnifiquement : il chauffait si bien ! Mais qu'y a-t-il donc ? La petite étendait déjà ses pieds pour les chauffer aussi : la flamme s'éteignit, le poêle disparut. Elle était assise, un petit bout de l'allumette brûlée à la main.

Elle en frotta une seconde, qui brûla, qui brilla, et, là où la lueur tomba sur le mur, il devint transparent comme une gaze. La petite pouvait voir jusque dans une chambre, où la table était couverte d'une nappe blanche, éblouissante de fines porcelaines, et sur laquelle une oie rôtie, farcie de pruneaux et de pommes, fumait avec un parfum délicieux. Ô surprise ! Ô bonheur ! Tout à coup, l'oie sauta de son plat et roula sur le plancher, la fourchette et le couteau dans le dos, jusqu'à la pauvre fille. L'allumette s'éteignit : elle n'avait plus devant elle, que le mur épais et froid.

En voilà une troisième allumée. Aussitôt, elle se vit assise sous un magnifique arbre de Noël. Il était plus riche et plus grand encore que celui qu'elle avait vu, à la Noël dernière, à travers la porte vitrée, chez un riche marchand. Mille chandelles brûlaient sur les branches vertes, et des images de toutes les couleurs, comme celles qui ornent les fenêtres des magasins, semblaient lui sourire. La petite éleva les deux mains : l'allumette s'éteignit. Toutes les chandelles de Noël montaient, montaient, et elle s'aperçut alors que ce n'était que les étoiles. Une d'elle tomba et traça une longue raie de feu dans le ciel.

« C'est quelqu'un qui meurt » se dit la petite. Car sa vieille grand-mère, qui seule avait été bonne pour elle, mais qui n'était plus, lui répétait souvent : « Lorsqu'une étoile tombe, c'est qu'une âme monte à Dieu. »

Elle frotta encore une allumette sur le mur : il se fit une grande lumière, au milieu de laquelle était sa grand-mère, debout, avec un air si doux, si radieux !

« Grand-mère s'écria la petite, emmène-moi ! Lorsque l'allumette s'éteindra, je sais que tu n'y seras plus. Tu disparaîtras comme le poêle de fer, comme l'oie rôtie, comme le bel arbre de Noël. »

Elle frotta promptement le reste du paquet, car elle tenait à garder sa grand-mère, et les allumettes répandirent un éclat plus vif que celui du jour. Jamais la grand-mère n'avait été si grande ni si belle. Elle prit la petite fille dans ses bras, et toutes les deux s'envolèrent joyeuses, au milieu de ce rayonnement, si haut, si haut, qu'il n'y avait plus ni froid, ni faim, ni angoisse : elles étaient avec Dieu.


HC

Quand vint la froide matinée, entre les deux maisons, dans un coin, la petite fille était assise, les joues toutes rouges, le sourire sur la bouche … morte, morte de froid, le dernier soir de l'année. Le jour de l'an se leva sur le petit cadavre assis là, avec les allumettes, dont un paquet avait été presque tout brûlé.

« Elle a voulu se réchauffer ! » dit quelqu'un.

Personne ne se douta des belles choses qu'elle avait vues, et au milieu de quelle splendeur elle était entrée, avec sa vieille grand-mère, dans la nouvelle année.

-IX-

La vieille maison

Quelle vieille maison ! Elle avait presque trois cents ans, d'après l'inscription gravée sur une poutre, au milieu d'une guirlande de tulipes. Au-dessus de la porte, on lisait des vers écrits selon l'ancienne orthographe, et au-dessus de chaque fenêtre étaient sculptées des figures qui faisaient d'affreuses grimaces. Un étage s'avançait sur l'autre, et sur le toit, s'étendait une gouttière terminée par une tête de dragon. La pluie aurait dû s'écouler dans la rue par cette tête. Mais elle s'écoulait par le ventre, car la gouttière avait un trou au milieu.

Toutes les autres maisons de la rue étaient neuves et propres, ornées de grands carreaux et de murailles blanches. Elles semblaient dédaigner leur vieille voisine.

« Combien de temps encore cette baraque restera-t-elle ici ? pensaient-elles. Elle nous obstrue tout à fait la vue d'un côté. Son escalier est large comme celui d'un château, et haut comme celui d'une tour d'église. La grande porte de fer massif ressemble à celle d'un ancien sépulcre, avec ses boutons de cuivre. Quel genre ! Fi donc ! »

Dans une de ces belles maisons, vis-à vis de la vieille, était assis à la fenêtre un petit garçon aux joues fraîches et rouges et aux yeux brillants. Il aimait beaucoup la vieille maison, tant à la clarté du soleil qu'à celle de la lune. Il s'amusait à copier les têtes grimaçantes, les ornements qui renfermaient des soldats armés de hallebardes, et les gouttières qui ressemblaient à des dragons et à des serpents. La vieille maison était habitée par un homme âgé, qui portait la culotte courte, un habit avec de gros boutons de cuivre, et une majestueuse perruque. Il ne voyait jamais personne, excepté un vieux domestique, qui, tous les matins, venait arranger sa chambre et faire ses commissions. Quelquefois il regardait par la fenêtre, et alors le petit garçon lui faisait de la tête un salut amical. Notre homme y répondait, et ils devinrent amis sans s'être jamais parlé.

Les parents du petit garçon disaient souvent :

« Ce vieillard d’en face paraît à son aise. Mais c’est malheureux qu’il soit toujours seul. »

C’est pourquoi l’enfant, un dimanche, après avoir enveloppé quelque chose dans un morceau de papier, descendit dans la rue, et dit au vieux domestique :

« Écoute, si tu veux porter cela au vieux monsieur, en face, tu me feras plaisir. J’ai deux soldats de plomb, et je lui en donne un, pour qu’il ne soit pas toujours seul. »

Le vieux domestique exécuta avec joie la commission, et porta le soldat de plomb dans la vieille maison. Plus tard, le petit garçon, invité à rendre visite au vieillard, y accourut avec la permission de ses parents.

À l’intérieur, la plus grande propreté régnait partout. Le corridor était orné d’anciens portraits de chevaliers dans leurs armures, et de femmes en robes de soie. Au bout de ce corridor, il y avait un grand balcon, peu solide, il est vrai, mais tout garni de verdure et de vieux pots de fleurs, qui avaient pour anses des oreilles d’âne.

Le petit garçon arriva ensuite dans la chambre où était assis le vieillard.

« Merci pour le soldat de plomb, mon petit ami, dit ce dernier. Merci de ta bonne visite !

— On m’a dit, répliqua l’enfant, que vous étiez toujours seul. C’est pourquoi j’ai envoyé un de mes soldats de plomb pour vous tenir compagnie.

— Oh ! reprit le vieillard en souriant, je ne suis pas absolument seul. De vieilles pensées viennent parfois me visiter. Maintenant tu viens aussi : je ne suis pas à plaindre. »

Puis il prit sur une planche un livre d’images, où l’on voyait des processions magnifiques, des carrosses bizarres, comme il n’y en a plus, et des soldats portant l’uniforme du valet de trèfle. On voyait encore des corporations de métiers, avec leurs drapeaux : le drapeau des tailleurs portait des ciseaux soutenus par deux lions, celui des cordonniers était orné d’un aigle, sans souliers, il est vrai, mais à deux têtes. Les cordonniers veulent avoir tout en double, pour former la paire.

Et, tandis que le petit garçon regardait les images, le vieillard alla dans la chambre voisine chercher de la confiture, des pommes et des noisettes. En vérité, la vieille maison ne manquait pas d'agréments.

« Je ne pourrai jamais supporter cette existence, dit le soldat de plomb, debout sur un coffre. Comme tout ici est triste ! Quelle solitude ! Quel malheur de se trouver en pareil lieu, pour qui est habitué à la vie de famille ! La journée n'en finit pas. Quelle différence avec la chambre où ton père et ta mère s'entretenaient si gaiement, et où toi et tes frères, que j'aime, faisiez un si charmant tapage ! Ce vieillard, dans sa solitude, ne reçoit jamais de caresses. Il ne sait pas rire, et il se passe sans doute aussi de l'arbre de Noël. Cette demeure ressemble à une tombe. Je ne pourrai jamais supporter une telle existence !

— Ne te lamente pas tant, répondit le petit garçon. Moi, je me plais ici, et puis, tu sais qu'il reçoit souvent la visite de ses vieilles pensées.

— C'est possible, mais moi, je ne les vois pas. Je ne les connais pas. Jamais je ne pourrai rester ici !

— Cependant, il faut que tu t'y fasses. »

Le vieillard revint avec un visage souriant, apportant de la confiture, des pommes et des noisettes. Le petit garçon ne pensa plus au soldat de plomb.

Après s'être bien régalé, il retourna heureux et content chez lui. Il ne manquait pas de faire un signe amical à son vieil ami, à chaque fois qu'il l'apercevait à la fenêtre.

Au bout de quelque temps, il fit une seconde visite dans la vieille maison.

« Je n'en peux plus ! dit le soldat de plomb. J'ai pleuré du plomb. C'est trop triste ici ! J'aimerais mieux aller à la guerre, au risque de perdre bras et jambes. Du moins, ce serait un changement. Je n'en peux plus ! Je sais maintenant ce que c'est que la visite des vieilles pensées. Les miennes sont venues me voir, mais sans me faire le moindre plaisir. Je vous voyais dans la maison d'en face, comme si vous aviez été ici. J'assistais à la prière du matin, à vos leçons de musique, et je me croyais au milieu de tous les autres joujoux. Hélas ! Ce n'étaient là que mes vieilles

pensées. Dis-moi un peu comment se porte ta sœur, la petite Marie. Donne-moi aussi des nouvelles de mon camarade, l'autre soldat de plomb : il a plus de chance que moi. Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

— Tu ne m'appartiens plus, répondit le petit garçon, et je ne reprendrai pas ce que j'ai donné. Fais-toi donc à ton sort. »

Le vieillard apporta à l'enfant des images et un jeu d'anciennes cartes énormes et dorées, pour l'amuser. Ensuite il ouvrit son clavecin, joua un menuet et fredonna une ancienne chanson.

« En guerre ! En guerre ! » s'écria le soldat de plomb.

Et il se précipita à terre.

Le vieillard et le petit garçon voulurent le relever, mais ils cherchèrent partout sans pouvoir le retrouver. Le soldat de plomb était tombé dans une fente du parquet.

Un mois plus tard, c'était l'hiver, le petit garçon envoyait son haleine sur les vitres pour fondre la glace, et se faire ensuite avec le bout du doigt, une petite lucarne. Par ce moyen, il pouvait regarder la vieille maison en face. La neige en recouvrait entièrement l'escalier, toutes les inscriptions et toutes les sculptures. On n'y voyait personne, et, en effet, il n'y avait personne : le vieillard était mort.

Le même soir, une voiture s'arrêta à la porte pour recevoir le corps, qui devait être enterré à la campagne. Personne ne suivait cette voiture : tous les amis du vieillard étaient morts aussi. Seul, le petit garçon envoya du bout de ses doigts un baiser au cercueil, lorsqu'il partit.

Quelques jours après, la vieille maison fut mise en vente, et le petit garçon, par sa lucarne, vit emporter les portraits de chevaliers et de châtelaines, les pots de fleurs aux oreilles d'âne, les meubles de chêne et le vieux clavecin.

Le printemps suivant, la maison fut démolie.

« Ce n'est qu'une baraque ! » répétait tout le monde.

Et, en quelques heures, on ne vit plus qu'un monceau de débris.

« Enfin ! » dirent les maisons voisines en se pavanant.

Quelques années après, sur l'emplacement de la vieille maison, s'élevait une grande maison neuve et magnifique, avec un petit jardin entouré d'une grille en fer : elle était habitée par une de nos anciennes connaissances, le petit garçon, ami du vieillard. L'enfant avait grandi, il s'était marié. Et, dans le jardin, il regardait sa gentille petite femme planter une fleur.

Tout à coup elle retira sa main en poussant un cri : quelque chose de pointu lui avait piqué le doigt.

Que pensez-vous que c'était ? Rien autre chose que le soldat de plomb, le même dont l'enfant avait fait présent au vieillard. Jeté par-ci par-là, confondu avec les pierres et les débris de la vieille maison, il avait fini par s'enfoncer dans la terre.



La jeune femme essuya le soldat, d'abord avec une feuille verte, puis avec son mouchoir. Celui-ci se réveilla alors d'un long et lourd sommeil.

« Que je le voie un peu ! dit son mari en riant. Oh, non ! Ce n'est pas lui ! Mais il me rappelle l'histoire d'un autre soldat de plomb, qui m'a appartenu lorsque j'étais enfant. »

Alors il raconta à sa femme l'histoire de la vieille maison, du vieillard et du soldat de plomb, qu'il avait donné à ce dernier pour lui tenir compagnie.

Elle sentit, en l'écoutant, ses yeux se mouiller de larmes.

« Mais pourquoi ne serait-ce pas le même soldat ? dit elle. En tout cas, je le garde. Pourras-tu me montrer la tombe du vieillard ?

— Non, répondit le mari. J'ignore où elle est, et tout le monde l'ignore comme moi. Tous ses amis étaient morts avant lui. Personne ne l'accompagna à sa dernière demeure, et moi je n'étais qu'un enfant.

— Quelle chose affreuse que la solitude !

— Une chose affreuse, en effet …, pensa le soldat de plomb. Mieux vaut pourtant être seul, que se voir oublié. »

-X-

La petite sirène

Bien loin dans la mer, l'eau est bleue comme les feuilles des bleuets, pure comme le verre le plus transparent, mais si profonde qu'il serait inutile d'y jeter l'ancre. Il faudrait y entasser une quantité infinie de tours d'églises les unes sur les autres, pour mesurer la distance du fond à la surface.

C'est là que demeure le peuple de la mer. Mais n'allez pas croire que ce fond se compose seulement de sable blanc ! Non : il y croît des plantes et des arbres bizarres, si souples, que le moindre mouvement de l'eau les fait s'agiter comme s'ils étaient vivants. Tous les poissons, grands et petits, vont et viennent entre les branches, comme les oiseaux dans l'air. À l'endroit le plus profond, se trouve le château du roi de la mer, dont les murs sont de corail, les fenêtres de bel ambre jaune, et le toit de coquillages qui s'ouvrent et se ferment pour recevoir l'eau ou pour la rejeter. Chacun de ces coquillages referme des perles brillantes dont la moindre ferait honneur à la couronne d'une reine.

Depuis plusieurs années le roi de la mer était veuf, et sa vieille mère dirigeait sa maison. C'était une femme spirituelle, mais si fière de son rang, qu'elle portait douze huîtres à sa queue tandis que les autres grands personnages n'en portaient que six. Elle méritait des éloges pour les soins qu'elle prodiguait à ses six petites filles, toutes princesses charmantes. Cependant la plus jeune était plus belle encore que les autres. Elle avait la peau douce et diaphane comme une feuille de rose, les yeux bleus comme un lac profond. Mais elle n'avait pas de pieds : ainsi que ses sœurs, son corps se terminait par une queue de poisson.

Toute la journée, les enfants jouaient dans les grandes salles du château, où des fleurs vivantes poussaient sur les murs. Lorsqu'on ouvrait les fenêtres d'ambre jaune, les poissons y entraient comme chez nous les hirondelles, et ils mangeaient dans la main des petites sirènes qui les caressaient. Devant le château, il y avait un grand jardin avec des arbres d'un bleu sombre ou d'un rouge de feu. Les fruits

brillaient comme de l'or, et les fleurs, agitant sans cesse leur tige et leurs feuilles, ressemblaient à de petites flammes. Le sol se composait de sable blanc et fin, et une lueur bleue merveilleuse, qui se répandait partout, aurait fait croire qu'on était dans l'air, au milieu de l'azur du ciel, plutôt que sous la mer. Les jours de calme, on pouvait apercevoir le soleil, semblable à une petite fleur de pourpre versant la lumière de son calice.

Chacune des princesses avait, dans le jardin, son petit terrain, qu'elle pouvait cultiver selon son bon plaisir. L'une lui donnait la forme d'une baleine, l'autre celle d'une sirène. Mais la plus jeune fit le sien rond comme le soleil, et n'y planta que des fleurs rouges comme lui. C'était une enfant bizarre, silencieuse et réfléchie. Lorsque ses sœurs jouaient avec différents objets provenant des bâtiments naufragés, elle s'amusait à orner une jolie statuette de marbre blanc, représentant un charmant petit garçon, placée sous un saule pleureur magnifique, couleur de rose, qui la couvrait d'une ombre violette. Son plus grand plaisir consistait à écouter des récits sur le monde où vivent les hommes. Toujours elle priait sa vieille grand-mère de lui parler des vaisseaux, des villes, des hommes et des animaux.

Elle s'étonnait surtout que sur la terre les fleurs exhalassent un parfum qu'elles n'ont pas sous les eaux de la mer, et que les forêts y fussent vertes.

Elle ne pouvait pas s'imaginer comment les poissons chantaient et sautillaient sur les arbres. La grand-mère appelait les petits oiseaux des poissons : sans quoi, elle ne se serait pas fait comprendre.

« Lorsque vous aurez quinze ans, dit la grand-mère, je vous donnerai la permission de monter à la surface de la mer et de vous asseoir au clair de lune sur des rochers, pour voir passer les grands vaisseaux, et faire connaissance avec les forêts et les villes. »

L'année suivante, l'aînée des sœurs allait atteindre sa quinzième année, et comme il n'y avait qu'une année de différence entre chaque sœur, la plus jeune devait encore attendre cinq ans pour sortir du fond de la mer. Mais l'une promettait

toujours à l'autre de lui faire le récit des merveilles qu'elle aurait vues à sa première sortie. Car leur grand-mère ne leur en disait jamais assez, et il y avait tant de choses qu'elles brûlaient de savoir !

La plus curieuse était certes la plus jeune. Souvent, la nuit, elle se tenait auprès de la fenêtre ouverte, cherchant à percer de ses regards l'épaisseur de l'eau bleue, que les poissons battaient de leurs nageoires et de leur queue. Elle aperçut en effet la lune et les étoiles, mais elles lui paraissaient toutes pâles et considérablement grossies par l'eau.

Lorsque quelque nuage noir les voilait, elle savait que c'était une baleine ou un navire chargé d'hommes qui nageait au-dessus d'elle. Certes, ces hommes ne pensaient pas qu'une charmante petite sirène étendait au-dessous d'eux ses mains blanches vers la carène.

Le jour vint où la princesse aînée atteignit sa quinzième année : elle monta à la surface de la mer.

À son retour, elle avait mille choses à raconter.

« Oh ! dit-elle, c'est délicieux de voir, étendue au clair de lune sur un banc de sable, au milieu de la mer calme, les rivages de la grande ville où les lumières brillent comme des centaines d'étoiles, d'entendre la musique harmonieuse, le son des cloches des églises, et tout ce bruit d'hommes et de voitures ! »

Comme sa petite sœur l'écoutait attentivement ! Tous les soirs, debout à la fenêtre ouverte, regardant à travers l'énorme masse d'eau, elle rêvait à la grande ville, à son bruit et à ses lumières, et croyait entendre sonner les cloches tout près d'elle.

L'année suivante, la seconde des sœurs reçut la permission de monter. Elle sortit sa tête de l'eau au moment où le soleil touchait à l'horizon, et la magnificence de ce spectacle la ravit au plus haut point.

« Tout le ciel, dit-elle à son retour, ressemblait à de l'or, et la beauté des nuages était au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Ils passaient devant moi, rouges et violets, et au milieu d'eux volait vers le soleil, comme un long voile blanc,

une bande de cygnes sauvages. Moi aussi j'ai voulu nager vers le grand astre rouge. Mais tout à coup, il a disparu, et la lueur rose qui teignait la surface de la mer ainsi que les nuages s'évanouit bientôt. »

Puis vint le tour de la troisième sœur. C'était la plus hardie, aussi elle remonta le cours d'un large fleuve. Elle vit d'admirables collines plantées de vignes, de châteaux et de fermes situés au milieu de forêts superbes. Elle entendit le chant des oiseaux, et la chaleur du soleil la força à se plonger plusieurs fois dans l'eau pour rafraîchir son visage. Dans une baie, elle rencontra une foule de petits êtres humains qui jouaient en se baignant. Elle voulut jouer avec eux, mais ils se sauvèrent tout effrayés, et un animal noir, - c'était un chien -, se mit à aboyer si terriblement qu'elle fut prise de peur et regagna promptement la pleine mer. Mais jamais elle ne put oublier les superbes forêts, les collines vertes et les gentils enfants qui savaient nager, quoiqu'ils n'eussent point de queue de poisson.

La quatrième sœur, qui était moins hardie, aima mieux rester au milieu de la mer sauvage, où la vue s'étendait à plusieurs lieues, et où le ciel s'arrondissait au-dessus de l'eau comme une grande cloche de verre. Elle apercevait de loin les navires, pas plus grands que des mouettes. Les dauphins joyeux faisaient des culbutes, et les baleines colossales lançaient des jets d'eau de leurs narines.

Le tour de la cinquième arriva. Son jour tomba précisément en hiver : aussi vit-elle ce que les autres n'avaient pas encore pu voir. La mer avait une teinte verdâtre, et partout nageaient, avec des formes bizarres, et brillantes comme des diamants, des montagnes de glace.

« Chacune d'elles, raconta la voyageuse, ressemble à une perle plus grosse que les tours d'église que bâtissent les hommes. »

Elle s'était assise sur une des plus grandes, et tous les navigateurs se sauvaient de cet endroit, où elle abandonnait sa longue chevelure au gré des vents. Le soir, un orage couvrit le ciel de nuées. Les éclairs brillèrent, le tonnerre gronda, tandis que la mer, noire et agitée, élevant les grands monceaux de glace, les faisait briller de l'éclat rouge des éclairs. Toutes les voiles furent serrées, la terreur se répandit partout.

Mais elle, tranquillement assise sur sa montagne de glace, vit la foudre tomber en zigzag sur l'eau luisante.

La première fois qu'une des sœurs sortait de l'eau, elle était toujours enchantée de toutes les nouvelles choses qu'elle apercevait. Mais, dès qu'elle avait grandi, lorsqu'elle pouvait monter à loisir, le charme disparaissait, et elle disait au bout d'un mois, qu'en bas tout était bien plus gentil, et que rien ne valait son chez-soi.

Souvent, le soir, les cinq sœurs, se tenant par le bras, montaient ainsi à la surface de l'eau. Elles avaient des voix enchanteresses, comme nulle créature humaine, et, si par hasard quelque orage leur faisait croire qu'un navire allait sombrer, elles nageaient devant lui et entonnaient des chants magnifiques sur la beauté du fond de la mer, invitant les marins à leur rendre visite. Mais ceux-ci ne pouvaient comprendre les paroles des sirènes, et ils ne virent jamais les magnificences qu'elles célébraient. Car, aussitôt le navire englouti, les hommes se noyaient, et leurs cadavres seuls arrivaient au château du roi de la mer.

Pendant l'absence de ses cinq sœurs, la plus jeune, restée seule auprès de la fenêtre, les suivait du regard et avait envie de pleurer. Mais une sirène n'a point de larmes, et son cœur n'en souffre que davantage.

« Oh ! Si j'avais quinze ans ! disait-elle. Je sens déjà combien j'aimerais le monde d'en haut et les hommes qui l'habitent. »

Le jour vint où elle eut quinze ans.

« Tu vas partir, lui dit sa grand-mère, la vieille reine douairière : viens que je fasse ta toilette comme à tes sœurs. »

Et elle posa sur ses cheveux une couronne de lis blancs, dont chaque feuille était la moitié d'une perle. Puis elle fit attacher à la queue de la princesse, huit grandes huîtres pour désigner son rang élevé.

« Comme elles me font mal ! dit la petite sirène.

— Si l'on veut être bien habillée, il faut souffrir un peu » répliqua la vieille reine.

Cependant la jeune fille aurait volontiers rejeté tout ce luxe, ainsi que la lourde couronne qui pesait sur sa tête. Les fleurs rouges de son jardin lui allaient beaucoup mieux. Mais elle n'osa pas faire d'observations.

« Adieu ! » dit-elle. Et, légère comme une bulle de savon, elle traversa l'eau.

Lorsque sa tête apparut à la surface de la mer, le soleil venait de se coucher. Mais les nuages brillaient encore comme des roses et de l'or, et l'étoile du soir étincelait au milieu du ciel. L'air était doux et frais, la mer paisible. Près de la petite sirène se trouvait un navire à trois mâts. Il n'avait qu'une seule voile dehors, à cause du calme, et les matelots étaient assis sur les vergues et sur les cordages. La musique et les chants y résonnaient sans cesse. Á l'approche de la nuit, on alluma cent lanternes de diverses couleurs suspendues aux cordages : on aurait cru voir les pavillons de toutes les nations. La petite sirène nagea jusqu'à la fenêtre de la grande chambre, et, chaque fois que l'eau la soulevait, elle apercevait à travers les vitres transparentes une quantité d'hommes magnifiquement habillés. Le plus beau d'entre eux était un jeune prince aux grands cheveux noirs, âgé d'environ seize ans : c'était pour célébrer sa fête, que tous ces préparatifs avaient lieu.

Les matelots dansaient sur le pont, et lorsque le jeune prince s'y montra, cent fusées s'élevèrent dans les airs, répandant une lumière comme celle du jour. La petite sirène eut peur et s'enfonça dans l'eau. Mais bientôt elle reparut, et alors toutes les étoiles du ciel semblèrent pleuvoir sur elle. Jamais elle n'avait vu un pareil feu d'artifice. De grands soleils tournaient, des poissons de feu fendaient l'air, et toute la mer, pure et calme, brillait. Sur le navire, on pouvait voir chaque petit cordage, et encore mieux les hommes. Oh ! Que le jeune prince était beau ! Il serrait la main à tout le monde, parlait et souriait à chacun tandis que la musique envoyait dans la nuit ses sons harmonieux.

Il était tard, mais la petite sirène ne put se lasser d'admirer le vaisseau et le beau prince. Les lanternes ne brillaient plus et les coups de canon avaient cessé. Toutes les voiles furent successivement déployées et le vaisseau s'avança rapidement sur l'eau. La princesse le suivit, sans détourner un instant ses regards de la fenêtre.

Mais bientôt la mer commença à s'agiter. Les vagues grossissaient, et de grands nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel. Dans le lointain, brillaient les éclairs : un orage terrible se préparait. Le vaisseau se balançait sur la mer impétueuse, dans une marche rapide. Les vagues, se dressant comme de hautes montagnes, tantôt le faisaient rouler entre elles comme un cygne, tantôt l'élevaient sur leur cime. La petite sirène se plut d'abord à ce voyage accidenté. Mais, lorsque le vaisseau, subissant de violentes secousses, commença à craquer, lorsque tout à coup le mât se brisa comme un jonc, et que le navire se pencha d'un côté tandis que l'eau pénétrait dans la cale, alors elle comprit le danger. Elle dut prendre garde elle-même aux poutres et aux débris qui se détachaient du bâtiment.

Par moments, l'obscurité était telle, qu'elle ne distinguait absolument rien. D'autres fois, les éclairs lui rendaient visibles les moindres détails de cette scène. L'agitation était à son comble sur le navire. Encore une secousse ! Il se fendit tout à fait, et elle vit le jeune prince s'engloutir dans la mer profonde. Transportée de joie, elle crut qu'il allait descendre dans sa demeure. Mais elle se rappela que les hommes ne peuvent vivre dans l'eau, et que par conséquent il arriverait mort au château de son père. Alors, pour le sauver, elle traversa à la nage les poutres et les planches éparses sur la mer, au risque de se faire écraser, plongea profondément sous l'eau à plusieurs reprises. Elle arriva ainsi jusqu'au jeune prince, au moment où ses forces commençaient à l'abandonner, et où il fermait déjà les yeux, près de mourir. La petite sirène le saisit, soutint sa tête au-dessus de l'eau, puis s'abandonna avec lui au caprice des vagues.

Le lendemain matin, le beau temps était revenu, mais il ne restait plus rien du vaisseau. Un soleil rouge, aux rayons pénétrants, semblait rappeler la vie sur les joues du prince. Mais ses yeux restaient toujours fermés. La sirène déposa un baiser sur son front et releva ses cheveux mouillés. Elle lui trouva une ressemblance avec la statue de marbre de son petit jardin, et fit des vœux pour son salut. Elle passa devant la terre ferme, couverte de hautes montagnes bleues à la cime desquelles brillait la neige blanche. Au pied de la côte, au milieu d'une superbe forêt verte, s'étendait un village avec une église ou un couvent. En dehors des portes s'élevaient de grands palmiers, et dans les jardins croissaient des orangers et des citronniers. Non loin de cet endroit, la mer formait un petit golfe, s'allongeant jusqu'à un rocher couvert d'un sable fin et blanc. C'est là que la sirène déposa le prince, ayant soin de lui tenir la tête haute et de la présenter aux rayons du soleil.

Bientôt les cloches de l'église commencèrent à sonner, et une quantité de jeunes filles apparurent dans un des jardins. La petite sirène s'éloigna en nageant, et se cacha derrière quelques grosses pierres pour observer ce qui arriverait au pauvre prince.

Quelques moments après, une des jeunes filles vint à passer devant lui. D'abord, elle parut s'effrayer, mais, se remettant aussitôt, elle courut chercher d'autres personnes, qui prodiguèrent au prince toutes sortes de soins. La sirène le vit reprendre ses sens et sourire à tous ceux qui l'entouraient. Á elle seule il ne sourit pas, ignorant qui l'avait sauvé. Aussi, lorsqu'elle le vit conduire dans une grande maison, elle plongea tristement et retourna au château de son père.

Elle avait toujours été silencieuse et réfléchie. Á partir de ce jour, elle le devint encore davantage. Ses sœurs la questionnèrent sur ce qu'elle avait vu là-haut, mais elle ne raconta rien.

Plus d'une fois, le soir et le matin, elle retourna à l'endroit où elle avait laissé le prince. Elle vit mûrir les fruits du jardin, elle vit fondre la neige sur les hautes montagnes, mais elle ne revit pas le prince. Et elle retournait toujours plus triste au fond de la mer. Là, sa seule consolation était de s'asseoir dans son petit jardin et

d'entourer de ses bras la jolie statuette de marbre qui ressemblait au prince, tandis que ses fleurs négligées, oubliées, s'allongeant dans les allées comme dans un lieu sauvage, entrelaçaient leurs longues tiges dans les branches des arbres, et formaient ainsi des voûtes épaisses qui obstruaient la lumière.

Enfin cette existence lui devint insupportable. Elle confia tout à une de ses sœurs, qui le raconta aussitôt aux autres, mais à elles seules, et à quelques autres sirènes qui ne le répétèrent qu'à leurs amies intimes. Il se trouva qu'une de ces dernières, ayant également vu la fête célébrée sur le vaisseau, connaissait le prince et l'endroit où était situé son royaume.

« Viens, petite sœur » dirent les autres princesses. S'entrelaçant les bras sur les épaules, elles s'élevèrent en file sur la mer devant le château du prince.

Ce château était construit de pierres jaunes et luisantes. De grands escaliers de marbre conduisaient à l'intérieur et au jardin. Plusieurs dômes dorés brillaient sur le toit, et, entre les colonnes des galeries, se trouvaient des statues de marbre qui paraissaient vivantes. Les salles, magnifiques, étaient ornées de rideaux et de tapis incomparables, et les murs couverts de grandes peintures. Dans le grand salon, le soleil réchauffait, à travers un plafond de cristal, les plantes les plus rares, qui poussaient dans un grand bassin au-dessous de plusieurs jets d'eau.

Dès lors, la petite sirène revint souvent à cet endroit, la nuit comme le jour. Elle s'approchait de la côte, et osait même venir s'asseoir sous le grand balcon de marbre qui projetait son ombre bien avant sur les eaux. De là, elle voyait au clair de lune le jeune prince, qui se croyait seul. Souvent, au son de la musique, il passa devant elle dans un riche bateau pavoisé, et ceux qui apercevaient son voile blanc dans les roseaux verts la prenaient pour un cygne ouvrant ses ailes.

Elle entendait aussi les pêcheurs dire beaucoup de bien du jeune prince, et se réjouissait alors de lui avoir sauvé la vie, quoiqu'il l'ignorât complètement. Son affection pour les hommes croissait de jour en jour. De jour en jour aussi, elle désirait davantage s'élever jusqu'à eux. Leur monde lui semblait bien plus vaste que le sien. Ils savaient franchir la mer avec des navires, grimper sur les hautes

montagnes au delà des nues. Ils jouissaient d'immenses forêts, et de champs verdoyants. Ses sœurs ne pouvant satisfaire toute sa curiosité, elle questionna sa vieille grand-mère, qui connaissait bien le monde plus élevé, celui qu'elle appelait à juste titre les « pays au-dessus de la mer ».

« Si les hommes ne se noient pas, demanda la jeune princesse, est-ce qu'ils vivent éternellement ? Ne meurent-ils pas, comme nous ?

— Sans doute, répondit la vieille, ils meurent. Leur existence est même plus courte que la nôtre. Nous autres, vivons quelquefois trois cents ans. Puis, cessant d'exister, nous nous transformons en écume, car au fond de la mer ne se trouvent point de tombes pour recevoir les corps inanimés. Notre âme n'est pas immortelle : avec la mort, tout est fini. Nous sommes comme les roseaux verts : une fois coupés, ils ne verdissent plus jamais ! Les hommes, au contraire, possèdent une âme qui vit éternellement, qui vit après que leur corps se soit changé en poussière. Cette âme monte à travers la subtilité de l'air jusqu'aux étoiles qui brillent, et, de même que nous nous élevons du fond des eaux pour voir le pays des hommes, ainsi eux s'élèvent à de délicieux endroits, immenses, inaccessibles aux peuples de la mer.

— Mais pourquoi n'avons-nous pas aussi une âme immortelle ? dit la petite sirène affligée. Je donnerais volontiers les centaines d'années qui me restent à vivre pour être homme, ne fût-ce qu'un jour, et participer ensuite au monde céleste.

— Ne pense pas à de pareilles sottises, répliqua la vieille. Nous sommes bien plus heureux ici en bas, que les hommes là-haut.

— Il faut donc un jour que je meure. Je ne serai plus qu'un peu d'écume. Pour moi plus de murmure des vagues, plus de fleurs, plus de soleil ! N'y-a-t-il donc aucun moyen pour moi d'acquérir une âme immortelle ?

— Un seul, mais à peu près impossible. Il faudrait qu'un homme conçût pour toi un amour infini, que tu lui deviennes plus chère que son père et sa mère. Alors, attaché à toi de toute son âme et de tout son cœur, s'il faisait unir par un prêtre sa main droite à la tienne en promettant une fidélité éternelle, son âme se communiquerait à ton corps, et tu serais admise au bonheur des hommes. Mais

jamais une telle chose ne pourra se faire ! Ce qui passe ici dans la mer pour la plus grande beauté, ta queue de poisson, ils la trouvent détestable sur la terre. Pauvres hommes ! Pour être beaux, ils s'imaginent qu'il leur faut deux supports grossiers, qu'ils appellent 'jambes' !

La petite sirène soupira tristement en regardant sa queue de poisson.

— Soyons gaies ! dit la vieille. Sautons, et amusons-nous le plus possible pendant les trois cents années de notre existence. C'est, ma foi, un laps de temps assez appréciable. Nous nous reposerons d'autant mieux après. Ce soir il y a bal à la Cour. »

On ne peut se faire une idée sur la terre d'une pareille magnificence. La grande salle de danse tout entière n'était que de cristal. Des milliers de coquillages énormes, rangés de chaque côté, éclairaient la salle d'une lumière bleuâtre, qui, à travers les murs transparents, illuminait aussi la mer au dehors. On y voyait nager d'innombrables poissons, grands et petits, couverts d'écailles luisantes comme de la pourpre, de l'or et de l'argent.

Au milieu de la salle coulait une large rivière sur laquelle dansaient les dauphins et les sirènes, au son de leur propre voix, qui était superbe. La petite sirène fut celle qui chanta le mieux, et on l'applaudit si fort, que pendant un instant la satisfaction lui fit oublier les merveilles de la terre. Mais bientôt, elle reprit ses anciens chagrins, pensant au beau prince et à son âme immortelle. Elle quitta le chant et les rires, sortit tout doucement du château, et s'assit dans son petit jardin. Là, elle entendit le son des cors qui pénétrait l'eau.

« Le voilà qui passe, celui que j'aime de tout mon cœur et de toute mon âme, celui qui occupe toutes mes pensées, à qui je voudrais confier le bonheur de ma vie ! Je risquerais tout pour lui et pour gagner une âme immortelle. Pendant que mes sœurs dansent dans le château de mon père, je vais aller trouver la sorcière de la mer, que j'ai tant eue en horreur jusqu'à ce jour. Elle pourra peut-être me donner des conseils et me venir en aide. »

La petite sirène, sortant de son jardin, se dirigea alors vers les tourbillons mugissants, derrière lesquels demeurait la sorcière. Jamais elle n'avait suivi ce chemin. Pas une fleur ni un brin d'herbe n'y poussait. Le fond, de sable gris et nu, s'étendait jusqu'à l'endroit où l'eau, comme des meules de moulin, tournait rapidement sur elle-même, engloutissant tout ce qu'elle pouvait attraper. La princesse se vit obligée de traverser ces terribles tourbillons pour arriver au domaine de la sorcière, dont la maison s'élevait au milieu d'une forêt étrange. Tous les arbres et tous les buissons n'étaient que des polypes, moitié animaux, moitié plantes, pareils à des serpents à cent têtes, sortant de terre. Les branches étaient des bras longs et gluants, terminés par des doigts en forme de vers, et qui remuaient continuellement. Ces bras s'enlaçaient sur tout ce qu'ils pouvaient saisir, et ne le lâchaient plus.

La petite sirène, prise de frayeur, aurait voulu faire demi-tour. Mais en pensant au prince et à l'âme humaine, elle s'arma de tout son courage. Elle attacha autour de sa tête sa longue chevelure flottante, pour que les polypes ne puissent la saisir, croisa ses bras sur sa poitrine, et nagea ainsi, rapide comme un poisson, parmi ces vilaines créatures, dont chacune serrait comme avec des liens de fer quelque chose entre ses bras, soit des squelettes blancs de naufragés, soit des rames, soit des caisses ou des carcasses d'animaux. Pour comble d'effroi, la princesse en vit une qui enlaçait une petite sirène étouffée.


HC

Enfin elle arriva à une grande place dans la forêt, où de gros serpents de mer se roulaient en montrant leur hideux ventre jaunâtre. Au milieu de cette place se trouvait la maison de la sorcière, construite avec les os des naufragés, et où la sorcière, assise sur une grosse pierre, donnait à manger à un crapaud dans sa main, comme les hommes font manger du sucre aux petits canaris. Elle appelait les affreux serpents ses petits poulets, et se plaisait à les faire rouler sur sa grosse poitrine spongieuse.

« Je sais ce que tu veux ! s'écria-t-elle en apercevant la princesse. Tes désirs sont stupides ! Néanmoins, je m'y prêterai, car je sais qu'ils te porteront malheur. Tu veux te débarrasser de ta queue de poisson, et la remplacer par deux de ces pièces avec lesquelles marchent les hommes, afin que le prince s'amourache de toi, t'épouse et te donne une âme immortelle.

À ces mots elle éclata d'un rire épouvantable, qui fit tomber à terre le crapaud et les serpents.

— Enfin, tu as bien fait de venir. Demain, au lever du soleil, c'eût été trop tard, et il t'aurait fallu attendre encore une année. Je vais te préparer un élixir que tu emporteras à terre avant le point du jour. Assieds-toi sur la côte, et bois-le. Aussitôt, ta queue se rétrécira et se partagera en ce que les hommes appellent deux belles jambes.

Mais je te préviens que cela te fera souffrir comme si l'on te coupait avec une épée tranchante. Tout le monde admirera ta beauté, tu conserveras ta marche légère et gracieuse, mais chacun de tes pas te causera autant de douleur que si tu marchais sur des pointes d'épingle, et fera couler ton sang. Si tu veux endurer toutes ces souffrances, je consens à t'aider.

— Je les supporterai ! dit la sirène d'une voix tremblante, en pensant au prince et à l'âme immortelle.

— Mais souviens-toi, continua la sorcière, qu'une fois changée en être humain, jamais tu ne pourras redevenir sirène ! Jamais tu ne reverras le château de ton père. Et si le prince, oubliant son père et sa mère, ne s'attache pas à toi de tout

son cœur et de toute son âme, ou s'il ne veut pas faire bénir votre union par un prêtre, tu n'auras jamais une âme immortelle. Le jour où il épousera une autre femme, ton cœur se brisera, et tu ne seras plus qu'un peu d'écume sur la cime des vagues.

— J'y consens, dit la princesse, pâle comme la mort.

— En ce cas, poursuivit la sorcière, il faut aussi que tu me paies. Je ne demande pas peu de chose. Ta voix est la plus belle parmi celles du fond de la mer, tu penses avec elle enchanter le prince, mais c'est précisément ta voix que j'exige en paiement. Je veux ce que tu as de plus beau en échange de mon précieux élixir. Car, pour qu'il soit efficace, je dois y verser mon propre sang.

— Mais si tu prends ma voix, demanda la petite sirène, que me restera-t-il ?

— Ta charmante silhouette, répondit la sorcière, ta marche légère et gracieuse, et tes yeux expressifs : cela suffit pour entortiller le cœur d'un homme. Allons ! Du courage ! Tire ta langue, que je la coupe, puis je te donnerai l'élixir.

— Soit ! » répondit la princesse, et la sorcière lui coupa la langue.

La pauvre enfant resta muette.

Là-dessus, la sorcière mit son chaudron sur le feu pour faire bouillir la boisson magique.

« La propreté est une bonne chose » dit-elle, en prenant un paquet de vipères pour nettoyer le chaudron. Puis, se faisant une entaille dans la poitrine, elle laissa couler son sang noir dans le chaudron.

Une vapeur épaisse en sortit, formant des figures bizarres, affreuses. À chaque instant, la vieille ajoutait un nouvel ingrédient, et, lorsque le mélange bouillit à gros bouillons, il rendit un son pareil aux gémissements d'un crocodile. L'élixir, une fois préparé, ressemblait à de l'eau claire.

« Le voici, dit la sorcière, après l'avoir versé dans une fiole. Si les polypes voulaient te saisir, quand tu t'en retourneras par ma forêt, tu n'as qu'à leur jeter une goutte de cette boisson, et ils éclateront en mille morceaux. »

Ce conseil était inutile. Car les polypes, en apercevant l'élixir qui luisait dans la main de la princesse comme une étoile, reculèrent effrayés devant elle. Ainsi elle traversa la forêt et les tourbillons mugissants.

Quand elle arriva au château de son père, les lumières de la grande salle de danse étaient éteintes. Tout le monde dormait sans doute, mais elle n'osa pas entrer. Elle ne pouvait plus leur parler, et bientôt elle allait les quitter pour jamais. Il lui semblait que son cœur se brisait de chagrin. Elle se glissa ensuite dans le jardin, cueillit une fleur de chaque parterre de ses sœurs, envoya du bout des doigts mille baisers au château, et monta à la surface de la mer.

Le soleil ne s'était pas encore levé lorsqu'elle vit le château du prince. Elle s'assit sur la côte et but l'élixir. Ce fut comme si une épée effilée lui traversait le corps : elle s'évanouit, et resta comme morte. Le soleil brillait déjà sur la mer lorsqu'elle se réveilla, éprouvant une douleur cuisante. Mais en face d'elle était le beau prince, qui attachait sur elle ses yeux noirs. La petite sirène baissa les siens, et alors elle vit que sa queue de poisson avait disparu, et que deux jambes blanches et gracieuses la remplaçaient.

Le prince lui demanda qui elle était et d'où elle venait. Elle le regarda d'un air doux et affligé, sans pouvoir dire un mot. Puis le jeune homme la prit par la main et la conduisit au château. Chaque pas, comme avait dit la sorcière, lui causait des douleurs atroces. Cependant, au bras du prince, elle monta l'escalier de marbre, légère comme une bulle de savon, et tout le monde admira sa marche gracieuse. On la revêtit de soie et de mousseline, sans pouvoir se lasser d'admirer sa beauté. Mais elle restait toujours muette. Des esclaves, habillées de soie et d'or, chantaient devant le prince les exploits de ses ancêtres. Elles chantaient bien, et le prince les applaudissait, tout en souriant à la jeune fille.

« S'il savait, pensa-t-elle, que pour lui j'ai sacrifié une voix plus belle encore ! »

Après le chant, les esclaves exécutèrent une danse gracieuse au son d'une musique charmante. Mais lorsque la petite sirène se mit à danser, élevant ses bras blancs, et se tenant sur la pointe des pieds, sans toucher presque le plancher, tandis que ses yeux parlaient au cœur mieux que le chant des esclaves, tous furent en extase. Le prince s'écria qu'elle ne le quitterait jamais, et lui permit de dormir à sa porte sur un coussin de velours. Tout le monde ignorait les souffrances qu'elle avait endurées en dansant.

Le lendemain, le prince lui donna un costume d'amazone pour qu'elle le suivît à cheval. Ils traversèrent ainsi les forêts parfumées, et gravirent les hautes montagnes. La princesse, tout en riant, sentait saigner ses pieds.

La nuit, lorsque les autres dormaient, elle descendit secrètement l'escalier de marbre et se rendit à la côte pour rafraîchir ses pieds brûlants dans l'eau froide de la mer. Le souvenir de sa patrie revint alors à son esprit.

Une nuit, elle aperçut ses sœurs se tenant par la main. Elles chantaient si tristement en nageant, que la petite sirène ne put s'empêcher de leur faire signe. L'ayant reconnue, elles lui racontèrent combien elle leur avait causé de chagrin. Toutes les nuits elles revinrent, et une fois elles amenèrent aussi la vieille grand-mère, qui depuis nombre d'années n'avait pas mis la tête hors de l'eau, ainsi que le roi de la mer avec sa couronne de corail. Tous les deux étendirent leurs mains vers leur fille. Mais ils n'osèrent pas, comme ses sœurs, s'approcher de la côte.

Tous les jours le prince l'aimait de plus en plus, mais il l'aimait comme on aime une enfant bonne et gentille, sans avoir l'idée d'en faire sa femme. Cependant, pour qu'elle eût une âme immortelle et qu'elle ne devînt pas un jour un peu d'écume, il fallait que le prince épousât la sirène.

« Ne m'aimes-tu pas mieux que toutes les autres ? » Voilà ce que semblaient dire les yeux de la pauvre petite lorsque, la prenant dans ses bras, il déposait un baiser sur son beau front.

« Certainement, répondit le prince, car tu as meilleur cœur que toutes les autres. Tu m'es plus dévouée, et tu ressembles à une jeune fille que j'ai vue un jour,

mais que sans doute je ne reverrai jamais. Me trouvant sur un navire, qui fit naufrage, je fus poussé à terre par les vagues, près d'un couvent habité par plusieurs jeunes filles. La plus jeune d'entre elles me trouva sur la côte et me sauva la vie, mais je ne la vis que deux fois. Jamais, dans le monde, je ne pourrai aimer une autre qu'elle. Eh bien ! Tu lui ressembles. Quelquefois même, tu remplaces son image dans mon âme.

— Hélas ! pensa la petite sirène, il ignore que c'est moi qui l'ai porté à travers les flots jusqu'au couvent pour le sauver. Il en aime une autre ! Cependant, cette jeune fille est enfermée dans un couvent, elle ne sort jamais. Peut-être l'oubliera-t-il pour moi, pour moi qui l'aimerai et lui serai dévouée toute ma vie. »

« Le prince va épouser la charmante fille du roi voisin, dit-on un jour. Il équipe un superbe navire sous prétexte de rendre seulement visite au roi, mais la vérité est qu'il va épouser sa fille. »

Cela fit sourire la sirène, qui savait mieux que personne les pensées du prince, car il lui avait dit : « Puisque mes parents l'exigent, j'irai voir cette belle princesse, mais jamais ils ne me forceront à la ramener pour en faire ma femme. Je ne puis l'aimer. Elle ne ressemble pas, comme toi, à la jeune fille du couvent, et je préférerais t'épouser, toi, pauvre enfant trouvée, aux yeux si expressifs, malgré ton éternel silence. »

Le prince partit.

En parlant ainsi, il avait déposé un baiser sur sa longue chevelure.

« J'espère que tu ne crains pas la mer, mon enfant » lui dit-il sur le navire qui les emportait.

Puis il lui parla des tempêtes et de la mer en fureur, des étranges poissons et de tout ce que les plongeurs trouvent au fond des eaux. Ces discours la faisaient sourire, car elle connaissait le fond de la mer mieux que personne, assurément.

Au clair de lune, lorsque les autres dormaient, assise sur le bord du vaisseau, elle plongeait ses regards dans la transparence de l'eau, et croyait apercevoir le château de son père, et sa vieille grand-mère, les yeux fixés sur la carène. Une nuit,

ses sœurs lui apparurent. Elles la regardaient tristement et se tordaient les mains. La petite les appela par des signes, et s'efforça de leur faire comprendre que tout allait bien. Mais au même instant le mousse s'approcha, et elles disparurent en laissant croire au petit marin qu'il n'avait vu que l'écume de la mer.

Le lendemain, le navire entra dans le port de la ville où résidait le roi voisin. Toutes les cloches sonnèrent, la musique retentit du haut des tours, et les soldats se rangèrent sous leurs drapeaux flottants. Tous les jours ce n'étaient que fêtes, bals, soirées. Mais la princesse n'était pas encore arrivée du couvent, où elle avait reçu une brillante éducation.

La petite sirène était bien curieuse de voir sa beauté : elle eut enfin cette satisfaction. Elle dut reconnaître que jamais elle n'avait vu un si beau visage, une peau si blanche et de grands yeux noirs si séduisants.

« C'est toi ! s'écria le prince en l'apercevant. C'est toi qui m'as sauvé la vie sur la côte !

Et il serra dans ses bras sa fiancée rougissante.

— C'est trop de bonheur ! continua-t-il, en se tournant vers la petite sirène. Mes vœux les plus ardents sont accomplis ! Tu partageras ma félicité, car tu m'aimes mieux que tous les autres. »

L'enfant de la mer baisa la main du prince, bien qu'elle se sentît le cœur brisé.

Le jour de la noce de celui qu'elle aimait, elle devait mourir et se changer en écume.

La joie régnait partout. Des hérauts annoncèrent les fiançailles dans toutes les rues, au son des trompettes. Dans la grande église, une huile parfumée brûlait dans des lampes d'argent, les prêtres agitaient les encensoirs. Les deux fiancés se donnèrent la main et reçurent la bénédiction de l'évêque. Habillée de soie et d'or, la petite sirène assistait à la cérémonie. Mais elle ne pensait qu'à sa mort prochaine et à tout ce qu'elle avait perdu dans ce monde.

Le même soir, les deux jeunes époux s'embarquèrent au bruit des salves d'artillerie. Tous les pavillons flottaient, au milieu du vaisseau se dressait une tente

royale d'or et de pourpre, où l'on avait préparé un magnifique lit de repos. Les voiles s'enflèrent, et le vaisseau glissa légèrement sur la mer limpide.

À l'approche de la nuit, on alluma des lampes de diverses couleurs, et les marins se mirent à danser joyeusement sur le pont. La petite sirène se rappela alors la soirée où, pour la première fois, elle avait vu le monde des hommes. Elle se mêla à la danse, légère comme une hirondelle, et elle se fit admirer comme un être surhumain. Mais il est impossible d'exprimer ce qui se passait dans son cœur. Au milieu de la danse, elle pensait à celui pour qui elle avait quitté sa famille et sa patrie, sacrifié sa voix merveilleuse et subi des tourments inouïs. Cette nuit était la dernière où elle respirait le même air que lui, où elle pouvait regarder la mer profonde et le ciel étoilé. Une nuit éternelle, une nuit sans rêve l'attendait, puisqu'elle n'avait pas une âme immortelle. Jusqu'à minuit, la joie et la gaieté régnèrent autour d'elle. Elle-même riait et dansait, la mort dans le cœur.

Enfin le prince et la princesse se retirèrent dans leur tente. Tout devint silencieux, et le pilote resta seul debout devant le gouvernail. La petite sirène, appuyée sur ses bras blancs au bord du navire, regardait vers l'orient, du côté de l'aurore : elle savait que le premier rayon du soleil allait la tuer.

Soudain ses sœurs sortirent de la mer, aussi pâles qu'elle-même. Leur longue chevelure ne flottait plus au vent, on l'avait coupée.

« Nous l'avons donnée à la sorcière, dirent-elles, pour qu'elle te vienne en aide et te sauve de la mort. Elle nous a donné un couteau bien affilé que voici. Avant le lever du soleil, il faut que tu l'enfonces dans le cœur du prince, et, lorsque son sang encore chaud tombera sur tes pieds, ils se joindront et se changeront en une queue de poisson. Tu redeviendras sirène. Tu pourras redescendre dans l'eau près de nous, et ce n'est qu'à l'âge de trois cents ans que tu disparaîtras en écume. Mais dépêche-toi ! Car avant le lever du soleil, il faut que l'un de vous deux meure. Tue-le, et reviens ! Vois-tu cette raie rouge à l'horizon ? Dans quelques minutes le soleil paraîtra, et tout sera fini pour toi ! »

Puis, poussant un profond soupir, elles s'enfoncèrent dans les vagues.

La petite sirène écarta le rideau de la tente, et elle vit la jeune femme endormie, la tête appuyée sur la poitrine du prince. Elle s'approcha d'eux, s'inclina, et déposa un baiser sur le front de celui qu'elle avait tant aimé. Ensuite elle tourna ses regards vers l'aurore, qui luisait de plus en plus, regarda alternativement le couteau tranchant et le prince qui prononçait en rêvant le nom de son épouse, leva l'arme d'une main tremblante, et … la lança loin dans les vagues. Là où tomba le couteau, des gouttes de sang semblèrent rejaillir de l'eau. La sirène jeta encore un regard sur le prince, et se précipita dans la mer, où elle sentit son corps se dissoudre en écume.

Á cet instant, le soleil sortit des flots. Ses rayons doux et bienfaisants tombèrent sur l'écume froide, mais la petite sirène ne se sentait pas morte. Elle vit le soleil brillant, les nuages de pourpre, et au-dessus d'elle flottaient mille créatures transparentes et célestes. Leurs voix formaient une mélodie ravissante, mais si subtile, que nulle oreille humaine ne pouvait l'entendre, comme nul œil humain ne pouvait voir ces créatures. L'enfant de la mer s'aperçut qu'elle avait un corps semblable aux leurs, et qui se dégageait peu à peu de l'écume.

« Où suis-je ? demanda-t-elle avec une voix dont aucune musique ne peut donner l'idée.

— Chez les filles de l'air, répondirent les autres. La sirène n'a point d'âme immortelle, et elle ne peut en acquérir une que par l'amour d'un homme. Sa vie éternelle dépend d'un pouvoir étranger. Comme la sirène, les filles de l'air n'ont pas une âme immortelle, mais elles peuvent en gagner une par leurs bonnes actions. Nous volons dans les pays chauds, où l'air pestilentiel tue les hommes, pour y ramener la fraîcheur. Nous répandons dans l'atmosphère le parfum des fleurs. Partout où nous passons, nous apportons des secours et nous ramenons la santé. Lorsque nous avons fait le bien pendant trois cents ans, nous recevons une âme immortelle, afin de participer à l'éternelle félicité des hommes. Pauvre petite sirène, tu as fait de tout ton cœur les mêmes efforts que nous. Comme nous tu as

souffert ! Et, sortie victorieuse de tes épreuves, tu t'es élevée jusqu'au monde des esprits de l'air, où il ne dépend que de toi de gagner une âme immortelle par tes bonnes actions. »

Et la petite sirène, élevant ses bras vers le ciel, versa des larmes pour la première fois. Les accents de la gaieté se firent entendre de nouveau sur le navire. Elle vit le prince et sa belle épouse regarder fixement avec mélancolie l'écume bouillonnante, comme s'ils savaient qu'elle s'était précipitée dans les flots. Invisible, elle embrassa la femme du prince, jeta un sourire à l'époux, puis monta avec les autres enfants de l'air sur un nuage rose qui s'éleva dans le ciel.

-XI-

Les cygnes sauvages

Bien loin d'ici, là où s'envolent les hirondelles lorsque l'hiver arrive chez nous, demeurait un roi qui avait onze fils et une fille appelée Élisa. Les onze frères, tous princes, allaient à l'école, la poitrine ornée d'une large décoration et l'épée au côté. Ils écrivaient avec des crayons de diamant sur des tablettes d'or, et ils savaient réciter par cœur d'une manière parfaite. Enfin tout chez eux, était signe qu'ils étaient des princes.

Leur sœur Élisa, assise sur un petit banc de cristal, s'amusait à regarder un livre d'images dont le prix égalait celui de la moitié du royaume.

Oui, ces enfants étaient fort heureux, mais ce bonheur ne devait pas durer toujours …

Leur père, qui était roi de tout le pays, épousa en secondes noces une méchante reine qui n'avait guère à cœur le bonheur des enfants. Dès le premier jour, ils s'en aperçurent. Il y avait fête au château. Les enfants jouaient et beaucoup d'étrangers affluaient. Mais au lieu de donner aux enfants comme à l'ordinaire, des gâteaux et des pommes rôties, elle leur fit servir du sable dans une tasse de thé, en disant qu'ils pouvaient faire comme si c'était quelque chose de bon.

La semaine suivante, elle envoya la petite Élisa à la campagne, chez des paysans. Et, quelque temps après, elle dit tant de vilaines choses au roi sur le compte des pauvres princes, qu'il ne s'occupa plus d'eux.

« Envolez-vous par le monde, et tirez-vous d'affaires vous-mêmes, dit la méchante reine. Envolez-vous comme de grands oiseaux sans voix. »

Mais elle ne put leur faire autant de mal qu'elle aurait voulu, car ils se changèrent en onze magnifiques cygnes sauvages. Ils poussèrent un cri bizarre et s'élevèrent au-dessus du parc et de la forêt.

Le lendemain matin, ils passèrent devant la maison où leur sœur Élisa était couchée et dormait dans la chambre du paysan. Ils planèrent sur le toit, tendirent leur long cou et battirent des ailes. Mais personne ne les entendit ni ne les aperçut. Puis ils regagnèrent les nuages, s'envolèrent par le monde, et ne s'arrêtèrent que dans une grande forêt sombre, qui s'étendait jusqu'au bord de la mer.

La pauvre petite Élisa jouait dans la chambre du paysan avec une feuille verte, car elle n'avait point d'autre joujou. Elle y fit un trou, et regarda au travers du côté du soleil. Elle crut apercevoir au loin les yeux brillants de ses frères. Et, chaque fois qu'elle sentait sur ses joues les rayons de l'astre éblouissant, c'était pour elle comme si ses frères la couvraient de baisers.

Ainsi se passa un jour après l'autre. Si le vent agitait les grandes haies de roses plantées devant la maison, il leur soufflait :

« Qu'y a-t-il au monde de plus joli que vous ?

Mais les roses secouaient la tête et répondaient :

— La petite Élisa. »

Le dimanche, lorsque la vieille était assise devant sa porte, lisant son livre de prières, le vent tournait les feuilles et disait au livre :

— Qui peut être plus pieux que vous ?

Le livre de prières répondait :

— La petite Élisa ». Et comme les roses, il disait la vérité.

Ayant atteint l'âge de quinze ans, Élisa retourna au château. La reine, voyant sa beauté, se mit très en colère, et conçut pour elle une haine terrible. Elle aurait bien voulu la changer, comme ses frères, en cygne sauvage. Mais elle ne l'osait pas, car le roi avait grand désir de voir sa fille.

Le lendemain matin, la reine se rendit à la salle de bain, qui était faite de marbre, ornée de coussins moelleux et de tapis magnifiques. Là, elle prit trois crapauds, déposa un baiser sur chacun d'eux, et dit à l'un :

« Place-toi sur la tête d'Élisa, lorsqu'elle viendra au bain, afin qu'elle devienne aussi stupide que toi.

— Place-toi sur son front, dit-elle à l'autre, afin qu'elle devienne aussi laide que toi, et que son père ne puisse la reconnaître.

— Pose-toi sur son cœur, souffla-t-elle au troisième, et rends-la tellement méchante, qu'elle en ait beaucoup de tourment. »

Ensuite elle jeta les crapauds dans l'eau claire, qui aussitôt devint verdâtre, appela Élisa, la déshabilla et l'y plongea.

À l'instant même, l'un des crapauds se plaça sur ses cheveux, l'autre sur son front, et le troisième sur son cœur. Mais Élisa ne parut pas s'en apercevoir. Lorsqu'elle se leva, trois fleurs rouges de pavot apparurent à la surface de l'eau. Si les animaux n'avaient pas été venimeux et embrassés par la sorcière, c'est en roses gracieuses qu'ils eussent été changés. Ils étaient devenus fleurs en touchant la tête et le cœur de la jeune fille, car elle était trop pieuse et trop innocente pour que la magie pût exercer sur elle aucune influence.

La méchante reine, voyant ses maléfices impuissants, se mit à frotter la jeune fille avec du jus de noix, ce qui lui rendit la peau toute noire. Puis elle enduisit son charmant visage d'un onguent fétide, et embrouilla sa belle chevelure, de sorte qu'il était impossible de la reconnaître.

Aussi son père, en la voyant, prit peur, et dit que ce n'était pas là sa fille. Il n'y avait personne qui la reconnût, excepté le chien de garde et les hirondelles. Mais que pouvaient dire en sa faveur, ces pauvres animaux ?

Alors Élisa pleura, pensant à ses onze frères, qui tous étaient absents. Profondément affligée, elle s'échappa du château, traversa les champs et les marais, et s'enfonça dans une vaste forêt. Elle ne savait pas où elle allait. Son unique désir était de retrouver ses frères, qui sans doute, comme elle, avaient été chassés dans le monde.

La nuit arriva bientôt. La jeune fille avait perdu son chemin. Épuisée de fatigue, elle se coucha sur le gazon moelleux, fit sa prière du soir et appuya sa tête sur un tronc d'arbre. Partout régnait un profond silence. L'air était doux, et plus de cent vers luisants brillaient dans l'herbe et sur la mousse, comme de petits feux

verdâtres. Elle toucha de sa main une branche, et ces insectes brillants tombèrent sur elle comme des étoiles filantes. Toute la nuit, Élisa rêva de ses frères, qu'elle voyait jouer comme des enfants, écrire avec leurs crayons de diamant sur des tablettes d'or et feuilleter le magnifique livre d'images qui valait la moitié du royaume. Mais, au lieu d'écrire sur les tablettes, comme autrefois, des zéros et des lignes, ils y traçaient maintenant les actions les plus courageuses, par lesquelles ils s'étaient distingués, et tout ce qu'ils avaient vu et éprouvé. Dans le livre d'images, tout était vivant : les oiseaux chantaient, et les personnages quittaient leur place pour venir parler à Élisa et à ses frères. Mais aussitôt qu'elle tournait la feuille, ils rentraient promptement dans leur cadre, pour qu'il n'y eût point de confusion dans les images.

En se réveillant, Élisa remarqua que le soleil était levé depuis longtemps. Elle ne put néanmoins le voir, à cause des grands arbres qui étendaient leurs branches sur sa tête. Mais ses rayons les perçaient, semblables à une gaze d'or soulevée par le vent. La verdure répandit un parfum délicieux, et les oiseaux venaient se poser sur les épaules de la jeune fille.

Elle entendait murmurer l'eau qui coulait de plusieurs grandes sources et se rendait dans un lac dont le fond était du sable le plus fin. Bien qu'entouré d'épaisses broussailles, ce lac était accessible par un endroit où les cerfs avaient pratiqué une large ouverture. C'est par cette ouverture qu'Élisa arriva au bord de cette eau, tellement limpide que, si le vent n'avait pas agité les branches et les buissons, elle les aurait crus peints au fond.

Dès qu'elle aperçut sa propre figure, si noire et si laide, elle recula d'horreur. Mais lorsqu'elle eut mouillé sa petite main et frotté ses yeux et son front, la blancheur de sa peau reparut aussitôt. Quittant ses vêtements, elle se baigna dans l'eau fraîche. Jamais fille de roi n'avait été plus belle.

S’étant rhabillée et ayant formé une tresse de ses longs cheveux, Élisa se rendit près d’une source jaillissante, but dans le creux de sa main, et s’enfonça dans la forêt, sans savoir où elle allait.

Elle pensait à ses frères et au bon Dieu, qui certes ne l’abandonnerait pas, lui qui fait croître les pommiers sauvages pour satisfaire la faim de l’homme fugitif. Il lui fit découvrir un de ces arbres, dont les branches pliaient sous le poids de leurs fruits : elle s’y arrêta pour prendre son dîner. Puis elle pénétra dans la partie la plus sombre de la forêt. Là, le silence était si profond, qu’elle entendait le bruit de son pas léger, le froissement de chaque feuille sèche qui se rencontrait sous ses pieds. On ne voyait pas un seul oiseau, et pas un rayon de soleil ne pouvait pénétrer à travers les branches longues et épaisses. Les troncs des arbres se rapprochaient tellement, qu’en regardant devant elle, elle aurait pu se croire entourée d’une quantité de grilles formées par des poutres. C’était une solitude dont elle n’avait jamais eu l’idée.

La nuit devint d’une profonde obscurité. Aucun petit ver luisant ne brillait plus sur la mousse. La tristesse dans l’âme, Élisa se coucha et ne tarda pas à s’endormir. Pendant son sommeil, il lui sembla que les branches s’écartaient au-dessus d’elle, et que le bon Dieu, entouré de petits anges gracieux, jetait sur elle un regard doux et pénétrant.

En s’éveillant, elle ne savait pas si tout cela était un rêve ou une réalité. Elle continua son chemin et rencontra une vieille femme portant un panier rempli de fruits, et qui lui en offrit quelques-uns. Élisa lui demanda si elle n’avait pas vu onze princes à cheval traverser la forêt.

« Non, répondit la vieille. Mais j’ai vu hier onze cygnes, avec des couronnes d’or sur la tête, nager dans un lac près d’ici. »

Elle conduisit la jeune fille à une pente, au pied de laquelle serpentait un ruisseau. Les bords étaient couverts de grands arbres qui entrelaçaient leurs branches et les laissaient pencher sur l’eau. Élisa dit adieu à la vieille, et chemina le long du ruisseau, jusqu’à l’endroit où il se jetait dans un grand bassin.

Maintenant la mer s'étendait dans toute sa magnificence devant les yeux de la jeune fille. Mais il n'y avait aucune voile, aucun bateau, pour la porter plus loin. Elle regarda sur le rivage les innombrables petites pierres arrondies par l'eau. Le verre, le fer, les cailloux, tout avait reçu la même forme, quoique l'eau fût encore plus légère que la main délicate de la jeune fille.

« Ces petits objets roulent continuellement, se dit-elle. C'est ainsi que tout ce qui est dur devient poli. Moi aussi, je serai infatigable. Merci de votre leçon, flots limpides et mobiles. Mon cœur me prédit qu'un jour vous me porterez auprès de mes frères chéris. »

Sur le goémon rejeté par la mer, se trouvaient onze plumes de cygnes blancs arrosées de quelques gouttes d'eau : était-ce de la rosée, ou des larmes ? Nul ne pouvait le savoir. Élisa les ramassa et en fit un bouquet. Elle ne semblait pas s'apercevoir de la solitude du rivage, car la mer, par ses variations perpétuelles, offrait en quelques heures un spectacle plus intéressant que celui de plusieurs lacs pendant toute une année.

Au coucher du soleil, Élisa aperçut onze cygnes sauvages avec des couronnes d'or sur la tête, qui s'approchaient de la côte. Ils volaient l'un derrière l'autre comme un long ruban blanc. À cette vue, elle gravit la pente et se cacha derrière un buisson. Bientôt les cygnes se posèrent auprès d'elle, en battant de leurs grandes ailes blanches.

Á l'instant où le soleil disparut derrière l'eau, le plumage des oiseaux tomba, et ils devinrent onze beaux princes, les frères d'Élisa. Elle poussa un cri en les reconnaissant. Elle se jeta dans leurs bras, en les appelant par leurs noms. Eux aussi furent bien heureux de retrouver leur petite sœur si grande et si embellie. Ils riaient et pleuraient tour à tour, et ils comprirent bientôt qu'ils étaient tous victimes de la méchanceté de leur belle-mère.

« Nous volons, dit l'aîné, sous l'apparence de cygnes sauvages, tant que le soleil brille dans le ciel. Mais, dès qu'il a disparu, nous reprenons forme humaine.

C'est pourquoi nous devons toujours, au coucher du soleil, chercher un point d'appui pour nos pieds. Car, en continuant à voler vers les nuages, nous retomberions comme des hommes dans l'abîme. Nous ne demeurons pas dans cet endroit. Nous habitons, au delà de la mer, un pays aussi beau que celui-ci. Mais la route est bien longue : pour y arriver, il faut que nous traversions la vaste mer, sans trouver aucune île où nous puissions passer la nuit. Un seul rocher, étroit et solitaire, où nous tenons à peine, serrés les uns contre les autres, s'élève au milieu des flots. Lorsque la mer est grosse, nous sommes parfois couverts par les vagues. Là, nous passons la nuit sous forme humaine. C'est le seul moyen qui nous reste de revoir notre chère patrie, car il nous faut, pour faire notre traversée, les deux plus longs jours de l'année. Il ne nous est permis de visiter notre pays natal qu'une seule fois par an. Pendant onze jours, nous pouvons rester ici. Nous nous élevons alors au-dessus de la grande forêt, d'où nous apercevons le château qui nous a vus naître, où réside notre père, et la haute tour de l'église où notre mère a été enterrée. Les arbres et les buissons semblent être nos parents. Les chevaux sauvages courent dans les prairies, comme du temps de notre enfance. Les charbonniers y entonnent encore les vieilles chansons que nous écoutions avec tant de plaisir. Enfin, c'est ici notre patrie, vers laquelle nous tendons toujours, et où nous venons de te retrouver, chère petite sœur. Nous avons encore deux jours à demeurer ici. Puis il nous faudra repartir pour un pays magnifique, mais qui n'est pas notre patrie. Comment t'emmener par delà la mer ? Nous n'avons ni vaisseau ni barque.

— Que pourrais-je faire pour vous sauver ? » demanda leur sœur.

Et ils s'entretinrent presque toute la nuit sur les moyens d'accomplir leur délivrance, ne donnant que quelques heures au sommeil.

Élisa fut réveillée par le bruit des ailes des cygnes qui s'envolaient au-dessus d'elle. Ses frères, transformés de nouveau, s'éloignaient en traçant de grands cercles dans les airs. L'un d'eux seulement, le plus jeune, resta auprès d'elle. Il posa sa tête dans le giron de la pauvre fille, qui caressait ses blanches ailes, et ils passèrent ainsi

toute la journée ensemble. Après ce soir, les autres revinrent, et, lorsque le soleil se fut couché, ils reprirent leur apparence naturelle.

« Demain nous partons, dit l'aîné, et nous ne reviendrons qu'au bout d'un an. Nous ne voudrions pas te laisser ici : as-tu suffisamment de courage pour nous suivre ? Mon bras est assez fort pour te porter à travers la forêt, donc nos ailes réunies auront assez de force pour t'emporter au delà de la mer.

— Oui, emmenez-moi, » dit Élisa.

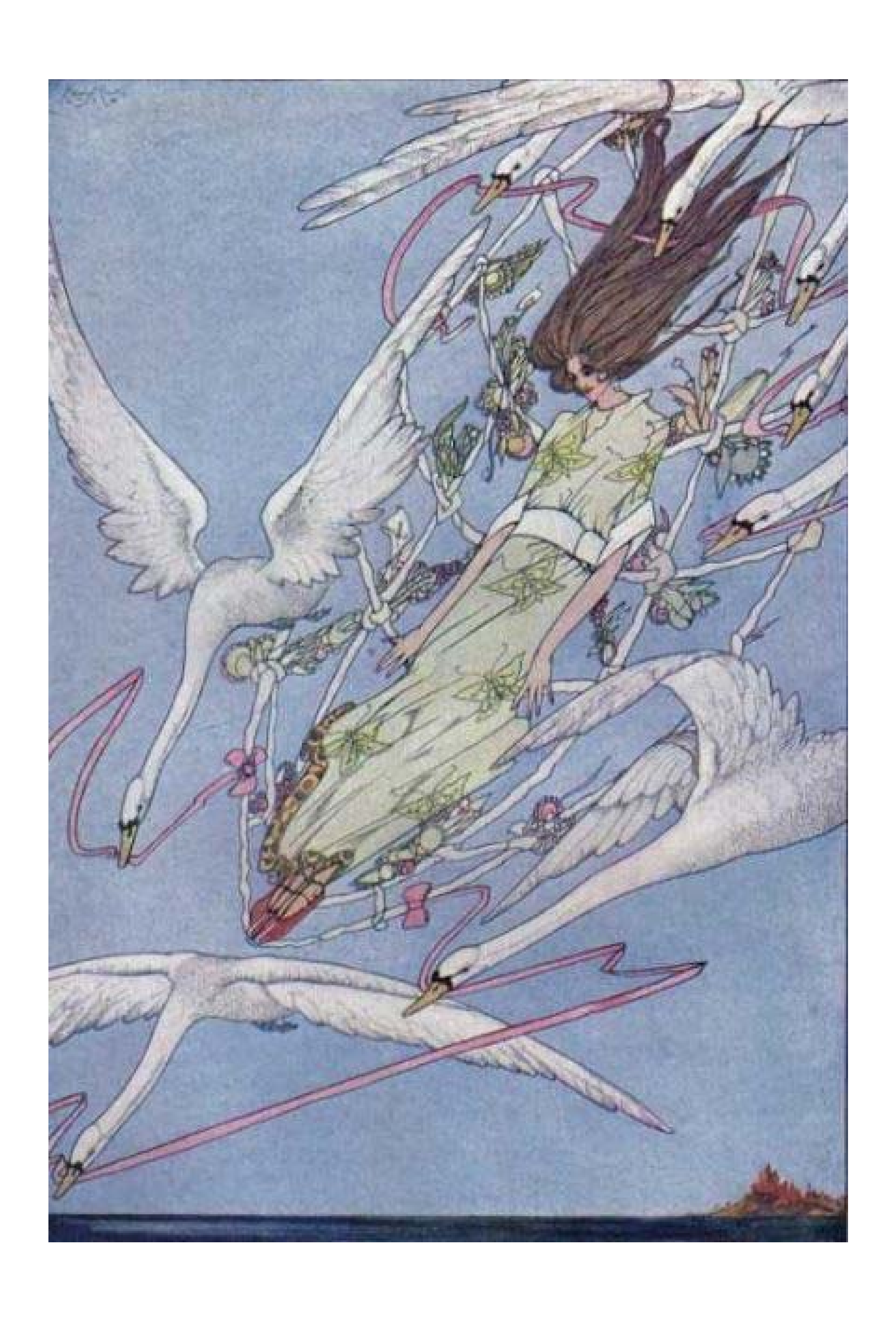
Les frères passèrent toute la nuit à tresser un filet, avec l'écorce flexible du saule et les tiges du jonc. Élisa fut placée à l'intérieur, et, lorsque le soleil reparut, les frères, redevenus des cygnes sauvages, prirent le filet dans leurs becs et s'envolèrent jusqu'aux nuages, avec leur sœur bien-aimée encore endormie. Comme les rayons du soleil tombaient d'aplomb sur sa figure, l'un des cygnes vola au-dessus de sa tête pour l'ombrager de ses larges ailes.

Lorsqu'Élisa se réveilla, les cygnes étaient déjà loin de la terre. Elle crut rêver encore, tant il lui paraissait extraordinaire d'être ainsi portée au-dessus de la mer, si haut à travers les airs. Près d'elle se trouvait une branche chargée de fruits délicieux et un paquet de racines exquises, que le plus jeune de ses frères lui avait préparés. Aussi elle lui souriait avec reconnaissance, car elle avait reconnu que c'était lui qui volait au-dessus de sa tête, en l'ombrageant de ses ailes.

Les cygnes s'élevèrent si haut, que le premier navire qu'ils aperçurent au-dessous d'eux leur parut une petite mouette sur l'eau. Derrière eux, était un grand nuage semblable à une montagne. Élisa y vit son ombre et celle des onze cygnes, grandes comme des géants. C'était le tableau le plus admirable qu'elle eût jamais contemplé. Mais, dès que le soleil se fut élevé davantage dans le ciel, cette image flottante s'évanouit.

Comme une flèche qui fend les airs, les onze cygnes volèrent toute la journée, plus lentement néanmoins qu'à l'ordinaire, puisqu'ils portaient leur sœur. Le temps devint mauvais, et la nuit approchait. Élisa vit avec inquiétude le soleil s'incliner vers l'horizon, sans apercevoir encore le rocher solitaire au milieu des flots. Il lui

sembla aussi que les cygnes agitaient leurs ailes avec beaucoup plus d'efforts. Hélas ! C'était elle qui les retardait. Le soleil couché, ils redeviendraient hommes, tomberaient dans la mer et se noieraient. Elle adressa du fond de son cœur une prière au bon Dieu, mais le rocher n'apparut pas encore. Le nuage noir s'approchait de plus en plus. Le vent annonçait une tempête, le tonnerre grondait, et un éclair suivait l'autre.



Déjà le soleil touchait à la mer, le cœur de la jeune fille palpitait. Les cygnes descendaient si rapidement, qu'elle croyait tomber. Mais bientôt, ils reprirent leur vol. Le soleil était à moitié plongé dans l'eau lorsqu'elle aperçut le petit rocher, pas plus gros qu'un chien de mer montrant sa tête au-dessus de l'eau. Le soleil ne ressemblait plus qu'à une simple étoile quand elle posa les pieds sur le roc. Et, lorsqu'il s'éteignit tout à fait, comme la dernière étincelle d'un papier enflammé, elle vit ses frères autour d'elle, se tenant tous par la main. Il ne restait pas la moindre petite place vide. Les vagues battaient le rocher, et passaient sur leurs têtes comme une averse. Le ciel était en feu, le tonnerre grondait sans cesse. Mais la sœur et les frères, se tenant toujours par la main, entonnèrent un psaume, afin de reprendre courage et de se consoler.

À l'aube du jour, l'air devint calme et pur. Les cygnes s'envolèrent avec Élisa, au moment où le soleil parut. La mer était encore agitée : vue du haut des airs, sa blanche écume ressemblait à des milliers de cygnes bercés par les vagues.

Peu de temps après, Élisa aperçut devant elle un pays montagneux qui semblait flotter dans l'air. Au milieu de brillants glaciers et de rochers escarpés, un long château s'élevait, entouré de galeries superposées. Au pied de ce château s'étendaient des forêts de palmiers et poussaient des fleurs magnifiques, aussi grandes que les roues d'un moulin. La jeune fille demanda si c'était là le pays où ils se rendaient. Mais, les cygnes secouèrent la tête pour dire non, car ce palais admirable, changeant continuellement d'aspect, n'était que la résidence de la fée Morgane. Jamais homme n'en avait franchi le seuil.

Pendant qu'Élisa considérait ce spectacle, les montagnes, les forêts et le château s'écroulèrent tout à coup, et à leur place apparurent vingt églises superbes, toutes pareilles, avec leurs hautes tours et leurs fenêtres en ogive. Elle s'imagina entendre la musique de l'orgue, mais ce n'était que la musique des vagues. Elle était déjà tout près de ces églises, lorsque subitement elle les vit se transformer en une flotte complète qui naviguait au-dessous d'elle. Un moment après, il ne restait plus qu'un brouillard planant sur les eaux.

Enfin, elle découvrit le pays où ils devaient se rendre. C'étaient des montagnes bleues avec des forêts de cèdres, des villes et des châteaux. Longtemps avant le coucher du soleil, elle se trouvait assise sur un rocher, devant une grande caverne entourée de plantes rampantes qui ressemblaient à des tapis brodés.

« Maintenant nous allons voir ce que tu rêveras cette nuit, dit le plus jeune des frères en montrant à Élisa sa chambre à coucher.

— Puissé-je rêver des moyens de vous venir en aide ! » répondit-elle.

Et, cette pensée l'absorbant tout entière, elle se mit à invoquer l'appui du bon Dieu. Jusque dans son sommeil, elle ne cessa de prier.

Soudain, elle se crut enlevée bien haut dans les airs, jusqu'au palais nébuleux de la reine Morgane. La fée elle-même venait à sa rencontre, et, malgré sa beauté et sa splendeur, elle ressemblait à la vieille femme qui lui avait donné des fruits dans la forêt et lui avait parlé des onze cygnes aux couronnes d'or.

« Tes frères pourront être délivrés, dit la fée, mais il te faudra du courage et de la persévérance. Il est vrai que l'eau, plus légère que tes mains délicates, arrondit les pierres dures, mais elle ne ressent pas les douleurs que ressentiront tes doigts. Elle n'a aucune sensibilité, et ne subit pas les tourments que tu endureras. Vois-tu l'ortie que je tiens à la main ? Il en pousse beaucoup de pareilles autour de la caverne où tu dors, mais celles qui viennent sur les tombes du cimetière sont les seules bonnes. N'oublie rien de ce que je te dis : tu les cueilleras, quoique ta peau, en les touchant, se couvre d'ampoules. Tu les écraseras ensuite sous tes pieds, pour en faire de la filasse, avec laquelle tu tisseras onze tuniques à manches longues. Jette ces tuniques sur les onze cygnes sauvages, et le charme sera rompu. Mais rappelle-toi bien que, depuis le moment où tu auras commencé ce travail jusqu'à celui où il sera terminé, dût-il durer plusieurs années, il te faudra garder un silence absolu. Le premier mot sorti de ta bouche atteindrait le cœur de tes frères comme un poignard mortel. Ainsi, leur vie dépend de ta langue. N'oublie rien de mes avertissements. »

En même temps, elle toucha de son ortie la main d'Élisa, qui se réveilla tout à coup, comme brûlée par le feu. Il faisait grand jour, et, près de l'endroit où elle avait

dormi, se trouvait une ortie toute pareille à celle qu'elle avait vue en rêve. Alors la jeune fille se mit à genoux, remercia le bon Dieu, et sortit de la caverne pour commencer son travail.

Elle saisit de ses mains délicates les vilaines orties brûlantes et en supporta volontiers la douleur, pour sauver ses frères chéris. Elle écrasa ensuite chaque tige d'ortie avec ses pieds nus, et en fit de la filasse verte.

Dès que le soleil fut couché, les frères arrivèrent. Ils eurent grand peur en retrouvant leur sœur tout à fait muette, et ils crurent d'abord que c'était un nouveau sortilège de leur belle-mère. Mais en apercevant ses mains, ils comprirent ce qu'elle faisait pour eux. Le plus jeune se mit à verser des larmes sur elle, et, partout où tombèrent ses larmes, la douleur cessa et les ampoules disparurent.

Élisa passa toute la nuit à travailler, ne voulant prendre aucun repos avant d'avoir délivré ses frères.

Le lendemain, pendant l'absence des cygnes, elle resta dans sa solitude. Cependant jamais les heures n'avaient coulé si vite pour elle. Bientôt une tunique fut achevée, elle se mit à la seconde.

Au milieu de sa besogne, le son du cor se fit entendre dans les montagnes et remplit la jeune fille de terreur. Comme ce bruit se rapprochait de plus en plus, avec des aboiements de chiens, elle rentra promptement dans la caverne, ramassa toutes les orties, en fit un paquet, et s'assit dessus pour les cacher.

Un instant plus tard, un gros chien sortit des broussailles, puis un autre, et un autre encore. Ils disparurent en aboyant. Au bout de quelques minutes, tous les chasseurs arrivèrent, et le plus beau, qui aussi était le roi du pays, s'approcha d'Élisa. Jamais il n'avait vu une aussi jolie fille.

« Comment es-tu venue ici, charmante enfant ? »

Élisa secoua la tête, car la vie de ses frères dépendait de son silence, et cacha ses mains sous son tablier, pour que le roi ne découvrît pas ses souffrances.

— Viens avec moi, continua-t-il. Tu ne peux rester ici. Si tu es aussi bonne que tu es belle, je t'habillerai de soie et de velours, je mettrai une couronne d'or sur ta tête, et je te donnerai mon plus riche château pour résidence.

Puis il la plaça sur son cheval. Elle pleurait et se tordait les mains, mais le roi dit :

— Je ne veux que ton bonheur : un jour tu m'en sauras gré. »

Il partit à travers les montagnes, tenant la jeune fille devant lui, et suivi de tous les autres chasseurs.

À l'approche de la nuit, on aperçut la magnifique capitale avec ses églises et ses coupoles. Le roi conduisit Élisa dans son château, où des jets d'eau s'élevaient dans de hautes salles de marbre, dont les murs et les plafonds étaient couverts de peintures admirables. Mais, au lieu de regarder toute cette magnificence, Élisa pleurait et se désolait. Cependant les dames du château la revêtirent d'habits royaux, tressèrent des perles dans ses cheveux, et recouvrirent ses mains blessées de gants fins et moelleux.



Elle était si admirablement belle dans cette parure, que tous les courtisans s'inclinèrent devant elle jusqu'à terre, et que le roi la choisit pour épouse, quoique l'archevêque secouât la tête en murmurant que cette jolie fille de la forêt n'était peut-être qu'une sorcière qui éblouissait les yeux et ensorcelait le cœur du roi.

Mais le roi, sans y prendre garde, fit jouer de la musique et servir les plats les plus exquis. Les plus belles filles du pays formèrent des danses autour d'Élisa et la conduisirent par des jardins parfumés, jusque dans des salons magnifiques. Cependant aucun sourire ne parut sur ses lèvres ou dans ses yeux : la douleur seule s'y montrait, comme son éternel partage.

Enfin le roi ouvrit la porte d'une petite chambre où Élisa devait dormir. Cette pièce était ornée de précieux tapis verts, qui rappelaient exactement la caverne d'où elle sortait. Sur le sol se trouvait le paquet de filasse provenant des orties, et au plafond, était suspendue la tunique qu'elle avait tissée. Un des chasseurs avait emporté tout cela comme des curiosités.

« Tu pourras rêver ici à ton ancienne demeure, dit le roi. Voici le travail qui t'a occupée. Au milieu de la splendeur qui t'entourera, tu seras contente de penser quelquefois au temps passé. »

En voyant les objets qu'elle tenait tant à garder, Élisa sourit, et le sang reparut sur ses joues. Elle pensa au salut de ses frères, et baisa la main du roi, qui la pressa sur son cœur, et fit annoncer leur mariage au son de toutes les cloches. La belle fille muette de la forêt était devenue la reine du pays. Il est vrai que quelques méchants propos arrivèrent jusqu'à l'oreille du roi, mais il n'y fit pas attention, et le mariage fut célébré. Quoique sa bouche fût muette, puisqu'une seule parole aurait coûté la vie à ses frères, les regards de la jeune femme témoignaient une profonde affection pour le bon roi, qui ne voulait que son bonheur. Tous les jours, elle l'aimait de plus en plus. Elle aurait pu se confier à lui et lui raconter ses souffrances, mais il fallait qu'elle restât muette pour mener son œuvre à bien. La nuit, elle se rendait secrètement dans la petite chambre décorée comme la caverne. Elle y acheva six tuniques, l'une après l'autre. Elle allait commencer la septième, lorsque la filasse manqua. Elle savait bien que les orties indispensables à son travail poussaient au cimetière, mais elle était obligée de les cueillir elle-même, et comment y arriver ?

« Ah ! Qu'est-ce que la douleur de mes doigts, en comparaison de celle de mon cœur ? Je me risquerai ! Le bon Dieu me viendra en aide. »

Tremblante comme si elle allait commettre une mauvaise action, elle se glissa à la lueur de la lune dans le jardin, parcourut les longues allées, traversa les rues solitaires, et arriva au cimetière. Elle y aperçut, sur une des plus larges pierres tumulaires, un cercle d'affreuses sorcières qui déterraient les cadavres et en dévoraient la chair. Élisa fut obligée de passer devant elles. Les sorcières la

poursuivirent de leurs regards infernaux, mais la jeune fille récita sa prière, cueillit les orties brûlantes, et les rapporta au château.

Mais un des courtisans l'avait vue : il se persuada que la reine n'était qu'une sorcière qui avait trompé le roi et tout le peuple. Le roi eut bientôt connaissance de tout ce qui s'était passé. Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues, et il eut le cœur déchiré par un doute cruel. Pendant plusieurs nuits, il feignit de dormir. Mais il voyait Élisa se lever, et il la suivait tout doucement jusqu'à la petite chambre où elle entrait.

La mine du roi devint chaque jour plus sombre. La pauvre reine s'en aperçut sans en deviner la cause, et ce chagrin vint encore augmenter les souffrances qu'elle éprouvait au sujet de ses frères. Ses larmes tombaient sur les velours et la pourpre comme des diamants étincelants. Cependant elle ne perdit pas courage, poursuivit son travail, et bientôt il ne manqua plus qu'une tunique. Il lui fallait aller une dernière fois au cimetière pour cueillir des orties. Elle songeait avec angoisse à ce voyage solitaire, et aux affreuses sorcières, mais sa volonté était ferme comme sa confiance en Dieu.

Elle se mit donc en route. Mais le roi et le méchant courtisan la suivirent. Ils la virent entrer dans le cimetière, et plus loin ils aperçurent les sorcières consommant leur épouvantable sacrilège. Le roi se détourna avec horreur, en pensant que la tête qui s'était reposée sur sa poitrine appartenait à l'un de ces monstres.

« Que le peuple la juge ! » s'écria-t-il.

Et le peuple la condamna aux flammes.

Arrachée aux salles splendides, la malheureuse fut conduite dans un cachot horrible, où le vent sifflait à travers une fenêtre grillagée. Au lieu de velours et de soie, elle n'eut pour coussin que le paquet d'orties qu'elle venait de cueillir. Les tuniques brûlantes qu'elle avait tissées durent lui servir de couvertures. Cependant, il était impossible de rien lui offrir de plus agréable. Elle reprit son travail. En attendant, les enfants entonnaient dans la rue des chansons injurieuses pour elle, et pas une âme ne la consolait par une parole affectueuse.

Soudain, vers le soir, une aile de cygne apparut près de la petite fenêtre. C'était le plus jeune des frères qui avait retrouvé sa sœur. Élisa se mit à sangloter de joie, bien que la nuit prochaine dût être pour elle la dernière. Son travail était presque achevé, et ses frères n'étaient pas loin.

On envoya près d'elle un magistrat, pour qu'elle se confesse de ses crimes. À la vue de cet homme, Élisa secoua la tête en le priant du regard et du geste de ne pas insister. Elle devait, cette dernière nuit, terminer son travail, sans quoi ses tourments, ses larmes, et ses longues veillées, tout eût été perdu. Le magistrat se retira donc en proférant des menaces. Mais Élisa, forte de son innocence, continua sa tâche.

De petites souris apportèrent à ses pieds les orties pour lui venir en aide, et un merle, posé sur la grille de la fenêtre, chanta toute la nuit pour soutenir son courage.

Une heure avant le lever du soleil, les onze frères se présentèrent à la porte du château, demandant à être introduits auprès du roi. On leur répondit que c'était impossible : il faisait encore nuit, le roi dormait, et personne n'oserait le réveiller. Ils prièrent et menacèrent, de sorte qu'on fut obligé d'appeler les gardes. À ce bruit, le roi sortit et demanda ce qu'il y avait. Mais, au même instant, le soleil se montra, et les onze frères disparurent : ce furent onze cygnes sauvages, qui s'élevèrent au-dessus du château.

La foule accourut aux portes de la ville pour voir brûler la sorcière. Un cheval décharné traînait la charrette sur laquelle elle était assise, affublée d'une blouse de grosse toile. Sa longue et belle chevelure tombait autour de sa tête, ses joues étaient d'une pâleur mortelle, et ses lèvres s'agitaient doucement, tandis que ses doigts tissaient toujours la filasse verte. Même sur le chemin de la mort, elle n'avait pas voulu interrompre son travail. Les dix tuniques étaient à ses pieds : elle achevait la onzième.

Le peuple se moquait d'elle et l'injuriait.

« Regardez-la marmonner, la sorcière ! Ce n’est pas un livre de prières qu’elle tient à la main ! Elle continue ses maléfices jusqu’au dernier moment. Arrachons-lui cette mauvaise étoffe pour la déchirer en mille morceaux ! »

Des mains brutales allaient saisir l’infortunée, lorsque parurent les onze cygnes blancs. Ils se placèrent tout autour d’elle, sur la charrette, et agitèrent leurs grandes ailes. La foule recula effrayée.

« C’est un avertissement du ciel. Elle est sans doute innocente ! » dirent quelques-uns tout bas. Mais personne n’osait répéter ces paroles à haute voix.

Puis le bourreau saisit sa victime par la main. Alors, elle jeta promptement les onze tuniques sur les cygnes : à l’instant même, ils se changèrent en onze beaux princes. Le plus jeune avait encore une aile à la place d’un bras, une des manches de la tunique n’étant pas achevée.

« Je puis donc parler ! s’écria l’heureuse sœur. Sachez que je suis innocente ! »

Et le peuple, voyant ce qui se passait, s’inclina devant elle comme devant une sainte. Mais la reine, succombant à tant d’émotions, tomba évanouie dans les bras de ses frères.

« Oui, elle est innocente ! » dit le frère aîné.

Et il raconta toute la vérité. Pendant son récit, il se répandait un parfum pareil à celui de mille roses, car chacun des morceaux de bois qui formaient le bûcher avait pris tout à coup racine et se couvrait de feuilles et de fleurs. Le lieu du supplice s’était transformé en un épais bosquet de rosiers rouges, au-dessus desquels brillait une fleur blanche comme une étoile. Le roi cueillit cette fleur et la posa sur le cœur d’Élisa, qui revint à elle et qui montra sur sa figure l’expression de la paix et du bonheur.

Toutes les cloches des églises se mirent en branle d’elles-mêmes. Les oiseaux accoururent en bandes joyeuses. Jamais roi n’eut un cortège comme celui qui ramena au château les deux jeunes époux …

-XII-

Les habits neufs du Grand-duc

Il était une fois un Grand-duc qui aimait tant les habits neufs, qu'il dépensait tout son argent à sa toilette. Lorsqu'il passait ses soldats en revue, lorsqu'il allait au spectacle ou à la promenade, il n'avait d'autre but que de montrer ses habits neufs. À chaque heure de la journée, il changeait de vêtements, et comme on dit d'un roi : « Il est au conseil », on disait de lui : « Le grand-duc est à sa garde-robe. »

La capitale était une ville très gaie, grâce à la quantité d'étrangers qui passaient. Un jour, il y vint deux fripons qui se firent passer pour des tisserands, et déclarèrent savoir tisser la plus magnifique étoffe du monde. Non seulement les couleurs et le dessin étaient extraordinairement beaux, mais les vêtements confectionnés avec cette étoffe possédaient une qualité merveilleuse : ils devenaient invisibles pour toute personne qui ne savait pas bien exercer son emploi ou qui avait l'esprit trop borné.

« Voilà des habits d'une valeur inestimable, pensa le grand-duc. Grâce à eux, je pourrai reconnaître les hommes incapables de mon gouvernement : je saurai distinguer les habiles des niais. Oui, cette étoffe m'est indispensable. »

Il avança aux deux fripons une forte somme, afin qu'ils pussent commencer immédiatement leur travail.

Ils dressèrent en effet deux métiers, et firent semblant de travailler, quoiqu'il n'y eût absolument rien sur les bobines. Sans cesse, ils demandaient de la soie fine et de l'or magnifique. Mais ils mettaient tout cela dans leur sac, travaillant jusqu'au milieu de la nuit avec des métiers vides.

« II faut cependant que je sache où ils en sont » se dit le grand-duc.

Mais il se sentait le cœur serré, en pensant que les personnes niaises ou incapables de remplir leurs fonctions, ne pourraient voir l'étoffe. Ce n'était pas qu'il doutât de lui-même … Toutefois, il jugea à propos d'envoyer quelqu'un pour examiner le travail avant lui. Tous les habitants de la ville connaissaient la qualité

merveilleuse de l'étoffe, et tous brûlaient d'impatience de savoir combien leur voisin était borné ou incapable.

« Je vais envoyer aux tisserands mon bon vieux ministre, pensa le grand-duc. C'est lui qui peut le mieux juger l'étoffe. Il se distingue autant par son esprit que par ses capacités. »

L'honnête vieux ministre entra dans la salle où les deux imposteurs travaillaient avec les métiers vides.

« Bon Dieu ! pensa-t-il en ouvrant de grands yeux, je ne vois rien ! »

Mais il n'en dit mot.

Les deux tisserands l'invitèrent à s'approcher, et lui demandèrent comment il trouvait le dessin et les couleurs. En même temps, ils montrèrent leurs métiers, et le vieux ministre y fixa ses regards. Mais il ne vit rien, pour la raison bien simple qu'il n'y avait rien.

« Bon Dieu ! pensa-t-il. Serais-je vraiment borné ? Il faut que personne ne s'en doute. Serais-je vraiment incapable ? Je n'ose avouer que l'étoffe est invisible pour moi.

— Eh bien ! Qu'en dites-vous ? dit l'un des tisserands.

— C'est charmant, c'est tout à fait charmant ! répondit le ministre en mettant ses lunettes. Ce dessin et ces couleurs. … Oui, je dirai au grand-duc que j'en suis très content.

— C'est heureux pour nous » dirent les deux tisserands.

Et ils se mirent à lui montrer des couleurs et des dessins imaginaires en leur donnant des noms. Le vieux ministre y prêta la plus grande attention, pour répéter au Grand-duc toutes leurs explications.

Les fripons demandaient toujours de l'argent, de la soie et de l'or : il en fallait énormément pour ce tissu. Bien entendu qu'ils empochèrent le tout. Le métier restait vide et ils travaillaient toujours.

Quelque temps après, le grand-duc envoya un autre fonctionnaire honnête pour examiner l'étoffe et voir si elle s'achevait. Il arriva à ce nouveau député la même chose qu'au ministre : il regardait, et regardait toujours, mais ne voyait rien.

« N'est-ce pas que le tissu est admirable ? demandèrent les deux imposteurs en montrant et expliquant le superbe dessin et les belles couleurs, qui n'existaient pas.

— Cependant, je ne suis pas niais ! pensait l'homme. C'est donc que je ne serais pas capable de remplir ma place ? C'est assez drôle, mais je prendrai bien garde de la perdre.

Il fit l'éloge de l'étoffe, et témoigna toute son admiration pour le choix des couleurs et le dessin.

— C'est d'une magnificence incomparable » dit-il au Grand-duc.

Et toute la ville parla de cette étoffe extraordinaire.

Enfin, le Grand-duc lui-même, voulut la voir pendant qu'elle était encore sur le métier. Accompagné d'une foule d'hommes choisis, parmi lesquels se trouvaient les deux honnêtes fonctionnaires, il se rendit auprès des adroits filous, qui tissaient toujours, mais sans fil de soie ni d'or, ni aucune espèce de fil.

« N'est-ce pas que c'est magnifique ? dirent les deux honnêtes fonctionnaires. Le dessin et les couleurs sont dignes de Votre Altesse.

Et ils montrèrent du doigt le métier vide, comme si les autres avaient pu y voir quelque chose.

— Qu'est-ce donc ? pensa le Grand-duc. Je ne vois rien. C'est terrible. Est-ce que je ne serais qu'un niais ? Est-ce que je serais incapable de gouverner ? Jamais rien ne pouvait m'arriver de plus malheureux.

Puis tout à coup il s'écria :

— C'est magnifique ! J'en témoigne ici toute ma satisfaction. »

Il hocha la tête d'un air content, et regarda le métier sans oser dire la vérité. Tous les gens de sa suite regardèrent de même, les uns après les autres, mais sans rien voir, et ils répétaient comme le grand-duc :

« C'est magnifique !

Ils lui conseillèrent même de revêtir cette nouvelle étoffe à la première grande procession.

— C'est magnifique ! C'est charmant ! C'est admirable ! » s'exclamaient toutes les bouches, et la satisfaction était générale.

Les deux imposteurs furent décorés, et reçurent le titre de gentilshommes tisserands.

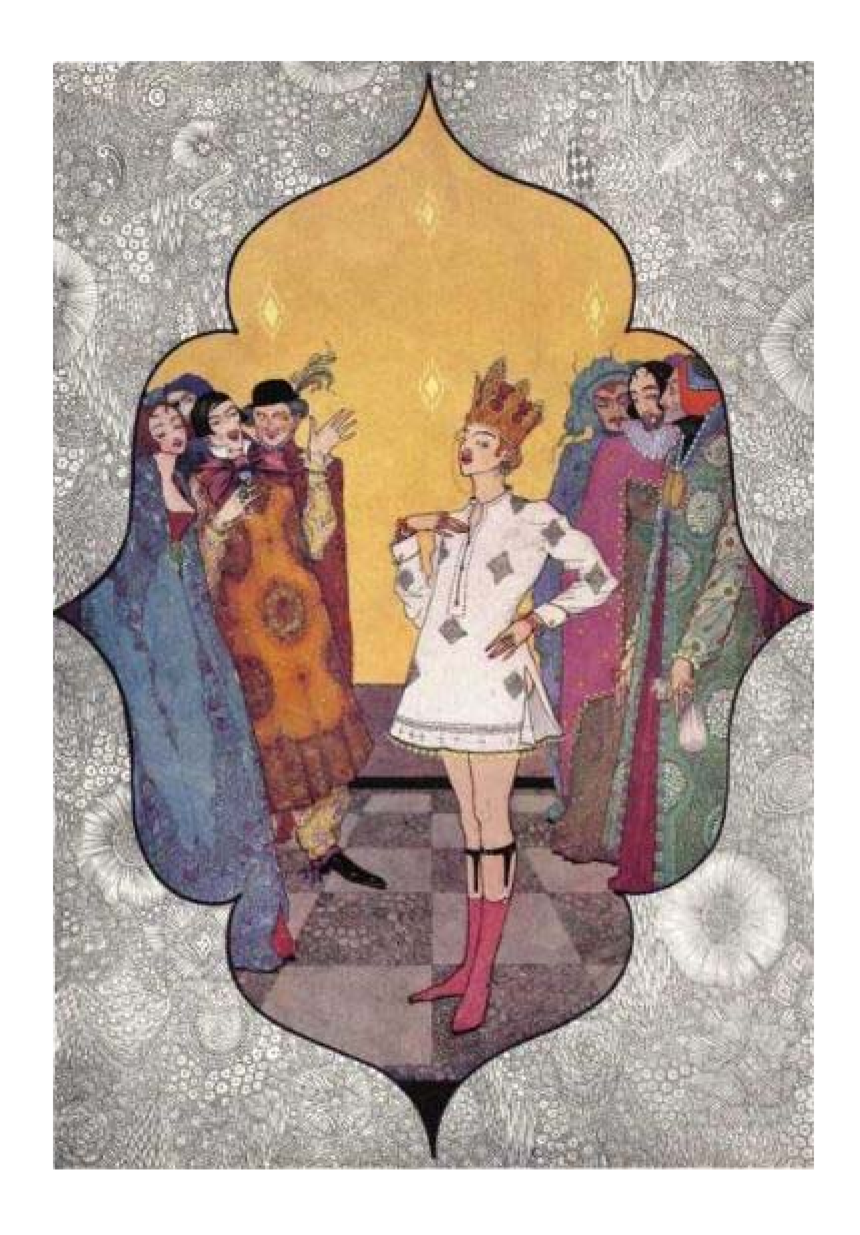
Toute la nuit qui précéda le jour de la procession, ils veillèrent et travaillèrent à la clarté de seize bougies. La peine qu'ils se donnaient était évidente aux yeux de tous. Enfin, ils firent semblant d'ôter l'étoffe du métier, coupèrent dans l'air avec de grands ciseaux, cousirent avec une aiguille sans fil, après quoi ils déclarèrent que le vêtement était achevé.

Le Grand-duc, suivi de ses aides de camp, alla l'examiner, et les filous, levant un bras en l'air comme s'ils tenaient quelque chose, dirent :

« Voici le pantalon, voici l'habit, voici le manteau. C'est léger comme de la toile d'araignée. Il n'y a pas de danger que cela vous pèse sur le corps !

— Certainement, répondirent les aides de camp. Mais ils ne voyaient rien, puisqu'il n'y avait rien.

— Si Votre Altesse daigne se déshabiller, dirent les fripons, nous lui essayerons les habits devant la grande glace. »



Le Grand-duc se déshabilla, et les fripons firent semblant de lui présenter une pièce après l'autre. Ils lui prirent le corps, comme pour lui attacher quelque chose. Il se tourna et se retourna devant la glace.

« Grand Dieu ! Que cela va bien ! Quelle coupe élégante ! s'écrièrent tous les courtisans. Quel dessin ! Quelles couleurs ! Quel précieux costume ! »

Le grand maître des cérémonies entra.

« Le dais sous lequel Votre Altesse doit assister à la procession est à la porte, dit-il.

— Bien ! Je suis prêt, répondit le Grand-duc. Je crois que je ne suis pas mal ainsi. »

Et il se tourna encore une fois devant la glace pour bien regarder l'effet de sa splendeur.

Les chambellans, qui devaient porter la queue, firent semblant de ramasser quelque chose par terre. Puis ils élevèrent les mains, ne voulant pas convenir qu'ils ne voyaient rien du tout.

Tandis que le Grand-duc cheminait fièrement à la procession sous son dais magnifique, tous les hommes, dans la rue et aux fenêtres, s'écriaient :

« Quel superbe costume ! Comme la queue en est gracieuse ! Comme la coupe en est parfaite ! »

Nul ne voulait laisser voir qu'il ne voyait rien : il aurait été déclaré niais ou incapable de remplir un emploi. Jamais les habits du Grand-duc n'avaient excité une telle admiration.

« Mais, il me semble qu'il n'a pas du tout d'habit, observa un petit enfant.

— Seigneur Dieu, entendez la voix de l'innocence ! » dit le père.

Et bientôt on chuchota dans la foule en répétant les paroles de l'enfant.

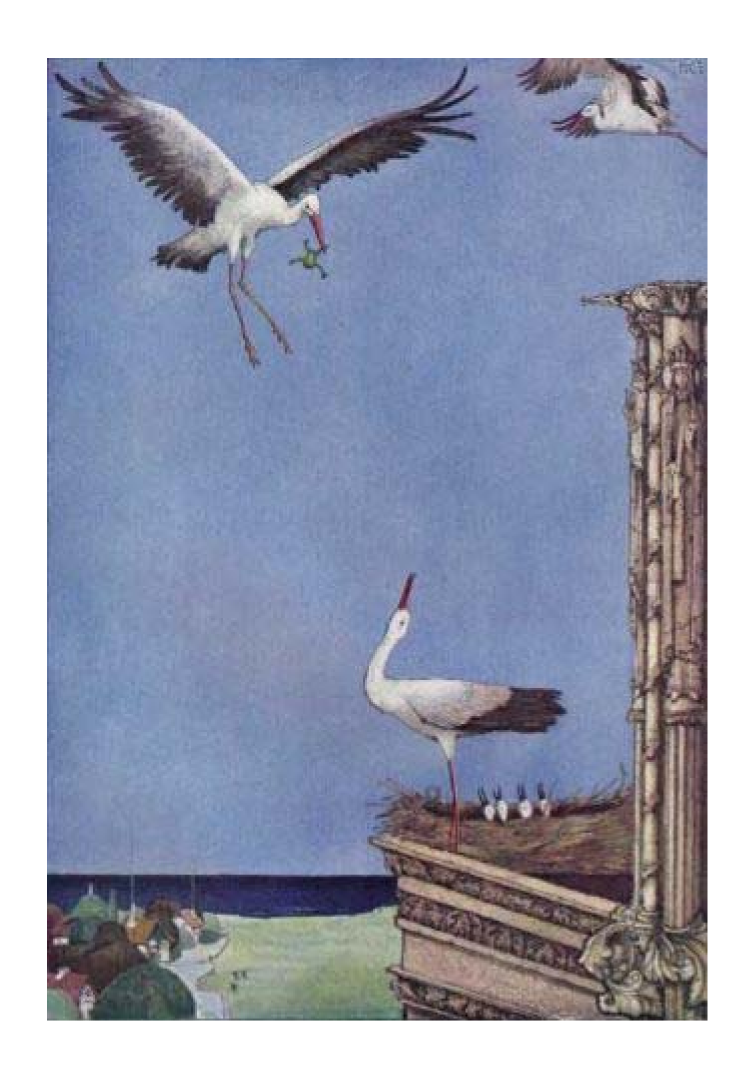
« Il y a un petit enfant qui dit que le Grand-duc n'a pas d'habit du tout !

— Il n'a pas du tout d'habit ! » s'écria enfin tout le peuple.

Le Grand-duc en fut extrêmement mortifié, car il lui semblait qu'ils avaient raison. Cependant il se raisonna et prit sa résolution :

« Quoi qu'il en soit, il faut que je reste jusqu'à la fin ! »

Puis, il se redressa plus fièrement encore, et les chambellans continuèrent à porter avec respect la queue qui n'existait pas.



- Fin -